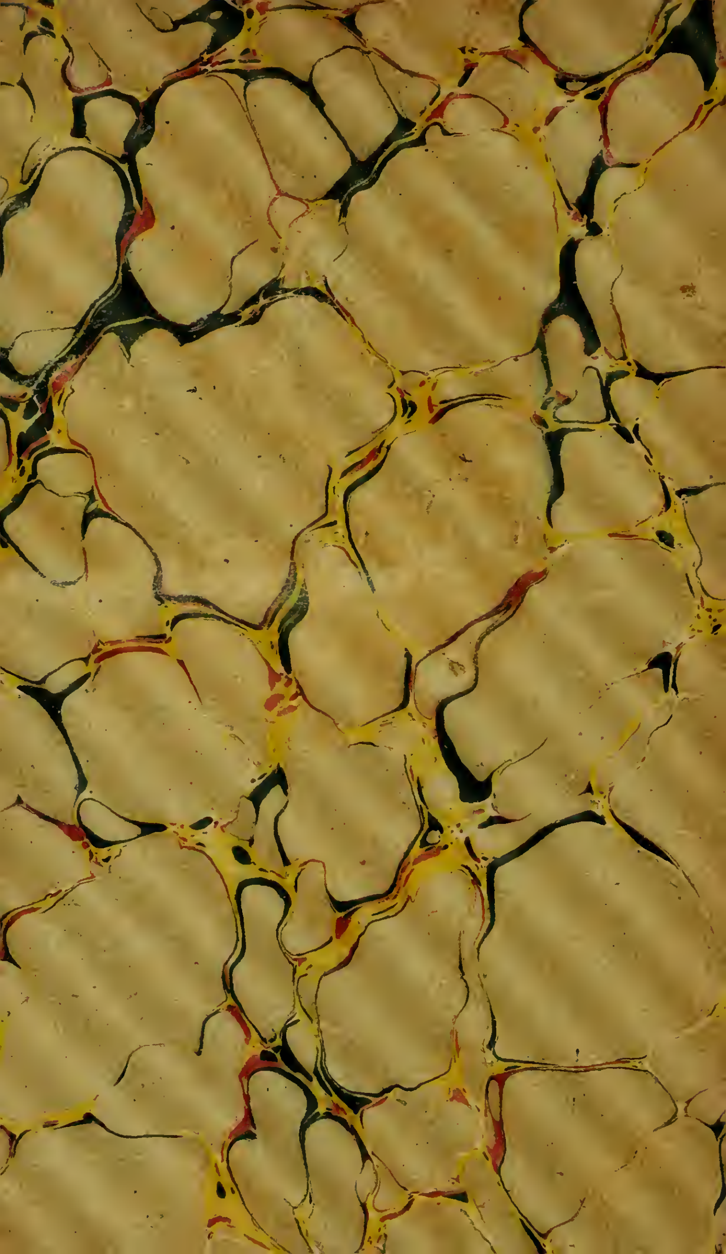
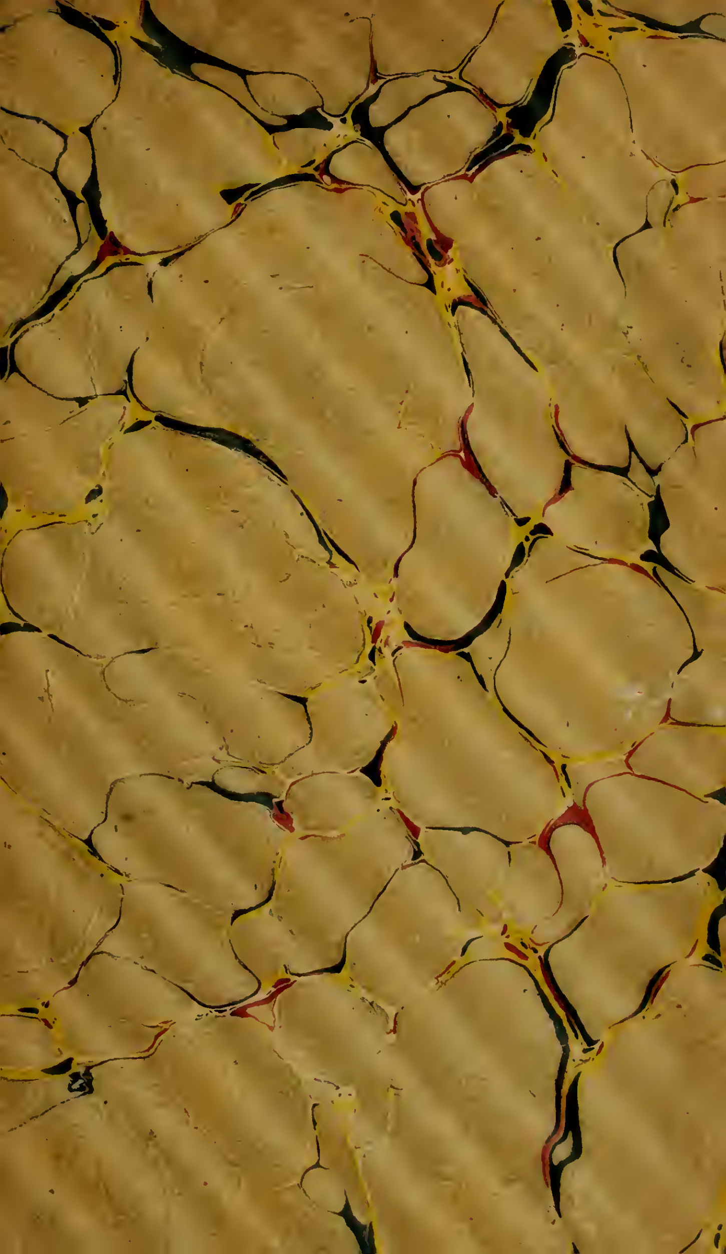






3 vols

£50 -

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

CAUSERIES

I

ŒUVRES COMPLETES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers . . . 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . . . 1
La Boule de neige . 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille. 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul . . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum . . . 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais . . . 1
Les Compagnons de Jéhu 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Confessions de la marquise 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane . . . 3
Les Deux Reines . . 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
Emma Lyonna . . . 5
La Femme au collier de velours 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses . . 1
Gabriel Lambert . . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France . . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu . . 2
La Guerre des femmes 2
Hist. de mes bêtes . . 1
Histoire d'un casse-noisette 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage: En Suisse 3
— Une Année à Florence 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capit. Arena. 1
— Le Caucase . . . 3
— Le Corricolo . . 2
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï 1
— En Russie . . . 4
— Le Speronare . . 2
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem . . . 2
Isabel de Bavière . . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) . . 2
Jacques Ortis 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle . . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. . 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires . . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mém. d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo . . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves . . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu . . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine . . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. . 1
Propos d'Art et de Cuisine 1
Les Quarante-Cinq . . 3
La Régence 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs dramatiques 2
Souvenirs d'une Favorite 4
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin 1
Théâtre complet . . . 25
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire . . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert . . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après . . 3

ÉMILE COLIN — IMP. DE LAGNY

CAUSERIES

PAR

ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE SÉRIE

LES TROIS DAMES — LES ROIS DU LUNDI
UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS — L'HOMME D'EXPÉRIENCE — LES ÉTOILES
COMMIS VOYAGEURS — UN PLAN D'ÉCONOMIE
LA FIGURINE DE CÉSAR
UNE FABRIQUE DE VASES ÉTRUSQUES A BOURG EN BRESSE
ÉTAT CIVIL DE MONTE-CRISTO



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—

CAUSERIES

Je l'ai dit, je ne sais plus où : « Dans tous les pays du monde, on parle, on pérore, on discute ; on ne cause qu'en France. »

La causerie est une condition de notre langue bavarde, une conséquence de notre caractère bon enfant ; — car, au fond, nous autres Français, nous sommes de bons, d'excellents enfants, et c'est ce qui fait qu'on nous pardonne, à l'étranger, notre étourderie, nos gasconnades, nos impertinences, notre fatuité nationale qui veut que, hors de Paris, il n'y ait pas d'esprit, hors de la France, pas de salut.

Quand j'habitais Rome, Florence, Naples, ces trois

merveilles de la civilisation, de l'art, de la nature; quand j'avais autour de moi cinquante générations de chefs-d'œuvre, sous les pieds une poussière où chaque pas remue un souvenir historique, et devant les yeux une mer comme il n'en existe que de Misène à Sorrente, un ciel comme on n'en voit qu'en rêve, eh bien, au milieu de ce paradis des sens, il me manquait une chose, une seule, mais indispensable, mais sans équivalents : la causerie !

Un beau matin, je quittais famille, amis, promenades aux Cascines, explorations dans les ruines, courses sur la mer, et je disparaissais.

Quinze jours, un mois, six semaines après, on me voyait revenir frais, épanoui, le sourire sur les lèvres et dans les yeux.

— D'où venez-vous ? me demandait-on.

— De Paris.

— Qu'avez-vous été faire à Paris ?

— Causer.

Au fur et à mesure que j'ai avancé en âge, ce besoin de causerie est devenu de plus en plus impérieux chez moi ; — la vieillesse est conteuse ! — si bien que, pour satisfaire à mes goûts, pour m'en donner à cœur joie, je me suis mis, — sans faire tort d'une ligne à mes

romans, bien entendu, mais comme passe-temps, comme intermède, — je me suis mis à écrire mes *Mémoires,* puis la série de mes *Grands hommes en robe de chambre*, puis des préfaces rétrospectives pour les nouvelles éditions de mes livres; puis que sais-je encore?.... J'ai même fondé un journal, — histoire de causer.

Cette égoïste satisfaction que je me donne ainsi à moi-même, en ne croyant pas trop ennuyer les autres, m'a été publiquement reprochée par un de ces nombreux amis inconnus que j'ai le bonheur de posséder, et qui m'écrit en propres termes :

« Voyons, d'abord, vos causeries avec vos lecteurs; eh bien, ce n'est pas très-spirituel, et c'est par trop sans façon... »

Diable ! par trop sans façon, — ce ne serait rien; — mais pas assez spirituel, — c'est beaucoup!

« Que M. Clairville mette les coudes sur la table en faisant un méchant couplet de facture, tout en attendant qu'on serve le potage, cela se conçoit : il est chez lui, il est en robe de chambre, il n'a, pour témoin de son laisser-aller, que sa femme, et du diable si sa femme l'a jamais pris au sérieux !... »

Bon ! voilà mon correspondant inconnu qui tombe sur Clairville. Je ne suis pas fâché de vous faire remar-

quer, en passant, que ce gaillard-là ne respecte rien.

« Mais que vous, un des hommes supérieurs de notre époque... »

Merci !

« Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer ; — que vous, dis-je, vous posiez avec ce même sans façon devant le public, — franchement, ce n'est bon ni pour lui ni pour vous : vous en arriverez ainsi à n'avoir aucun respect l'un pour l'autre. Familiarité n'engendre que mépris. »

Peste ! voilà qui me semble encore plus grave que de ne pas prendre Clairville au sérieux. Aussi cette prédictiou sur ce qui devait advenir de mes causeries avec le public m'a-t-elle donné à réfléchir.

Eh bien, voici le résultat de mes réflexions :

C'est que mon bienveillant critique ne me connaît pas plus, personnellement, que je ne le connais lui-même, et qu'il m'aura pris pour un autre. Or, ce qui, sous le rapport de la bonhomie, de la franchise, de la naïveté ; sous le rapport de cet esprit qui, comme il le dit très-bien, *met les coudes sur la table*, — ce qui peut s'appliquer à tout autre, ne saurait s'appliquer à moi.

Vous ne me jetterez pas de la poudre aux yeux, mon cher inconnu ; vous ne m'éblouirez pas en me mettant

au rang des trois hommes supérieurs que vous pourriez citer, — en litératture, bien entendu.

Mais voyons : supposons que les deux autres soient Lamartine et Hugo.

Supposons encore, et, cette supposition, c'est vous qui la faites, et non pas moi, supposons que je sois le troisième.

Eh bien, voulez-vous que je vous dise, là, vrai, franchement, sur ma parole d'honneur, comme je le pense, la part que Dieu a départie à chacun de nous?

Lamartine est un rêveur; Hugo est un penseur ; moi, je suis un vulgarisateur.

Ce qu'il y a de trop subtil dans le rêve de l'un, subtilité qui empêche parfois qu'on ne l'approuve; ce qu'il y a de trop profond dans la pensée de l'autre, profondeur qui empêche parfois qu'on ne la comprenne, je m'en empare, moi, vulgarisateur; je donne un corps au rêve de l'un, je donne de la clarté à la pensée de l'autre; et je sers au public ce double mets, qui, de la main du premier, l'eût mal nourri, comme trop léger; de la main du second, lui eût causé une indigestion, comme trop lourd; et qui, assaisonné et présenté de la mienne, va à peu près à tous les estomacs, aux plus faibles comme aux plus robustes.

Supposez une ferme exploitée par trois amis, associés pour en tirer le meilleur parti possible. L'un fait couper la moisson, l'autre la rentre, le troisième la bat et la vanne.

Je suis, moi, le batteur et le vanneur.

Puis ce qui reste sur l'aire, ce qui tombe du van, je le donne à manger aux poules.

Voilà pourquoi les poules accourent toutes à ma voix quand je dis :

— Venez, petites ! venez, venez, venez !

Tandis qu'elles ne connaissent même pas la voix de mes deux associés, qui tiennent cependant à la ferme un rang plus élevé que le mien.

Eh bien, batteur de l'esprit, vanneur de l'intelligence, c'est le grain de la causerie que je jette au vent. Grands et petits, venez, venez, venez !

LES TROIS DAMES

I

Me voici *les coudes sur la table;* je ne travaille plus, je ne compose plus, je n'écris plus; je cause.

Prêtez-moi votre bienveillante attention, chers lecteurs, et vous surtout, chères lectrices.

Je vous parlerai, si vous le voulez bien, d'un beau et fier garçon de trente ans, plein de force, de jeunesse, de santé, et, je puis ajouter hardiment, plein d'avenir.

Je vous parlerai de l'auteur de *la Dame aux Camellias*,

de l'auteur de *Diane de Lys*, de l'auteur du *Demi-Monde*.

Je vous parlerai de mon meilleur ouvrage à moi, de M. Alexandre Dumas fils.

Je vais le prendre à vingt ans, le suivre dans ses travaux de théâtre, et chercher quelle influence la vie privée peut avoir sur la vie littéraire.

L'étude que je fais sur lui, je pourrais la faire sur tous et sur moi-même. L'œuvre n'est que le reflet du miroir sur la muraille ; le soleil est dans notre cœur.

Suivez-moi au Théâtre-Français ; on y joue *les Demoiselles de Saint-Cyr*, je crois. Je passe dans le corridor ; une porte de baignoire s'ouvre ; je me sens arrêter par le pan de mon habit, je me retourne. C'est Alexandre qui m'arrête.

— Ah ! c'est toi ! Bonsoir, cher.

— Viens ici, monsieur mon père.

— Tu n'es pas seul ?

— Raison de plus. Ferme les yeux, passe la tête à travers l'entre-bâillement de la porte ; n'aie pas peur, il ne t'arrivera rien de désagréable.

Et, en effet, à peine avais-je fermé les yeux, à peine avais-je passé la tête, que je sentais sur mes lèvres la pression de deux lèvres frissonnantes, fiévreuses, brûlantes. Je rouvris les yeux.

Une adorable jeune femme, de vingt ou vingt-deux, ans, était en tête-à-tête avec Alexandre, et venait de me faire cette caresse peu filiale.

Je la reconnus pour l'avoir vue quelquefois aux avant-scènes.

C'était Marie Duplessis, la dame aux camellias.

— C'est vous, ma belle enfant, lui dis-je en me dégageant doucement de ses bras.

— Oui ; il faut vous prendre de force, à ce qu'il paraît.

— Dites-le bien haut, peut-être qu'on vous croira.

— Oh ! je sais bien que ce n'est pas la réputation que vous avez ; mais, alors, pourquoi faites-vous le cruel avec moi ?... Voilà deux fois que je vous écris pour vous donner rendez-vous au bal de l'Opéra.

— Devant l'horloge, à deux heures du matin ?

— Vous voyez bien que vous avez reçu mes lettres !

— Sans doute, je les ai reçues.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu, alors ?

— J'ai cru que vos lettres étaient adressées à Alexandre.

— A Alexandre Dumas, oui.

— Mais à Alexandre Dumas fils.

— Allons donc ! Alexandre est Dumas fils, mais vous n'êtes pas Dumas père, vous ne le serez jamais.

— Je vous remercie du compliment, chère belle.

— Voyons, pourquoi n'êtes-vous pas venu?

— Parce que, de minuit à deux heures du matin, il n'y a devant l'horloge de l'Opéra que des gens d'esprit de vingt à trente ans, ou des imbéciles de quarante à cinquante. Comme j'ai quarante ans sonnés, je serais naturellement rangé dans la dernière catégorie, par les spectateurs désintéressés, ce qui m'humilierait.

— Je ne comprends pas.

— Je vais me faire comprendre. Une belle fille comme vous ne feint de donner un rendez-vous d'amour aux hommes de mon âge que si elle a besoin d'eux. A quoi puis-je vous être bon? Je vous offre la protection et vous tiens quitte de l'amour.

— Quand je te le disais! fit Alexandre.

— Eh bien, alors, dit Marie Duplessis avec un charmant sourire et en voilant ses yeux de ses longs cils noirs, nous irons vous voir, n'est-ce pas, monsieur?

— Quand vous voudrez, mademoiselle.

Et, en m'inclinant, je la saluai, comme j'eusse salué une duchesse.

Quand la femme est honnête, c'est pour elle qu'on la salue ainsi; quand elle ne l'est pas, c'est pour soi.

La porte se referma et je me retrouvai dans le corridor.

C'est la seule fois que j'embrassai Marie Duplessis; c'est la dernière fois que je la vis.

J'attendais Alexandre et la belle courtisane.

Au bout de quelques jours, Alexandre vint seul.

— Eh bien? lui demandai-je?

— Ah! oui, Marie, n'est-ce pas?

— Pourquoi ne l'as-tu pas amenée?

— Sa toquade est passée; elle voulait entrer au théâtre. — C'est leur rêve à toutes! Mais, au théâtre, tu comprends, il faut étudier, répéter, jouer; c'est un grand travail à entreprendre, une grande résolution à arrêter. Il est bien plus facile de se lever à deux heures de l'après-midi, de s'habiller, de faire un tour au bois, de revenir dîner au café de Paris, ou aux Frères-Provençaux, d'aller, de là, passer la soirée dans une avant-scène du Palais-Royal, du Vaudeville ou du Gymnase; de souper en sortant du théâtre, de rentrer, à trois heures du matin, chez soi ou chez les autres, que de faire le métier que fait mademoiselle Mars. La débutante a trouvé un Anglais et a oublié sa vocation; puis, ajouta Alexandre d'un air assez triste, puis je te dirai que je la crois malade...

— De la poitrine?

— Oui... on n'en est pas encore sûr, mais on le saura bientôt. Avec la vie qu'elle mène, on passe vite des probabilités aux certitudes.

— Pauvre fille !...

— Ma foi ! tu as raison de la plaindre, elle est fort au-dessus du métier qu'elle fait...

— Tu ne l'aimes pas d'amour, j'espère?

— Non, je l'aime de pitié, répondit Alexandre.

Je ne lui parlai plus jamais de Marie Duplessis.

Un jour, il entra tout triste.

— Qu'as-tu donc? lui dis-je.

— Tu sais, la pauvre enfant qui t'a donné un si bon baiser dans la baignoire du Théâtre-Français...

— Oui... Eh bien?

— Elle est morte.

Je répétai la même exclamation qui m'était échappée un an auparavant :

— Pauvre fille ! morte !

— Morte tristement, misérablement, comme meurent ces malheureuses créatures; tout était saisi chez elle, excepté son lit d'agonie... C'est une belle chose que la loi qui réserve la couchette et les matelas; sans quoi, elle serait morte sur le parquet... on avait en-

levé les tapis. Dans huit jours, on vend chez elle.

— Tu ne l'as pas vue mourir?

— J'étais à la campagne... Il paraît qu'elle a parlé de moi. J'ai revu l'appartement, hier, et, cette nuit, j'ai fait des vers là-dessus.

— Les sais-tu?

— Oui.

— Dis-les moi.

— Ah! ma foi, non! je pleurais en les faisant, je pleurerais en les lisant... Tiens, je les ai copiés... tu les liras, toi... Oh! il y aurait un beau livre à faire sur la vie dont on meurt.

— Eh bien, fais-le.

— Peut-être essayerai-je... Adieu, père!...

— Où vas-tu?

— Au cimetière. Je lui dois bien une dernière visite... Pauvre charmante enfant!...

Et il sortit en essuyant une larme.

Voici les vers qu'il avait faits pendant la nuit; qu'on n'oublie point qu'Alexandre, lorsqu'il les fit, avait vingt ans à peine :

Nous nous étions brouillés, et pourquoi?... Je l'ignore.
Pour rien... pour le soupçon d'un amour inconnu.

Et, moi qui vous ai fuie, aujourd'hui je déplore
De vous avoir quittée et d'être revenu.

Je vous avais écrit que je viendrais, madame,
Pour chercher mon pardon, vous voir à mon retour ;
Car je croyais devoir, et du fond de mon âme,
Ma première visite à ce dernier amour.

Et, quand mon âme accourt, depuis longtemps absente,
Votre fenêtre est close et votre seuil fermé ;
Et voilà qu'on me dit qu'une tombe récente
Couvre à jamais le front que j'avais tant aimé.

On me dit froidement qu'après une agonie
Qui dura quatre mois, le mal fut le plus fort ;
Et la fatalité jette, avec ironie,
A mon espoir trop prompt le mot de votre mort.

J'ai revu, me courbant sous mes lourdes pensées,
L'escalier bien connu, le seuil foulé souvent,
Et les murs qui, témoins des choses effacées,
Pour lui parler du mort, arrêtent le vivant !

Je montai, je rouvris en pleurant cette porte
Que nous avions ouverte en riant tous les deux,
Et, dans mes souvenirs, j'évoquai, chère morte,
Le fantôme voilé de tous nos jours heureux.

Je m'assis à la table où, l'un auprès de l'autre,
Nous revenions souper aux beaux soirs du printemps,
Et de l'amour joyeux, qui jadis fut le nôtre,
J'entendais chaque objet parler en même temps.

Je revis le piano dont mon oreille avide
Vous écouta souvent éveiller le concert :

Votre mort a laissé l'instrument froid et vide,
Comme, en partant, l'été laisse l'arbre désert.

J'entrai dans le boudoir, cette oasis divine
Qui nous réjouissait de ses mille couleurs;
Je revis vos tableaux, vos grands vases de Chine,
Où se mouraient encore quelques bouquets de fleurs.

J'ai retrouvé la chambre à la fois douce et sombre;
Et, là, le souvenir veillait fort et sacré.
Un rayon éclairait le lit dormant dans l'ombre,
Mais vous ne dormiez plus dans le lit éclairé!

Je m'assis à côté de la couche déserte,
Triste à voir comme un nid d'hiver au fond des bois,
Et je rivai mes yeux à cette porte ouverte
Que vous aviez franchie une dernière fois.

La chambre s'emplissait de chaleur odorante,
De souvenirs joyeux et pâles : j'entendais
Le murmure alterné de l'horloge ignorante,
Qui sonnait autrefois l'heure que j'attendais!

Je rouvris les rideaux qui, faits de satin rose,
Et voilant le matin le soleil à demi,
Permetatient seulement ce rayon qui dépose
La joie et le réveil sur le front endormi.

Or, c'est là qu'autrefois, ma chère ombre envolée,
Nous restions tous les deux lorsque venait minuit;
Et, depuis ce moment jusqu'à l'aube éveillée,
Nous écoutions passer les heures de la nuit.

Alors vous regardiez, éclairée à sa flamme,
Le feu comme un serpent dans le foyer courir :

Car le sommeil fuyait de vos yeux, et votre âme
Souffrait déjà du mal qui vous a fait mourir.

Vous souvient-il encor, dans le monde où vous êtes,
Des choses de la terre? — et sur les froids tombeaux
Entendez-vous passer ce cortége de fêtes
Où vous vous épuisiez pour trouver le repos?

Vous souvient-il des nuits où, brûlante, amoureuse,
Tordant sous les baisers votre corps éperdu,
Vous trouviez, consumée à cette ardeur fiévreuse,
Dans vos sens fatigués le sommeil attendu ?

Ainsi qu'un ver rongeant une fleur qui se fane,
L'incessante insomnie étiolait vos jours,
Et c'est ce qui faisait de vous la courtisane
Prompte à tous les plaisirs, prête à tous les amours.

Maintenant, vous avez parmi les fleurs, Marie,
Sans crainte du réveil, le repos désiré:
Le Seigneur à soufflé sur votre âme flétrie
Et payé d'un seul coup le sommeil arriéré.

Pauvre fille ! on m'a dit qu'à votre heure dernière,
Un seul homme était là pour vous fermer les yeux,
Et que, sur le chemin qui mène au cimetière,
Vos amis d'autrefois étaient réduits à deux !

Eh bien, soyez bénis, vous deux qui, tête nue,
Méprisant les conseils de ce monde insolent,
Avez jusques au bout, de la femme connue,
En vous donnant la main, mené le convoi blanc !

Vous qui l'aviez aimée et qui l'avez suivie,
Qui n'êtes point de ceux qui, duc, marquis ou lord,

Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort.

Vous le voyez, belles lectrices, toute l'histoire de la pauvre Marie Duplessis était là.

De cette triste méditation, inspirée par la chambre vide, par l'appartement désert, par la pendule qui continue de marquer l'heure de la vie, même après que l'heure de la mort a sonné, est né d'abord le roman, puis le drame de *la Dame aux Camellias.*

Vous avez toutes lu le livre, mes belles lectrices, vous avez toutes applaudi la pièce ; je n'ajouterai donc qu'un mot.

C'est que vous n'avez point pleuré, en lisant le livre, une morte idéale ; c'est qu'en applaudissant la belle, la gracieuse, la dramatique madame Doche, vous n'avez pas applaudi une fiction du poëte ; mais une créature de Dieu, montrée un instant par lui à ce monde et bientôt retirée de ce monde par lui.

Qui penserait à toi, aujourd'hui, pauvre Marie Duplessis, si, par hasard, pendant ta courte apparition dans ce monde, tes lèvres n'avaient pas touché les lèvres de deux poëtes?

II

Franchissons d'un bond trois ou quatre années, sautons par-dessus la révolution de 1848, comme si, au lieu d'être un abîme, ce n'était qu'un simple fossé, et entrons dans une chambre à coucher d'un garçon de la rue de la Ville-l'Évêque.

La chambre est entièrement couverte en perse mauve, avec de gros bouquets de lilas et de roses trémières; des canapés font le tour des murailles; des coussins sont entassés en pile sur le parquet; le tapis est moelleux.

A la chambre attient une petite serre, à laquelle on monte par deux marches.

Les murailles en sont tapissées de camellias qui s'étagent jusqu'au plafond.

Elle est éclairée seulement par une lampe à verre dépoli.

En hommes, il y a le maître de la maison, un jeune Russe, nommé Vladimir, Méry, le comte Dorset, Clésinger, mon fils et moi.

En femmes, il y a... de charmantes femmes.

Une belle enfant, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la taille frêle, tout étonnée de se trouver noyée au milieu d'une conversation dont, la plupart du temps, elle ne comprend pas les ondoyants contours, pose à la fois pour Clésinger et Dorset, qui, chacun à son point de vue, font d'elle un portrait aux trois crayons.

Sous le crayon de Dorset, elle se poétise, et s'amincit encore.

C'est une de ces frêles Anglaises comme on en voit dans les vignettes du Strand, assise au bord de la mer, et laissant, pensive, enlever à la brise de l'Océan la fleur attachée dans ses cheveux.

Sous le crayon de Clésinger, elle s'accentue, prend des formes arrêtées, puissantes, vigoureuses; la chair se fait marbre, l'ondine devient statue.

Étrange façon dont apparaît la même femme aux regards de deux artistes, quand l'un cherche la grâce, l'autre la force; l'un le joli, l'autre le beau.

On fumait; on prenait le thé.

Il va sans dire que je prenais du thé, mais que je ne fumais pas.

Méry était, comme toujours, éblouissant d'esprit, Dorset était gentilhomme jusqu'au bout des ongles,

Clésinger rêvait à son *Andromède;* j'étais triste; Alexandre était préoccupé.

De temps en temps, mais comme par accident, son esprit, ordinairement si vif, un peu languissant ce soir-là, allait heurter celui de Méry, et, alors, du choc, jaillissaient des étincelles qui, tombant sur l'esprit rêveur des autres, y allumait une flamme passagère.

A onze heures, Alexandre s'approcha de moi.

— Est-ce que la fumée des cigares ne te fait point mal ce soir? me dit-il.

— Elle me fait toujours mal, ce soir comme les autres jours. Mais, que voulez-vous! puisque votre génération ne peut plus vivre que dans les tabagies, il faut bien que les autres s'habituent à respirer de la fumée, au lieu de respirer de l'air.

— Voyons, j'ai pitié de toi, veux-tu que nous nous en allions?

— Je ne demande pas mieux.

— Viens, alors.

Nous nous levâmes, nous prîmes nos chapeaux, et, au milieu des instances du maître de la maison pour nous faire rester, nous donnâmes la main aux hommes baisâmes les femmes au front, et sortîmes.

— Pouah! fis-je en secouant mon paletot pour en

faire sortir l'odeur de la fumée, et aspirant l'air de la rue à pleins poumons, qui m'aurait jamais dit que je trouverais un jour que cela sentait bon, dans les rues de Paris !

— Allons ! te voilà à cheval sur ton dada, me dit Alexandre. Comment donc faisais-tu pour fumer en Afrique ?

— En Afrique, mon cher, je fumais du tabac du Sinaï, dans lequel je râpais de l'aloès. Je le fumais dans une chibouque à tuyau de cerisier et à bouquin d'ambre, circonstances qui faisaient de la fumée un parfum, au lieu d'en faire une infection. Oh ! les Orientaux sont une race trop sensuelle pour se noyer, comme nous, dans la nicotine pure. Par bonheur, et comme compensation, il y avait chez Vladimir d'excellent thé.

— Tu aimes donc toujours le thé ?

— Autant que je déteste le tabac.

— Veux-tu que je t'en fasse prendre de meilleur encore que chez Vladimir ?

— C'est difficile.

— Pourvu que ce soit possible, c'est tout ce qu'il faut.

— Quand ?

— Ce soir.

— Où ?

— Dis oui ou non.

— Oui !

— Viens, alors.

— Chez qui ?

— Ne t'inquiète pas, c'est moi qui te présente.

— Alors c'est chez une femme.

— Qui désire te connaître.

— Soit !

— Allons.

Nous nous sommes habitués, Alexandre et moi, à ces mutuelles et fréquentes présentations à des inconnus sur lesquels nous ne nous demandons jamais d'autres renseignements que ceux que nous jugeons à propos de donner sans qu'on nous les demande.

Je le suivis donc aveuglément, aussi aveuglément que, trois ou quatre ans auparavant, j'avais, dans un couloir du Théâtre-Français, passé ma tête par l'entre-bâillement de la porte d'une baignoire.

Nous arrivâmes...

A quoi bon dire où nous arrivâmes?

La maison, aux sculptures artistiques, ne m'était point étrangère, et, une fois entré sous la grande porte, c'est moi qui eusse pu servir de guide à un étranger.

— Tiens ! dis-je, je connais cela.

— C'est possible, répondit Alexandre, c'est une de ces élégantes maisons parisiennes qu'on loue toutes garnies à des étrangers. Peut-être y es-tu venu voir quelque ami étranger ou quelque amie étrangère.

— Montons !

Nous montâmes.

Alexandre s'arrêta devant la porte du premier étage et sonna.

Une espèce de chasseur vint ouvrir.

— La comtesse y est-elle ? demanda Alexandre.

— Oui, monsieur.

— C'est bien.

Il ôta son paletot et me fit signe d'en faire autant

Je jetai mon paletot sur celui d'Alexandre.

— Qui annoncerai-je ? demanda le chasseur en me regardant.

— N'annoncez pas.

Le chasseur se rangea, nous passâmes.

Nous traversâmes deux pièces mollement éclairées, et dans lesquelles était répandue une vague odeur de benjoin.

Je connaissais l'appartement à l'intérieur comme j'avais reconnu la maison à l'extérieur.

Alexandre entre bâilla une porte.

— Visible? demanda-t-il.

— Oui ; pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que je ne suis pas seul.

— Qui donc m'amenez-vous, quand je n'attendais que vous?

— Un autre que moi, mais qui est toujours un peu moi.

— Ah ! votre père... Qu'il entre !

— Entre et embrasse.

J'entrai.

Une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, vêtue d'un peignoir de mousseline brodée, chaussée de bas de soie rose et de pantoufles de Kasan ; ses longs et magnifiques cheveux noirs dénoués et s'écoulant en ondes de ses épaules à ses hanches et de ses hanches à ses genoux, était couchée sur une causeuse de damas, couleur paille.

Je m'approchai du canapé, je mis un genou en terre et je baisai la main qu'on m'offrait.

— Te voilà présenté, dit Alexandre.

Je voulus me retirer.

— Non ! restez là, dit-elle. Je sais que vous aimez la vie horizontale. — Passez des coussins à votre père.

Alexandre me passa des coussins.

La comtesse se rangea un peu pour que je pusse appuyer mon coude sur le bord de son canapé.

Alexandre s'appuya au dossier, et se mit à jouer avec les cheveux de la comtesse.

Elle jouait elle-même avec un magnifique collier.

— Tu sais comment je l'appelle ? me demanda Alexandre.

— Non. Comment l'appelles-tu ?

— La dame aux perles.

En effet, la comtesse avait au cou un triple fil de perles. Elle avait des perles aux bras, elle en avait dans les cheveux ; je regardai si elle n'en avait pas aux pieds.

— Oui, dit-elle, j'avoue que c'est la parure que je préfère. On peut la porter toujours, en robe de bal comme en peignoir. Des diamants, ce sont des bijoux ; des perles, ce sont des amies.

Elle avait pour deux cent mille francs de perles roulées autour d'elle.

— Vous savez que mon père adore le thé, et je lui ai promis chez vous du thé comme il n'en a jamais pris.

La comtesse sonna. Une femme de chambre anglaise parut.

— Henriette, du thé jaune.

La femme de chambre referma la porte.

— Tu vas voir, dit Alexandre, tout se fait par enchantement ici.

En effet, la porte se rouvrit. La femme de chambre entra, posa un plateau tout garni sur la table ronde, approcha la table du canapé et se retira de nouveau.

La comtesse se souleva indolemment sur le coude. Il était facile de voir à ses mouvements onduleux qu'elle n'avait point de corset.

Elle versa le thé, y laissa tomber la crème et le sucre.

A la seconde tasse, elle resta un instant la théière suspendue, immobile et écoutant.

Alexandre la regardait.

Ils échangèrent un sourire.

— C'est lui? demanda Alexandre.

— Je le présume.

— Il rentre?

— Probablement.

— Et il se couche?

— Mais il me semble que c'est ce qu'il a de mieux faire. Prenez-vous du thé?

— Non; je cède ma part à mon père.

— Connaissez-vous les vers qu'Alexandre m'a faits hier ? me demanda la comtesse.

— Non, il n'a pas encore eu le temps de me les dire.

— Ils sont charmants !

— Bon ! dit Alexandre, on sait cela, allez ! les femmes trouvent toujours charmants les vers que l'on fait pour elles.

— Dites-les, il jugera.

— Je n'aime pas dire des vers à mon père, cela m'intimide.

— Dites toujours ; votre père boit son thé et ne vous regardera pas.

— J'aimerais mieux qu'il n'écoutât point.

— Allons, va donc, fis-je à mon tour en haussant les épaules.

Alexandre, avec une voix en effet légèrement tremblante, commença :

Hier, nous sommes partis au fond d'une voiture,
Enlacés l'un à l'autre ainsi que deux frileux,
Emportant, à travers une sombre nature,
Le printemps éternel qui suit les amoureux.

Nous avions confié le sort de la journée
Au cocher, qui devait nous mener au hasard,
Où bon lui semblerait, et notre destinée
Reposait dans ses mains à compter du départ.

Cet homme, pour Saint-Cloud avait des préférences.
Eh bien, va pour Saint-Cloud; c'est un charmant pays!
D'ailleurs, quand nous mêlons nos douces confidences,
Peu m'importe l'endroit, je suis bien où je suis.

A la grille du parc, il nous fit donc descendre:
Le parc était désert, triste et silencieux;
Le vent roulait au ciel des nuages de cendre,
Les arbres étaient noirs et les chemins boueux.

Nous nous mîmes à rire. En vérité, madame,
C'était risible à voir; mais on ne voyait pas,
Et j'en suis enchanté, la belle et noble dame
Qui relevait sa robe et découvrait ses bas.

Vous aviez l'embarras, embarras plein de grâce,
Des femmes comme il faut, qui marchent, n'ayant pas
L'habitude d'aller à pied, et votre race
Aurait pu se prouver rien que par vos faux pas.

Vous teniez d'une main votre robe de soie
Relevée en deux plis par devant: vos jupons,
Dentelés et brodés, se donnaient cette joie
De rire avec la boue, en battant vos talons.

Vos pieds, à chaque instant, s'enfonçaient dans la terre,
Comme si cette terre eût voulu vous garder.
Pour les en retirer, c'était toute une affaire,
Et vous n'aviez pas trop de moi pour vous aider.

La belle promenade et la charmante chose
Que l'amour dans un bois par un temps pluvieux!
La bise vous faisait un petit nez tout rose,
Empourprait votre joue et mouillait vos grands yeux.

Eh bien, c'était charmant plus qu'en la saison verte.
Le parc était à nous, à nous seuls, à nous deux !
Pas un visage humain sur la route déserte,
Pas d'importun témoin qui nous cherchât des yeux!

Nous avons traversé les longues avenues,
Que terminait toujours le même horizon gris,
Sans même regarder les déesses connues
Posant en marbre blanc sous les arbres maigris.

Nous sommes arrivés près d'un bassin où rôde
Un cygne encor plus blanc que le lait, et nageant
Silencieusement : et, comme une émeraude,
L'eau verte reflétait le bel oiseau d'argent.

Il vint nous demander quelque chose, une miette
De pain, et, pour nous plaire, il tordait son long cou.
Vous lui dites alors : « Pauvre petite bête !
Je ne le savais pas, et je n'ai rien du tout. »

Si bien qu'il nous quitta, nous méprisant sans doute,
Et s'en alla, rayant le miroir du bassin,
A côté du jet d'eau, qui, tombant goutte à goutte,
Faisait à lui tout seul tout le bruit du jardin.

Nous restâmes alors appuyés l'un à l'autre,
Regardant le beau cygne, écoutant le jet d'eau.
La tristesse du bois faisait cadre à la nôtre,
Et le soir commença d'étendre son rideau.

Dans ma poche, je pris une clef de ma chambre,
Et sur un piédestal, plein de mots au crayon
A mon tour, j'incrustai ces mots : « Trente décembre: »
Puis, auprès de ces mots, je gravai votre nom.

Maintenant, quand l'été va rire dans les arbres,
Quand les gais promeneurs repeupleront le bois,
Quand les feuilles auront leurs reflets sur le marbre,
Quand le parc sera plein de lumière et de voix,

A la saison des fleurs enfin, j'irai, madame,
Revoir le piédestal portant le nom tracé,
Ce doux nom dans lequel j'emprisonne mon âme,
Et que le vent d'hier a peut être effacé.

Qui sait où vous serez alors, ma voyageuse!
Je serai seul peut-être, et vous m'aurez quitté.
Aurez-vous donc repris votre route joyeuse,
En me laissant l'hiver au milieu de l'été?

Car l'hiver, ce n'est point la bise et la froidure,
Et les chemins déserts qu'hier nous avons vus;
C'est le cœur sans rayons, c'est l'âme sans verdure,
C'est ce que je serai, quand vous n'y serez plus.

Je quittai les deux beaux et insoucieux enfants à deux heures de la nuit, priant le dieu des amants de veiller sur eux; car eux, comme on le voit, n'y veillaient guère.

Quinze jours après, Alexandre entrait, à six heures du matin, dans ma chambre.

— Tu es là, père? me demanda-t-il.

— Oui; qu'as-tu?

Sa voix était altérée; il ouvrit les rideaux : je vis qu'il était pâle.

— As-tu de l'argent? me demanda-t-il à son tour sans répondre à la question.

— Trois ou quatre cents francs, peut-être; ouvre le tiroir, et vois toi-même.

Il ouvrit le tiroir.

— Trois cent vingt francs; avec ce que j'avais chez moi, cela fait six cents francs; c'est plus qu'il ne me faut pour partir. Peux-tu me donner un crédit quelconque sur l'Allemagne?

— Mille francs, si tu veux, à Bruxelles, sur Meline et Cans. Ce sont des amis à moi, qui ne te laisseront pas dans l'embarras.

— C'est bien! d'ailleurs, si j'en ai besoin, tu me feras passer de l'argent en Allemagne. Je t'écrirai dès que je m'arrêterai quelque part.

— Et tu vas?

— Je te le dirai en revenant.

Nous nous embrassâmes, et il partit.

Prenez maintenant, chères lectrices, *la Dame aux Perles*, édition in-8°, page 82, ligne 16, lisez jusqu'à la fin, et vous aurez l'histoire tout entière, sauf cette légère variante, que la dame aux perles ne mourut pas.

L'absence d'Alexandre dura près d'un an.

Un jour, j'étais assis, ou plutôt couché sur l'herbe, regardant, des hauteurs de Monte-Cristo, flamboyer dans la Seine, qui semblait rouler du feu, les derniers rayons du soleil couchant, lorsque je vis apparaître, montant une pente rapide, un jeune homme barbu, dont je ne distinguais pas bien les traits.

A dix pas de moi, il s'arrêta.

— Eh bien, tu ne me reconnais pas? me demanda-t-il.

C'était Alexandre.

— Ah! sacrebleu! c'est toi! m'écriai-je en bondissant vers lui; tu as donc changé de figure?

— Non; mais je m'ennuyais tant à Mistovitz, que j'ai, pour me distraire, laissé pousser ma barbe et mes moustaches. Bonjour, papa!

Nous nous embrassâmes, il s'assit sur l'herbe près de moi, et me raconta tout son voyage.

Le lendemain, après le déjeuner, il me quitta pour aller à Saint-Cloud.

Puis, le soir, il revint.

— Tiens, me dit-il en me donnant un papier tout crayonné, voici le pendant des vers que je t'ai lus il y a un an.

Je lus :

Un an s'est accompli depuis cette journée
Où nous fûmes, au bois, nous promener tous deux.
Hélas! j'avais prévu la triste destinée
Qui devait succéder à quelques jours heureux.

Notre amour ne vit pas la saison près de naître?
A peine un doux rayon de soleil luisait-il,
Que l'on nous séparait; et pour toujours, peut-être,
A commencé le double et douloureux exil.

Moi, j'ai vu ce printemps sur la terre lointaine,
Sans parents, sans amis, sans espoir, sans amour,
Les yeux toujours fixés sur la route prochaine,
Par où tu m'avais dit que tu viendrais un jour.

Que de fois mon regard a sondé cette route
Qui se perdait parmi des forêts de sapins
Moins obscurs, moins épais, moins tristes que le doute
Qui m'escortait depuis un mois sur les chemins!

A quoi bon ce soleil qui fleurissait les branches,
Réchauffait la nature et les champs assoupis?
Marguerites, à quoi servaient vos têtes blanches,
Plus hautes en avril que les jeunes épis?

A quoi bon les senteurs de la colline grasse?
A quoi bon ces oiseaux caquetant leurs chansons?
Que me faisaient, à moi, le cœur pris sous la glace,
La chaleur de la terre et les nids des buissons?

Qu'à jamais le soleil se voile s'il éclaire
En vain le long chemin au bout duquel j'attends;
S'il ne ramène pas ce que mon âme espère,
Il n'est pas le soleil, il n'est pas le printemps!

Marguerites, tombez et mourez dans la plaine,
Perdez vos doux parfums et vos tendres couleurs,
Si celle que j'attends n'aspire votre haleine :
Vous n'êtes pas l'été, vous n'êtes pas les fleurs !

Oh ! je préfère à vous l'hiver morose et sombre,
Avec ses arbres noirs et ses sentiers déserts,
Avec son œil éteint qui s'ent'rouvre dans l'ombre,
Et qui, sans nous toucher, expire dans les airs.

C'est là le vrai soleil des âmes désolées ;
Rendez-moi donc l'hiver, nous nous connaissons bien :
Ma tristesse est la sœur de ses longues allées,
Et le feu de mon cœur est froid comme le sien.

C'est ainsi que, dès l'aube, assis à ma fenêtre,
Je parlais, maudissant et le soleil et Dieu ;
Puis le jour commençait, j'espérais une lettre
Qui m'eût fait pardonner au ciel d'être si bleu.

Et le jour s'enfuyait comme avait fui la veille.
Rien ! — Pas un mot de vous ! — L'horizon, bien fermé,
Ne laissait même pas venir à mon oreille
L'écho doux et lointain de votre nom aimé.

Seul pendant six longs mois, le jour, le soir, dans l'ombre,
Sans écho que mon cœur, ma bouche vous nomma,
Entrant à chaque pas dans une nuit plus sombre,
Et, plus triste, disant sans cesse : « O mon Emma ! »

Un morceau de papier, c'est pourtant peu de chose ;
Quatre lignes dessus, ce n'est pourtant pas long.
Si l'on ne veut écrire, on peut prendre une rose
Éclose, le matin, dans un pli du vallon ;

On la peut effeuiller au fond d'une enveloppe,
La jeter à la poste, et l'exilé venu
Du fond de son pays presqu'au bout de l'Europe,
Peut sourire, en voyant que l'on s'est souvenu!

Que de fois vous avez oublié de le faire!
Et, chaque jour, c'était un désespoir nouveau.
Mon cœur se desséchait comme ces fruits qu'on serre,
A la fin de l'été, dans l'ombre d'un caveau.

Si l'on pressait ce cœur aujourd'hui, c'est à peine
S'il en pourrait jaillir une goutte de sang.
Il n'y reste plus rien; c'était la coupe pleine
Qu'un enfant maladroit fait tomber en passant.

Nous voici revenus à la fin de l'année,
Et le temps patient, qui ne s'arrête à rien,
Nous rend le même mois et la même journée,
Où vous parliez d'amour, votre front près du mien.

C'est bien le même aspect : les routes sont désertes,
Le givre, de nouveau, gerce les étangs bleus,
Les arbres ont usé leurs belles robes vertes,
Le cygne rôde encor, triste et silencieux.

Voilà votre doux nom que ma main vient d'écrire;
Il est là qui sourit, dans le marbre incrusté!
Allons! j'ai fait un rêve, et j'étais en délire;
Allons! j'étais un fou! tu ne m'as pas quitté.

La voiture, là-bas, nous attend à la grille :
Partons! et, s'il fait beau, nous reviendrons demain.
Baisse ce voile noir sur ton regard qui brille:
Prends garde de glisser, et donne-moi la main;

Car il a plu; la pluie a détrempé les terres.
Approche donc !... Hélas ! mes sens sont égarés ;
Les feuilles que je foule, aux chemins solitaires,
Sont celles du printemps qui nous a séparés.

Non, non, tu n'es plus là, toi que j'appelle et j'aime;
J'ai pris le souvenir pour la réalité!
Et, loin de cet amour, encor, toujours le même,
J'ai vécu deux hivers de suite sans été.

Car, l'été, ce n'est pas cette saison qui dure
Six mois, et que novembre éteint d'un pied transi :
C'est du cœur rayonnant l'éternelle verdure;
C'est ce que je serai quand tu seras ici.

Six mois après, vers le commencement de 1853, paraissait le roman de *la Dame aux Perles.*

Le 15 novembre 1853, on représentait sur le théâtre du Gymnase le drame de *Diane de Lys.*

Le roman réussit, le drame eut un grand succès.

Voilà l'histoire de la création, gestation et naissance de Diane de Lys, aussi fidèlement racontée que celle de la dame aux camellias.

Passons à celle de Suzanne d'Ange, la principale héroïne du *Demi-Monde.*

II

On donnait, si je ne me trompe, au Théâtre-Historique, la cinquième ou sixième représentation de *Monte-Cristo.*

J'étais sur la scène, et, pendant un entr'acte, je regardais dans la salle par le trou de la toile.

Je cherchais des yeux Alexandre, qui, dans la matinée, m'avait fait demander une petite avant-scène.

Je voulais voir s'il était à son poste.

Il y était, et, selon son habitude, avec une charmante femme.

Il se douta que c'était moi qui regardais de son côté et me fit un signe.

Dix secondes après, je me faisais ouvrir sa loge.

— Arrive ici, me dit-il ; car, en vérité, je ne sais pas comment cela se fait, j'ai l'air du portier chargé de tirer le cordon sur ta célébrité. Aussitôt que j'ai une femme au bras, la première chose qu'elle fait, c'est de

relever sa robe pour ne pas se crotter; la seconde, c'est de me demander que je te présente à elle.

Puis, se retournant :

— Tenez, madame, soyez satisfaite; j'ai l'honneur de vous présenter monsieur mon père, un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit. Mon père, je te présente madame Adriani, née à Ischia, golfe de Naples, veuve avec douze mille francs de rente et les yeux de l'emploi, comme tu peux voir.

En effet, ce qu'il y avait surtout de remarquable dans la très-remarquable beauté de madame Adriani, c'étaient des yeux magnifiques, dont l'éclat était encore rehaussé par une légère ligne de koheul artistement appliqué sur l'épaisseur de la paupière.

Cette femme était réellement belle, même dans l'acception classique du mot.

La ligne générale du visage était grecque, avec l'animation romaine. On eût dit un marbre de Paros doré par le soleil du Latium.

Nous nous assîmes dans le fond de la loge; nous causâmes, en italien, d'Ischia, de Procida, de Sorrente, de Capri, de Naples, de tous ces caps, de tous ces promontoires, de tous ces villages, de toutes ces villes aux doux noms qu'on devine en rêve quand on ne les connaît

pas, qu'on revoit en souvenir quand on les connaît.

Au bout d'une demi-heure, je pris congé d'Alexandre et de madame Adriani.

Alexandre me reconduisit jusque dans le corridor.

— Eh bien, me demanda-t-il, qu'en dis-tu ?

— Elle est superbe !

— Mais comme manières ?

— Elle me fait l'effet d'une femme du monde.

— Et comme veuve ?

— Une femme de vingt-cinq ans qui vient en avant-scène avec nous est toujours veuve peu ou prou.

— Moi, je la crois de Marseille.

— Eh bien, mais je ne l'aimerais que mieux : elle serait la compatriote de Méry et la descendante des Phocéens. Et pourquoi la crois-tu de Marseille ?

— Elle parle trop bien l'italien pour une Italienne.

La remarque était pleine de profondeur : les Italiennes, en général, parlent avec un accent plus ou moins désagréable le patois de leur province, mais rarement elles parlent l'italien, le véritable italien, l'italien de Florence, corrigé par la prononciation romaine.

Comme je mettais la clef dans la serrure du théâtre :

— A propos, déjeunes-tu chez toi demain ? me demanda Alexandre.

— Oui.

— Fais mettre deux couverts et aie quelques chatteries de petite fille. J'irai probablement déjeuner avec toi et je te conduirai un convive.

— Madame Adriani?

— Non : son portrait par madame de Mirbel, plus fin, plus joli, mais ressemblant, tu verras.

Je suivis les instructions données.

A onze heures, Alexandre arriva avec une adorable petite fille de neuf à dix ans.

C'était bien, comme il l'avait dit, une miniature de madame de Mirbel.

— Je te présente la filleule de madame Adriani, me dit-il en appuyant sur la première syllabe du mot filleule, mademoiselle Marcelle.

— Venez ici, mademoiselle Marcelle, que l'on vous embrasse.

— Volontiers, mais à une condition, monsieur.

— Laquelle, mademoiselle?

— C'est que vous me laisserez vous regarder tout à mon aise.

— Ma chère enfant, rappelez-vous que c'est une faveur que bien des gens vous demanderont plus tard à vous-même.

— Je ne comprends pas.

— Je l'espère bien. Et pourquoi voulez-vous me regarder tout à votre aise ?

— Parce que l'on m'a dit que vous étiez un grand homme.

— Je vous remercie infiniment, mademoiselle. Venez dans mes bras, vous me verrez de plus près, et je vous porterai du même coup à table.

On n'a pas idée de la gentillesse et de l'esprit de cette enfant, qui doit avoir aujourd'hui quelque chose comme quinze à seize ans. C'était tout simplement une merveille.

— Pourquoi, demandai-je tout bas à Alexandre, madame Adriani se fait-elle appeler marraine par cette enfant-là ?

— Pardieu ! parce que c'est sa mère, me répondit Alexandre.

L'explication me parut suffisante.

— Ah ! j'ai fait d'assez bons vers sur elle cette nuit, continua-t-il.

— Sur qui ?

— Sur madame Adriani.

— Dis-les-moi.

— Attends... Tu sais, les vers, quand on vient de les

faire, on ne se les rappelle pas; après, on ne peut plus les oublier.

La plus belle femme du monde,
Je la connais certainement;
Mais, si vous croyez qu'elle est blonde,
Vous nous trompez complétement.

Ses cheveux sont noirs, et l'ébène
Paraîtrait pâle à côté d'eux.
Ses cils sont noirs, et c'est à peine
Si l'on voit le blanc de ses yeux.

Aussi parfois son sang bouillonne,
Elle s'emporte en un moment;
Car, si vous croyez qu'elle est bonne,
Vous vous trompez complétement.

C'est un éclair, c'est la rafale,
Et j'ai grand'peine, tant c'est prompt,
A dompter pareille cavale
Sous la cravache ou l'éperon.

Mais, quand elle a le vin en tête,
Alors c'est un enchantement;
Car, si vous croyez qu'elle est bête,
Vous vous trompez complétement.

Son esprit est comme ses hanches:
Il est souple et toujours bondit;
Et, comme elle a les dents très-blanches,
Elle rit de tout ce qu'on dit.

Elle pousse tout à l'extrême,
Douleur, joie et tempérament,
Et, si vous croyez qu'elle m'aime,
Vous vous trompez complétement.

— Ils sont très-jolis, tes vers.

— En veux-tu d'autres?

— Oui, pendant que tu y es; tu sais que je suis un des trois ou quatre hommes qui croient encore aux vers.

— O papa, que tu es grand! Écoute :

Je suis amoureux d'une femme
Ayant dents blanches et teint brun.
Ses doux yeux ne sont qu'une flamme,
Et sa bouche n'est qu'un parfum.

Voilà, certe, une bonne affaire
Pour mon cœur qu'on croyait ruiné;
Je le dis à toute la terre,
Tant j'en suis encore étonné.

Je conte ma bonne fortune
A qui veut l'entendre conter,
Et je l'irais dire à la lune,
Pour peu qu'elle eût l'air d'en douter.

Je le dis à qui veut l'entendre,
Aux étoiles qui, le matin,
Pâlissent dans un ciel bleu tendre,
Qui de rose déjà se teint.

C'est connu depuis la plus basse
Jusqu'à la plus haute maison,
Et je le dis au vent qui passe,
Pour qu'il le dise à l'horizon.

C'est su de la nature entière,
Tant je suis fier de cet amour,
Je veux le dire à la rivière,
Si le chagrin m'y jette un jour.

Je l'ai dit même à cette blonde
Qui devait en souffrir ; — eh bien,
La brune que j'aime est au monde
La seule à qui je n'en dis rien.

— Encore !

— Quoi ?

— Des vers.

— Oh ! oh ! tu ne crains pas une indigestion ?

— Non, j'ai l'estomac solide, et puis je veux m'assurer d'une chose...

— Laquelle ?

— Va toujours, je te répondrai après.

— Veux-tu un sonnet ?

— Du même à la même ?

— Pardieu !

— Va pour le sonnet.

— Voyons, attends... Voici :

Ce soir, dame Phœbé se voile le visage.
Est-ce effet du hasard, est-ce précaution?
Moi, sauf meilleur avis, je crois qu'Endymion
Lui fait tout bonnement alcôve d'un nuage.

Et qui force, après tout, la lune à rester sage?
Qui condamne son cœur à l'inanition?
Et, quand le monde dort, ce pauvre Endymion
Ne peut-il pas l'aimer un instant au passage?...

Car on aime ici-bas, et là-haut, et partout!
L'amour, qui naît de rien, dit-on, et meurt de tout,
Vit comme un parasite aux dépens de notre âme.

On en rit, on en souffre, et l'on en peut mourir;
Mais, lorsqu'il est soigné par votre main, madame,
Le mal devient si doux, qu'on n'en veut plus guérir.

— Merci!

— En veux-tu encore?

— Non, j'ai ce qu'il me faut. Maintenant, veux-tu que je te dise une chose?

— Laquelle?

— Tu n'aimes pas le moins du monde madame Adriani.

— Peste! je m'en garderais bien.

— Alors, à quoi te sert-elle?

— A étudier.

— Le monde?

— Non, le demi-monde, répondit Alexandre.

Quinze jours après, je le revis.

— Eh bien, les études? lui demandai-je.

— Terminées. J'ai doublé ma philosophie hier.

— Et aujourd'hui ?

— J'ai quitté le collége.

— Vous êtes brouillés?

— Il y a une heure. En voilà une biche !

— Conte-moi cela.

— Imagine-toi, avant-hier, je m'ennuyais, — j'étais de mauvaise humeur, je ne savais que faire.

— Où étais-tu ?

— Chez elle. Justement, on lui apporte un bouquet. « Bon ! me dis-je, je vais lui faire une querelle, cela me distraira. »

— Tu es donc jaloux?

— Ah bien oui ! il y a longtemps que j'ai donné ma démission.

» — Ah çà ! vous savez, lui dis-je, que je ne veux plus que vous receviez de bouquets, et surtout des bouquets pareils.

» — Comment, des bouquets pareils ?

» — Certainement : ce sont des bouquets de la Madeleine, des bouquets à cent sous ; c'est humiliant pour

moi! Quel est donc le clerc d'huissier ou le dixième d'agent de change qui vous envoie de pareils bouquets?

» — Je vous donne ma parole que je ne sais pas d'où ils viennent.

» — Promettez-moi de n'en plus recevoir.

» — Cela vous fera-t-il plaisir?

» — Oui.

» — Eh bien, c'est le dernier que je recevrai.

» — Vous me le jurez?

» — Parole d'honneur!

» — Bon! voilà qui mérite récompense.

» J'ouvris la croisée.

» — Que faites-vous?

» — Je vais jeter celui-là par la fenêtre. Rien pour rien.

» Le domestique qui venait de l'apporter sortait de la grande porte.

» — Gare là-dessous! criai-je.

» Il leva le nez. Je lui envoyai le bouquet sur la tête.

» J'espérais qu'elle allait me faire une querelle; elle fut charmante et me renouvela, d'elle-même, la promesse de ne plus recevoir de bouquets. Elle n'avait pas besoin d'excepter les miens ni de me demander à quoi

elle les reconnaîtrait, je n'avais jamais eu l'idée de lui en envoyer un seul.

» Ce matin, la chance veut que je passe devant la boutique de madame Barjon. Je vois un bouquet de violettes de Parme, un bouquet magnifique, gros comme ta tête quand il y a trois mois que tu ne t'es fait couper les cheveux.

» — Combien, mère Barjon ?

» — Vingt francs.

» — Faites porter chez madame Adriani, rue Saint-Lazare, n°...

» — De votre part ?

» — Gardez-vous-en bien !

» — De la part de qui ?

» — De la part d'un monsieur... qui se fera connaître plus tard.

» — Quand faut-il le faire porter ?

» — A l'instant même, devant moi.

» La mère Barjon appela une porteuse de bouquets. As-tu étudié ce type-là, celui de porteuse de bouquets ?

— Non, ma foi.

— Il est curieux, c'est une espèce à part. Deux heures après, j'arrive chez madame Adriani. Je sonne, on m'ouvre, j'entre. Pas de bouquet dans la salle à man-

ger, pas de bouquet dans la chambre à coucher. — Est-ce que l'on m'aurait tenu parole? — Je vais au boudoir.

» — Alexandre, n'entre pas là, ma mère y est.

» — Bien !

» — Qu'avez-vous ?

» — Rien.

» — Si !

» — On ne vous a pas apporté un bouquet ?

» — Quand ?

» — Aujourd'hui.

» — Non.

» — C'est singulier !

» — Pourquoi est-ce singulier ?

» — En passant, il y a une heure, j'ai vu une femme qui entrait sous la grande porte avec un bouquet. Je suis entré en même temps qu'elle ; elle a prononcé votre nom. Elle a monté, j'ai attendu, je l'ai vue redescendre les mains vides.

» — Un bouquet de violettes de Parme?

» — Oui.

» — C'est ma mère qui me l'avait envoyé.

» — Où est-il?

» — Dans le boudoir, avec ma mère.

» — Demandez donc à votre mère ce qu'il lui a coûté et chez qui elle l'a acheté. Il n'y a que les femmes pour faire de ces découvertes-là.

» — Volontiers!

» Elle entra dans le boudoir, et je l'entendis commencer sa phrase en ouvrant la porte et l'achever la porte fermée. Une seconde après, elle sortit.

» — Elle l'a acheté chez le fleuriste de la place de la Madeleine et l'a payé quinze francs, dit-elle avec une admirable tranquillité.

» Tu comprends le dénoûment; j'ouvris le boudoir : pas plus de mère que sur la main. Mais mon bouquet se pavanait au milieu de deux autres!

— Et tu as dit?

— J'ai dit comme Ruy Gomez de Sylva, dans *Hernani:*

C'est trop de deux, madame!

Et me voilà!

— Sérieusement?

— Très-sérieusement!

— Tu n'y retourneras plus?

— A quoi bon? Mon étude est faite.

Cette étude, belles lectrices, c'est celle que vous avez

applaudie au Gymnase, et qui s'appelle *le Demi-Monde.*

Maintenant pourquoi ces trois pièces, *la Dame aux Camellias, Diane de Lys* et *le Demi-Monde*, ont-elles si vivement *empoigné* le public, comme on dit en argot de théâtre?

C'est que les personnages en sont directement moulés sur nature.

En effet, du moment où la toile se lève sur une pièce d'Alexandre, du moment où les personnages ont commencé de parler, le spectateur est pris et entraîné par un irrésistible réalisme; ce n'est plus un théâtre, ce ne sont plus des artistes, ce n'est plus une fiction dramatique : c'est un pan de muraille ouvert sur des personnages vivants, et laissant voir le drame de la vie.

Certes, l'idéalité y perd, la poésie s'atténue; ce n'est point le procédé qui donne Ariel ou Juliette; mais la réalité et l'intérêt y gagnent. D'ailleurs, qui vous dit qu'un jour il ne prendra pas fantaisie au jeune dramaturge de faire à son tour une excursion dans le domaine de l'imagination, dans le royaume du rêve, et qu'il ne complétera pas son œuvre de réalisme par un voyage dans le pays de l'idéalisme et de la poésie!

En attendant, mieux vaut faire ce qu'il fait : les vrais rois sont ceux qui règnent sur leur époque, et Alexandre

a pris au collet son époque, comme une chose à lui appartenant, qu'il mène où il lui convient et dont il fait ce qu'il veut.

Une chose me plaît surtout dans ses œuvres : c'est qu'elles sont bien de lui ; c'est qu'on sent que chaque acte, chaque scène, chaque phrase, chaque parole, est non-seulement de lui, mais encore ne peut être que de lui ; c'est que c'est son champ, son domaine, sa propriété, qu'il la tient de lui-même, et non par héritage ; car, moi-même tout le premier, je me reconnais impuissant à faire *le Demi-Monde, Diane de Lys* et *la Dame aux Camellias.*

Je ne m'humilie point pour cela; je puis faire autre chose : je puis faire *Antony, le Comte Hermann* et *la Conscience.*

LES ROIS DU LUNDI

Par le titre de *rois du lundi*, j'entends désigner ces despotes de la critique qui, le premier jour de chaque semaine, tiennent leur cour plénière au rez-de-chaussée des grands journaux.

Ce n'est pas que je lance l'anathème sur tous les critiques passés, présents et futurs.

Il en est des critiques comme des médecins, que je diviserai en trois classes : — les médecins qui tuent, — mettons-les en première ligne, à tout seigneur tout honneur, les médecins qui laissent mourir et les médecins qui guérissent.

Je lance l'anathème sur les médecins qui tuent et

sur ceux qui laissent mourir ; — mais j'honore, j'exalte, je glorifie les médecins qui font vivre !

Peste ! ceux-là sont la représentation visible de Dieu en ce monde, et je ne dis pas comme M. Proudhon, moi : « Dieu c'est le mal. » Dieu, c'est le grand, le bon, l'éternel, l'idéal, l'infini ; Dieu, c'est le mot qui me sert à nommer celui que je cherche. Gloire à Dieu dans le ciel, — et aux hommes de bonne volonté sur la terre !

Or, il faut que je vous le dise, je ne sais pas, en général, d'hommes de moins bonne volonté sur terre que les critiques.

La critique vénale a disparu, me direz-vous, et c'est un progrès.

Oui, c'est vrai, je l'avoue, elle a disparu, ou à peu près. — Je dis *à peu près* , car ces choses-là sont pareilles aux mauvaises herbes, à l'ivraie et au chiendent, elles ne disparaissent jamais tout à fait.

Les Geoffroy et les Charles Maurice ont cessé d'exister, c'est vrai encore ; mais il reste le critique qui se gratte lui-même jusqu'au fiel et qui gratte les autres jusqu'au sang.

Vous me citerez, pour faire contraste, les noms de Sainte-Beuve, de Janin et de Gautier. — Eh bien, puisque vous mettez ces noms en avant, parlons un peu

des hommes. — Je ne vais pas faire de la critique, entendez-vous bien ; je vais faire de l'appréciation.

D'abord, et ce que je vais vous dire va vous paraître étrange, mais aucun de ces trois hommes-là n'est un critique véritable.

Sainte-Beuve est un poëte, — Janin, un fantaisiste, — Gautier, un orfévre.

Un critique, l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme* et de *Volupté?* Allons donc! vous ne ferez croire cela à personne. Est-ce dans ses *Causeries du lundi* que M. Sainte-Beuve est un critique? Mais les *Causeries du lundi* contiennent une galerie de portraits, et voilà tout. Si M. Sainte-Beuve est un critique, Rigaud et Mignard sont des critiques.

Un peintre n'est pas un critique, parce qu'il transporte sur la toile la tache de vin qui défigure, ou le grain de beauté qui embellit son modèle. C'est un peintre, à mon avis, et pas autre chose. Mais, entendons-nous, le peintre vaut bien le critique.

Le critique, c'est celui qui, au lieu de vous montrer l'homme bien assis dans son fauteuil, bien enveloppé dans son manteau, bien boutonné dans son habit, lui tire son fauteuil, lui arrache son manteau, lui met bas son habit; qui l'examine d'abord tel que la nature l'a

fait, lui met la main sur le cœur, le doigt sur le crâne, et dit : « Voilà la part du tempérament, voilà la part de l'éducation, voilà la part de l'art ! »

Est-ce cela que fait M. Sainte-Beuve? Non pas : M. Sainte-Beuve ne veut se brouiller avec personne; M. Sainte-Beuve veut être sénateur ; il le sera. Comment exigerez-vous qu'avec de pareilles ambitions, M. Sainte-Beuve ait la main hardie, l'œil inflexible, la voix sévère?

Donc, Sainte-Beuve n'est pas un critique.

Janin, un critique? Allons donc! Janin, l'auteur de *l'Ane mort et la Femme guillotinée;* Janin, l'auteur du *Chemin de traverse*, Janin, l'auteur de *la Religieuse de Toulouse!* Qui diable a pu vous faire croire que Janin était un critique?

Ah! parce que, le lundi, il rend compte des pièce, qui ont été jouées dans la semaine.

Mais lisez donc attentivement ces charmantes fantaisies que Janin appelle des comptes-rendus, et vous verrez que tous ces titres de pièces jouées, soit à l'Opéras soit au Théâtre-Français, soit à la Porte-Saint-Martin, soit ailleurs, ne sont que des prétextes à style.

Et c'est si vrai, ce que je vous dis là, que Janin n'est pas le maître, mais l'esclave de son style. Rencontrez Janin le soir, à onze heures, dans un corridor de théâtre,

tout ému de ce qu'il vient d'entendre, tout palpitant de ce qu'il vient de voir, demandez-lui ce qu'il pense du drame qui l'a remué jusqu'au fond des entrailles, il vous dira : « C'est beau ! c'est magnifique ! c'est sublime ! » Et cela lui semble, en effet, ainsi ; car il faut connaître Janin pour savoir tout ce qu'il y a de naïveté et de bonhomie dans ce gros et spirituel enfant. Il vous serrera la main en disant : « Si vous voyez l'auteur, ma foi, mon cher, dites-lui qu'il a fait un chef-d'œuvre. »

Enchanté, vous courez à l'auteur, vous lui répétez ce qu'a dit Janin : l'auteur a peine à y croire ; les exclamations se succèdent sur ses lèvres ; les *bah !* les *vraiment !* les *quel bonheur !* s'élancent de sa poitrine toute haletante encore des angoisses de la représentation, et s'envolent sur les pas du bienveillant feuilletoniste. Il attend avec impatience le *Journal des Débats*, et dit en confidence à ses amis : « Vous verrez l'article de Janin ; il est enchanté de ma pièce. » Le dimanche lui semble avoir quarante-huit heures ; le lundi arrive, bienheureux lundi qui va éclairer son triomphe ! Il sonne son domestique, s'il en a un ; il appelle sa femme de ménage, s'il n'a pas de domestique ; son concierge, s'il n'a pas de femme de ménage.

— Allez me chercher le *Journal des Débats*.

— Mais, monsieur, il n'est que six heures du matin.

— Allez toujours, et achetez-le à quelque prix que ce soit, quand il coûterait cinq sous, dix sous, un franc. — Allez, mais allez donc !

Le domestique, la femme de ménage ou le concierge sort, reste absent dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure, et rentre enfin avec le bienheureux journal.

— Ah ! le voilà ! donnez, mais donnez donc !

La bande est déchirée, le journal ouvert. Au dixième mot, le lecteur se frotte les yeux ; à la vingtième ligne, il laisse tomber le journal.

Qu'y a-t-il ?

Il y a que Janin abîme la pièce et tympanise l'auteur.

Pourquoi ? y a-t-il trahison, manque de parole, parti pris de décrier ?

Il n'y a rien de tout cela.

Janin a tiré ses bottes, Janin a passé son pantalon à pieds, Janin a endossé sa robe de chambre, Janin s'est assis dans son fauteuil, Janin s'est approché de son bureau, Janin a pris la plume avec l'intention positive de dire du bien de la pièce ; mais la première ligne, au lieu de tourner à droite, a tourné à gauche ; Janin a

suivi la première ligne, Janin est engrené, il faut que Janin marche, il faut que Janin aille jusqu'au bout, il faut, enfin, que Janin dise du mal quand il voulait dire du bien. — Eh ! mon Dieu ! il ne faut pas lui en vouloir pour cela ! ce fantaisiste n'a pas un libre arbitre, il dépend de tout : de son chat qui joue avec un peloton de fil, de sa perruche qui dit : « Baisez cocotte ! » de son chien qui emporte sa pantoufle en aboyant.

Un autre jour, un jour que vous aurez fait une mauvaise pièce, si sa première ligne tourne à droite, au lieu de tourner à gauche, soyez tranquille, il dira autant de bien de la mauvaise pièce qu'il aura dit de mal de la bonne, et vous serez quittes.

Janin est un cocher emporté par son cheval ; seulement, il a le défaut de ne pas crier : « Gare ! »

Par bonheur, s'il passe sur nous, il ne nous écrase pas toujours.

Gautier, un critique? Allons donc ! Gautier, l'Orcagna de l'hémistiche, le Guirlandaïo de la phrase, le Benvenuto Cellini de la période ; c'est comme si vous me disiez que le sculpteur du tabernacle de Saint-Georges, que l'émailleur des aiguières de Laurent de Médicis, que le ciseleur des surtouts du roi François Ier étaient des critiques.

C'étaient des artistes, de beaux et bons artistes qui avaient boutique sur le pont Vecchio, échafaudage sur la place du Grand-Duc, atelier au Louvre et à Fontainebleau.

Eh bien, Gautier a, si vous voulez, boutique d'orfévre, échafaudage de peintre, atelier de sculpteur; mais, à coup sûr, il ne tient pas magasin de blâmes ou d'éloges. D'ailleurs, que critique Gautier? les pièces de théâtre? Il avoue lui-même qu'il n'y entend rien; il y a plus, il le prouve quand il en fait. Gautier fait autant de cas — au théâtre, bien entendu — de Bouchardy que de Victor Hugo, de mademoiselle Ozy que de mademoiselle Mars.

Chargez Gautier de rendre compte d'une tragédie de Hugo, d'un drame de Vigny, d'une comédie de moi, ou d'une bague de Froment Meurice : il ne trouvera pas six colonnes à dire sur la tragédie, le drame ou la comédie; il trouvera un volume à écrire sur la bague.

Ouvrez d'un côté du boulevard un théâtre, et de l'autre un bazar; qu'il y ait dans le théâtre des auteurs et des acteurs, des actrices, des opéras ou des vaudevilles, qu'il y ait dans le bazar des cuirasses damasquinées, des kangiars grecs, des sabres persans, des

criks malais, des cottes de mailles circassiennes, des selles turques, des étoffes d'Alger, des aiguières de Tunis, des tapis de Smyrne, des tables de Tripoli, des coffres de Constantinople, Gautier laissera là le théâtre et entrera dans le bazar.

En effet, sur les auteurs, sur les acteurs, sur les actrices, sur l'opéra ou sur le vaudeville, il fera un feuilleton guindé, long, traînant, mauvais appréciateur des hommes, des femmes, des œuvres.

Mais, dans le bazar, comme il sera à son aise, au milieu des cuirasses, des kangiars, des sabres, des criks, des cottes de mailles, des selles, des étoffes, des coffres de nacre! comme il sera heureux dans tout ce bric-à-brac, dans tout ce capharnaüm, dans tout ce pêle-mêle! comme sa plume deviendra un pinceau, un ciseau, un maillet! comme il peindra, comme il sculptera, comme il cisèlera! comme il n'oubliera ni une arabesque, ni une incrustation, ni une broderie! comme un chaud rayon de soleil luira sur tous ces précieux tributs de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, allumant des paillettes d'argent, des étincelles d'or, des étoiles de flamme, partout où il ira rampant! comme son style deviendra un moule et sa phrase un bon creux! comme tout le vocabulaire de la langue française accourra de

lui-même au-devant du peintre, du sculpteur, du poëte dans sa fabuleuse technicité!

Regardez donc votre homme à l'œuvre ; un critique, ce Chinois qui creuse son éventail? cet armurier qui forge sa poignée d'épée? ce mosaïste qui fait sa coupelle? ce grand écrivain qui crée une langue, qui enfante des mots, qui découvre un style? un critique, l'auteur de *Fortunio,* de *Mademoiselle de Maupin* et d'*Émaux et Camées?* Vous n'y pensez pas, vous n'y avez jamais pensé.

Maintenant, laissons-là Sainte-Beuve, Janin, et Gautier, pour passer à leurs confrères moins illustres.

Ceux-ci sont-ils plus réellement des critiques que les premiers? Eh! mon Dieu, non, pas davantage; car nul d'entre eux, en vérité, ne fait son métier en conscience et ne songe à autre chose qu'à remplir tant bien que mal son feuilleton hebdomadaire, sorte de fosse commune où vont s'enterrer un tas d'œuvres mort-nées.

Mais, me diront ces messieurs, nous avons là sur notre table, un tas de romans médiocres, un tas de vers détestables, que voulez-vous donc que nous en fassions?

Bon! si les vers sont détestables et les romans médiocres, il n'y a rien à en faire, — il n'y a qu'à les jeter au feu.

Mais pourquoi avez-vous sur votre table un tas de romans médiocres, un tas de vers détestables dont vous ne savez que faire?

Je vais vous le dire, moi.

C'est que vous n'avez sur votre table que les romans et les vers qu'on vous apporte, et que les auteurs de ces romans ou de ces vers vous les ont apportés parce que votre critique, fût-elle dure, sévère, malveillante même, est encore un bienfait pour eux, puisqu'elle révèle leur existence.

« Dites du mal de moi, mais parlez de moi, monseigneur le critique ! » voilà le cri lamentable qui s'élève incessamment des limbes de la littérature.

Maintenant, au lieu d'attendre qu'on vous apporte des vers détestables et des romans médiocres, dites-moi, pourquoi donc ne prenez-vous point la peine d'aller chercher vous-même, là où ils sont, les bons vers et les bons romans; ceux-là que les auteurs n'apportent pas aux critiques, parce qu'ils n'ont pas besoin de leur être apportés; ceux-là pour lesquels on ne vous demande point de lettres de recommandation, parce qu'ils se recommandent d'eux-mêmes ? — Prenez cette peine-là, et rentrez chez vous avec une brassée de vers de Hugo ou de Lamartine, de romans de Balzac ou de

Georges Sand, de vaudevilles de Scribe ou de drames de moi, je vous promets qu'alors vous ne serez plus embarrassé sur ce que vous aurez à dire, et que vous aurez large matière à l'éloge et à la critique.

Vous êtes nageur, et vous voulez vous baigner dans le ruisseau de la Bièvre ou dans l'égout de l'arche Marion ? Allons donc ! en Seine ou en mer ! on ne nage à son aise qu'en plein fleuve et en plein Océan. Il fallait à Byron — vous savez, Byron, un poëte assez secoué par les critiques, et qui, à son tour, les a pas mal secoués, — il fallait à Byron la Méditerranée ou tout au moins le lac de Genève...

J'ai dit quelque part dans mes *Mémoires :*

« O critique, ma mie, ou plutôt mon ennemie, si vous étiez moins caressante aux morts et plus indulgente aux vivants, vous n'auriez pas sur la conscience l'asphyxie d'Escousse et de Lebras, et la noyade de Gros. »

Remarquez qu'à ces trois noms j'aurais pu en ajouter beaucoup d'autres, celui de Nourrit par exemple.

A cela, on a répondu, ou à peu près :

« Eh quoi ! parce que la critique aura dit à Escousse et à Lebras que leur drame n'était point un chef-d'œuvre, elle aura allumé le réchaud de ces malheureux

jeunes gens? Parce que la critique n'aura pas trouvé, en Gros vieillissant, la force de la maturité et la fougue heureuse de sa jeunesse, et qu'elle aura signalé une main défaillante comme dans les derniers tableaux de Poussin, elle aura jeté Gros dans les bras du suicide, l'aura égaré une nuit dans la campagne et l'aura poussé dans une mare? Y avez-vous réfléchi? »

Oui, sans doute, j'y ai réfléchi longtemps même, et de là vient mon indignation.

D'abord, ce n'est pas la critique malveillante qui, en réalité, a tué Escousse et Lebras; c'est la critique louangeuse, la critique la moins sincère et la plus hypocrite de toutes les critiques.

Oui, la critique a eu raison de dire que *Pierre III* était une tragédie médiocre et *Raymond* un drame détestable; mais remarquez bien qu'elle n'avait pas commencé par là : elle avait commencé par dire que *Farruck le Maure* était un chef-d'œuvre; ce qui n'était pas vrai.

Mais pourquoi disait-elle cela? pourquoi mentait-elle, pour dire le bien, elle qui ment si souvent en disant le mal?

Je vais vous faire toucher la chose du doigt : vous vous laverez les mains après.

Nous venions de faire jouer — Hugo, *Hernani ;* de Vigny, *Othello* et *la Maréchale d'Ancre;* moi, *Henri III*, *Christine* et *Antony*.

Les six pièces avaient réussi.

C'étaient bien des succès en un an ou dix-huit mois ; on avait peur que nous ne grandissions trop vite; on avait peur que nous ne nous élevassions trop haut ; on nous mit *Farruck le Maure* aux jambes, comme, plus tard, on nous y pendit *Lucrèce.*

Farruck le Maure était une œuvre tout aussi mal composée que *Pierre III*, tout aussi mal écrite que *Raymond;* on fit semblant de ne pas voir les défauts du plan, on glissa sur les défectuosités du style, on exalta la pièce outre mesure. L'auteur avait dix-neuf ans ; il se laissa, pauvre victime que l'on couronnait de fleurs, griser de louanges, enivrer d'encens. A partir du jour où il se crut plus qu'il n'était, Escousse fut perdu.

Aussi, quand il n'y eut plus moyen de soutenir dans les airs le pauvre Icare aux ailes de cire ; quand la critique non-seulement l'eut abandonné dans sa double chute, mais encore, comme pour se venger d'avoir été un instant trop bienveillante, eut rendu cette chute plus lourde et plus amère, le pauvre enfant n'eut pas la force de vivre.

En voulez-vous une preuve ? tenez, voici, après *Raymond*, les gémissements que laisse échapper le collaborateur d'Escousse, celui qui va bientôt souffler sur le charbon apporté par son compagnon de suicide ; voici le *post-scriptum* d'Auguste Lebras :

« Cet ouvrage nous a suscité beaucoup de critiques ; et, il faut le dire, peu de personnes ont tenu compte à deux jeunes gens, dont le plus âgé a vingt ans à peine, d'une tentative qu'ils ont faite avec cinq personnages, en proscrivant tous les accessoires du mélodrame. Mon intention n'est pas cependant de chercher à nous défendre ; je viens seulement publier la reconnaissance que je dois à Victor Escousse, qui, pour me frayer une entrée au théâtre, m'a admis à sa collaboration ; je veux aussi le défendre, autant qu'il est en mon pouvoir, contre les calomnies qui, dans le monde, attaquent son caractère comme homme, et lui imputent une vanité ridicule que je n'ai point remarquée en lui. Je le dirai hautement, je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés à mon égard, non-seulement comme collaborateur, mais encore comme ami. Puisse ce peu de mots, que j'écris avec franchise, amortir les traits que la haine se plaît à lancer contre un jeune homme dont le talent, je l'espère, étouffera un jour les

paroles de ceux qui l'attaquent sans le connaître. »

Eh bien, ce râle d'agonie, qui accuse-t-il ? dites !... La critique.

Et maintenant, après les enfants, le vieillard.

« Parce que la critique, dit-on, n'aura pas trouvé, dans Gros vieillissant, la force de la maturité et la fouge heureuse de la jeunesse, et qu'elle aura signalé une main défaillante, comme dans les derniers tableaux de Poussin, elle aura jeté Gros dans les bras du suicide? Y pensez-vous ? »

Oui, je le répète, j'y ai pensé, j'y pense, et même j'y penserai encore plus d'une fois.

Si la critique n'a pas de cœur, si la critique n'a pas d'entrailles, la critique devrait au moins avoir de la mémoire ; elle devrait opposer à la décadence présente la splendeur du passé ; elle devrait, des pures lueurs de l'aurore, des rayons ardents du midi, faire au couchant une auréole de pourpre ; elle devrait penser que cet homme qui se courbe, ne se courbe pas seulement sous le poids de la vieillesse, mais aussi sous celui de couronnes qu'un demi-siècle a entassées sur sa tête ; que cette main qui tremble s'est lassée au travail sublime, et est devenue tremblante à force de faire des chefs-d'œuvre.

Aux portraits mal réussis de Charles X et du Dau-

phin, elle devrait opposer les majestueuses pages d'*Eylau*, d'*Aboukir* et de *Jaffa ;* à l'*Hercule donnant Diomède à manger à ses chevaux,* cette gigantesque épopée de la coupole du Panthéon ! elle devrait faire de son corps un bouclier contre les traits qu'on lance à l'artiste sexagénaire, de son manteau une égide contre la boue qu'on jette au lion mourant ; elle devrait assurer les pas vacillants du jeune homme devant qui s'ouvre l'avenir ; elle devrait soutenir la marche affaiblie du vieillard sur lequel va se fermer la tombe. — Oui, la critique a tué Escousse et Gros, mais je lui en veux encore plus pour le meurtre de Gros que pour celui d'Escousse. — Si c'est un crime aux yeux des hommes de briser sur sa tige la fleur de l'espérance, c'est une impiété, aux yeux de Dieu, de donner au génie qui décline le dernier coup de pied de l'immonde animal.

Jupiter, aux paysans qui insultaient, du fond de leurs marais, Latone proscrite et fugitive, emportée sur sa Délos flottante, a dit :

« Puisque vous coassez, soyez grenouilles ! »

Et, vous le savez, la métamorphose de ces bons paysans, qui me semblent assez bien représenter les critiques de l'antiquité, est coulée en bronze au jardin de Versailles.

UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS

I

J'ai connu — sauf le vol et l'assassinat — le type du comte Horace de mon roman de *Pauline*. C'était un homme de trente ans, pâle, mince, affecté d'une petite toux nerveuse, qui s'augmentait chez lui lorsqu'il éprouvait une émotion quelconque, dont cette toux, au reste, était le seul signe extérieur. Il était, dans la vie ordinaire, sensuel comme un Oriental, voluptueux comme un Sybarite; puis, dans l'occasion, sobre et dur

comme un pâtre de la Sabine. Ne trouvant jamais de coussins assez doux, de sofa assez élastique, quand il s'agissait de fumer le narguilhé dans mon salon, et, avec cela, faisant d'une traite cinquante lieues à franc étrier, couchant sur la terre humide ou glacée dans son manteau, bravant le chaud, bravant le froid, comme si le froid et la chaleur n'eussent eu aucune prise sur lui; enfin, étant, je le répète, moins le crime, ce composé étrange d'extrêmes que j'ai essayé de peindre dans le mari de Pauline; — et encore je ne voudrais pas répondre qu'il n'eût pas été un peu marchand de nègres, comme Jacques Munier, ou un peu pirate, comme Lara.

Rarement parlait-il morale ou philosophie. Il disait que cela l'ennuyait, et qu'il ne craignait rien tant que l'ennui. Quand cette maladie, qu'il appelait son cancer, le prenait, il passait du tabac à l'opium, et, en cas d'insuffisance, de l'opium au hachich. Alors, pendant huit, dix, quinze jours, il s'engourdissait comme un serpent qui digère, restait chez lui avec ses rêves et ses hallucinations, gardé par son seul domestique; puis, au bout de ce temps, il reparaissait guéri, momentanément du moins, de son ennui.

J'ai inutilement, à plusieurs reprises, essayé de lui faire dire s'il croyait en Dieu, oui ou non.

— Que lui importe, s'il est grand, éternel, tout-puissant, comme on le dit, que je croie ou ne croie pas en lui? Ma foi le rendra-t-elle plus puissant? mon doute le rendra-t-il moins fort?

Il ne parlait jamais de son passé. On eût dit que, pour des raisons fatales, il avait rompu avec lui, et qu'autant qu'il le pouvait faire, il éteignait ces lueurs de mémoire qui scintillent, pareilles à des feux follets ou à des restes de foyer mal éteints, dans les champs obscurs de l'*autrefois*. S'il lui échappait de dire un mot de ce passé, c'était toujours un mot imprévu pour ceux qui l'entendaient, et qui faisait tressaillir ; car ce mot révélait une de ces existences exceptionnelles qui ont fourni à Byron le sujet du *Corsaire,* à Charles Nodier la fable de *Jean Sbogar*.

Un soir d'hiver qu'il était venu prendre une tasse de thé avec moi, et qu'il fumait des cigarettes de tabac turc, accommodé de son mieux sur un canapé bourré de coussins, en regardant monter au plafond les cercles de fumée :

— Je suis venu pour vous voir hier, dit-il ; où étiez-vous donc?

— J'étais à la chasse à Villers-Cotterets.

— N'est-ce pas là que vous êtes né?

— Oui ; c'est là que sont mes plus vieux amis.

— Et qu'avez-vous fait à votre chasse ?

— Ma foi, un assez beau coup. Tambeau a fait lever deux chevreuils.

— Qu'est-ce que c'est que Tambeau ?

— Le chien de Jules Dué, un des amis dont je vous parlais tout à l'heure... Tambeau a fait lever deux chevreuils dans un roncier, et je les ai tués de mes deux coups.

— J'en ai fait autant un jour sur deux éléphants, répondit insoucieusement Horace en envoyant une nouvelle bouffée de fumée au plafond.

— Hein ? demandai-je.

— Je dis qu'un jour, en chassant à Ceylan, j'ai fait le même coup sur un éléphant mâle et un éléphant femelle dont j'avais tué le petit.

— Vous avez donc été à Ceylan ?

— Oui.

— A quelle époque ?

— En 1820.

— Quel âge aviez-vous ?

— Dame, dix-huit ans, vingt ans, vingt-deux ans... Je ne me rappelle pas, moi : c'était du temps de ma *vie morte*.

— Avez-vous quelque répugnance à me raconter une de vos chasses?

— Non... Laquelle?

— Celle que vous voudrez.

— J'en ai fait beaucoup.

— Eh bien, celle à laquelle vous faisiez allusion tout à l'heure.

— Volontiers.

Et immédiatement, lentement, insoucieusement, de ce ton monotone et presque sans accentuation qui lui était habituel quand aucune émotion ne l'agitait, il commença :

— J'étais arrivé à Ceylan depuis trois mois...

— Que diable aviez-vous été faire à Ceylan?

— Oh! cela ne vous intéresserait aucunement, je vous assure. Supposez que j'y étais venu pour y pêcher des perles.

— Vous en avez une à votre cravate qui me paraît assez belle pour avoir été récoltée là-bas.

— Oui, c'est la plus belle que j'aie vue à Paris. Janisset l'a estimée trente mille francs; Marlé, trente-deux mille. Froment Meurice m'a dit franchement qu'elle n'avait pas de prix. Hier, mon domestique, en balayant chez moi, l'avait jetée aux ordures; je le gron-

dais de sa négligence, — pas bien fort, vous savez comme je le gronde, — il s'impatienta : « Eh bien, dit-il, si j'ai perdu la perle de monsieur, monsieur me la retiendra sur mes gages. » Une heure après, il me l'a rapportée : il l'avait retrouvée dans les cendres du foyer. Je lui ai donné cent louis ; il n'a pas encore compris pourquoi.

J'étais donc venu à Ceylan pour pêcher des perles. Il y avait trois mois que j'y étais ; je logeais à Mansion-House, sur le bord de cette mer splendide dans laquelle se jette le Gange. — Quand vous irez à Ceylan, logez là ; c'est un des plus charmants endroits qui se puissent voir dans le monde entier.

Un matin, un de mes amis, neveu ou pupille — je ne me rappelle plus bien — de sir Robert Peel, entra dans ma chambre, comme je regardais de mon lit le paysage, par la fenêtre ouverte.

— Vous aimez donc bien la vie horizontale?

— C'est la meilleure.

— A votre avis?

— Mais à l'avis de Dieu aussi, en supposant que Dieu s'occupe de ces choses-là. La moitié de notre vie à peine se passe debout, et toute notre mort se passe couché. Il est donc bon de s'habituer, par la manière dont on est

dans son lit, à la façon dont on sera dans son tombeau... Puis-je continuer ?

— Oui.

— Seulement, je vous préviens, — la chose ne m'est pas désagréable, comprenez bien, — je vous préviens que, si vous m'interrompez ainsi à chaque mot, ce sera long.

— Tant mieux !

— Mais je ne pourrai pas finir aujourd'hui.

— Eh bien, vous finirez demain.

— Demain ! qui sait où je serai demain? Gaymard veut absolument m'emmener avec lui au pôle nord.

— Et...?

— Et j'ai bien envie d'y aller. Vous savez que je suis un enragé chasseur?

— Non, je ne le savais pas. Je vous ai offert deux ou trois fois de venir à la chasse avec moi, et vous avez refusé.

— C'est bien peu de chose, vos chasses de France !

— Remarquez que c'est vous qui vous interrompez cette fois.

— Vrai ?

— Vous disiez que vous aviez bien envie d'accepter

la proposition de Gaymard, parce que vous êtes un enragé chasseur.

— Oui.

— Eh bien, en quoi la proposition de l'illustre capitaine de frégate caresse-t-elle vos instincts cynégétiques?

— Voici. J'ai tiré des éléphants à Ceylan, des lions en Afrique, des tigres dans l'Inde, des hippopotames au Cap, des élans en Norvége, des ours noirs en Russie ; je voudrais bien tuer des ours blancs au Spitzberg.

— Il n'y en a plus.

— Comment, il n'y en a plus?

— Non ; les voyageurs ont tout mangé.

— Alors, je n'irai pas au Spitzberg ; je n'y allais que pour cela.

— Vous plaît-il de revenir à nos éléphants?

— Oh! mon cher, nous n'y sommes pas encore... je vous ai dit que ce serait long. Il faut bien que je vous donne quelques détails de localité ; sans quoi, l'on vous sait tant d'imagination, que l'on dirait que vous avez inventé mes chasses, comme vous avez inventé vos romans.

— Quelque chose que vous fassiez et que je fasse, on le dira toujours; ainsi ne vous préoccupez pas de si peu.

— Je disais donc qu'un de mes amis, sir Williams... Vous ne tenez pas à savoir son nom de famille, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon Dieu, non.

— Sir Williams entra dans ma chambre, comme j'étais, tout en prenant mon thé impérial, occupé à regarder, de mon lit et par la fenêtre de ma chambre, des requins qui jouaient à fleur d'eau.

« — Quel bon vent vous amène si matin? lui demandai-je.

» — Vous êtes chasseur?

» — Oui.

» — Voulez-vons nevir, demain, à la chasse avec nous ?

» — A quelle chasse ?

» — A la chasse auxéléphats. »

Horace s'arrêta.

— Je suis un singulier homme, me dit-il.

— Bon !

— Oui... Il faut que vous sachiez une chose que vous ne savez peut-être pas, afin de me bien comprendre.

— Dites-la.

— Je suis poltron !

J'éclatai de rire.

— Oh ! dit-il, il n'y a pas le plus petit mot pour rire dans ce que je dis là.

— Vous, poltron?

Horace avait eu deux ou trois duels qui avaient fait événement par la bravoure impassible, par le courage téméraire qu'il y avait montré.

— Oui, reprit-il ; seulement, je suis poltron à la manière de Henri IV, qui commençait, à ce que dit Tallemant des Réaux, par salir ses chausses, et qui, ensuite, en barbouillait le nez de ses ennemis. J'ai le tempérament bilieux, et j'ai le courage de mon tempérament, c'est-à-dire que je commence par douter, hésiter, trembler même; puis je suis honteux de ma faiblesse, puis mon moral gourmande mon physique, puis mon âme monte sur ma bête, et, alors, ma bête fait des merveilles de témérité qui ébouriffent les imbéciles ; ce qui n'empêche pas ma bête d'avoir commencé par la peur ; seulement, il n'y a que mon âme et elle qui sachent cela.

— Et puis moi, maintenant.

— Et puis vous, maintenant, oui... Ma bête commença donc par s'effaroucher, comme d'habitude, de la proposition, et par balbutier :

« — Une chasse aux éléphants ! Oui... non... Combien de temps cela durera-t-il ?

» — Mais sept ou huit jours.

» — Sept ou huit jours !... Diable ! je ne sais pas si je pourrai.

» — Dame, répondit sir Villiams, voyez, réfléchissez... vous avez le temps, d'ici à demain. »

Il me sembla, à l'intonation de l'officier anglais (sir Williams était officier dans les rifles), qu'il avait lu jusqu'au fond de mon cœur, et qu'il avait vu ce qui s'y passait.

» — Non... non..., répondis-je vivement ; je n'ai pas besoin de réfléchir... j'y vais. »

Je pris mon mouchoir, et j'essuyai une sueur qui venait de me passer sur le front.

« — Avez-vous des armes ? » me demanda sir Williams.

« — J'ai une carabine à balle forcée et pointue.

» — A un coup, ou à deux coups ?

» — A un coup. Puis j'ai mon fusil de chasse.

» — Quel calibre ?

» — Calibre seize.

» — Tout cela est insuffisant.

» — C'est que j'ai l'habitude de ma carabine.

» — Prenez-la, si vous voulez, comme dernière arme ; mais, comme arme unique, si vous teniez à vous

en servir, je vous conseillerais de choisir un autre compagnon de chasse.

» — Et pourquoi?

» — Parce que je ne répondrais pas de vous.

» — Oh! »

Je sifflai un petit air pour savoir à quel degré d'émotion ma voix cessait d'être juste.

« — Il vous faut, continua sir Williams, trois carabines à deux coups, des doubles barrets.

» — Où en aurai-je?

» — Je vous en ferai prêter.

» — Mais, mon cher, je succomberai sous le poids d'une pareille artillerie!

» — Bon! ne vous inquiétez pas de cela.

» — Comment?

» — Est-ce qu'un blanc est fait pour porter quelque chose que ce soit, dans l'Inde? C'est l'affaire de vos nègres, cela. Prenez-moi vos *appos* les plus sûrs, et l'on vous indiquera la manière de s'en servir. »

II

— Sans indiscrétion, demandai-je interrompant de nouveau le narrateur, puis-je savoir ce que c'est que des *appos ?*

— Ce sont les nègres de confiance que les étrangers, soit Français, soit Hollandais, soit Anglais, attachent à leur service particulier.

— Très-bien ; continuez.

— Ça ne vous ennuie pas ?

— Je trouve que l'exposition traîne un peu.

— Oh ! je ne suis pas si savant que vous en fait de mise en scène. D'ailleurs, si vous voulez éteindre la bougie, soufflez dessus.

— Non pas, peste ! mon cher, je ressemblerais au provincial qui avait fait le pari de traverser pieds nus le grand bassin des Tuileries, qui était gelé.

— Oui, connu : arrivé à moitié chemin, il aima mieux revenir sur ses pas que d'aller jusqu'au bout. Mais vous n'êtes pas à moitié, vous, il s'en faut !

— N'importe, allez, allez !

— Laissez-moi faire ma cigarette.

Horace roula une pincée de tabac jaune et parfum dans un petit carré de papier, se pencha pour le mettre en contact avec la flamme de la bougie, en tira, pour s'assurer que la cigarette était bien allumée, trois ou quatre bouffées de fumée, et continua :

— Le rendez-vous était pris pour le lendemain matin, à six heures. A Ceylan, il faut vous dire, mon cher, que le soleil est d'une ponctualité désespérante : il se lève à six heures du matin, il se couche à six heures du soir, jamais plus tôt, jamais plus tard ; seulement, il s'allume comme un éclair, et s'éteint de même. Il n'y a ni aube ni crépuscule.

Ainsi, vous vous promenez à Galeface, — c'est le Corso de l'endroit ; — au milieu d'une conversation commencée en plein soleil, arrive l'obscurité ; vous aviez commencé une phrase au grand jour, vous l'achevez qu'il est déjà nuit close. On dirait que le bon Dieu en a assez ; il éteint la lampe, et tout est fini !

Le lendemain, à six heures moins dix minutes, j'étais prêt.

A cinq heures, j'avais appelé mes domestiques, qui étaient entrés aussitôt, et m'avaient aidé à m'habiller.

Dans l'Inde, les domestiques se couchent, tout vêtus, — en supposant que le costume qu'ils portent les vête, — sur des nattes, dans le couloir, en travers de la porte. On n'a qu'à les appeler, ils secouent les oreilles, et sont prêts.

Mon cheval tout sellé, et avec son harnais de voyage, piaffait à la porte. Un de mes appos le tenait par la bride, les deux autres attendaient, les mains vides. Mon équipement de chasseur était préparé chez sir Williams.

Nous traversâmes le fort, habité par les négociants blancs, — qui n'y ont, pour la plupart, que leurs magasins et leurs bureaux. — Nous passâmes sous une voûte formée par les fortifications; nous côtoyâmes le port, et nous entrâmes dans le Peltah.

C'est la ville, c'est Colombo.

Colombo est habitée par les noirs Singalis, par les Malabars et par les Portugais.

Voulez-vous savoir ce que c'est que tout cela, ce que cela fait, d'où cela vient, comment cela s'habille?

— Je crois bien, que je veux le savoir!

— Bon! en trois mots, cela va être dit, et vous les connaîtrez comme si vous les aviez vus.

Les Singalis sont les naturels du pays; ils for-

ment presque toute la classe bourgeoise commerçante.

Les Malabars viennent chaque année se louer pour travailler à la terre, pour être portefaix, rarement domestiques : c'est le même métier que font les Corses, traversant le bras de mer qui les sépare de l'Italie, allant faire la moisson à Lucques, et rapportant chez eux les trois quarts de leur salaire.

On paye les Malabars sept sous par jour, trois pence. Ils dépensent un sou, un penny ; — car on compte par monnaie anglaise ou indienne ; — ils dépensent un sou par jour à acheter du riz et à le faire cuire ; ils mettent toutes les vingt-quatre heures six sous de côté, et quand ils ont amassé quatre ou cinq livres sterling, ils retournent chez eux acheter une acre de terre, cultivent le riz, et sont propriétaires. Vienne un gouvernement constitutionnel, ils monteront d'un degré, et seront électeurs !

Les Portugais sont les dominateurs du pays.

Les Singalis ont pour costume une veste blanche ; sur la peau nue, un coupon d'étoffe blanche, roulée autour de la ceinture, et pendant jusqu'aux chevilles.

Les riches ont des sandales ; les pauvres marchent pieds nus.

La partie la plus originale du vêtement des Singalis

est la coiffure. Les cheveux sont longs, retroussés à la chinoise comme ceux des femmes, roulés derrière en chignon, et retenus avec des peignes d'écaille près desquels les peignes des femmes de Séville sont des peignes en miniature; les plus hauts sont les plus élégants.

Cette coiffure est un tribut que payent les Singalis. Les Portugais, commerçant en Chine et en rapportant des cargaisons tout entières d'écaille, ont trouvé commode de forcer les Singalis à porter des peignes. Les Singalis ont eu de la peine à s'y faire, mais aujourd'hui ils y sont habitués et trouvent cela charmant.

Le reste de l'accoutrement se compose d'une espèce de cerceau d'or, d'argent ou de cuivre qu'ils se passent dans le cartilage inférieur de l'oreille, et auquel ils suspendent toutes sortes de breloques. Sous ce poids inusité, une nouvelle beauté, fort appréciée des gens du pays, se crée : les oreilles se fendent d'un pouce et s'allongent de trois !

Ils vont nu-tête, malgré le soleil, dont la chaleur est, en moyenne, de quarante à quarante-cinq degrés. Il est vrai qu'ils ont un parasol fait d'une feuille de talipot, qu'ils tiennent à la main, et dont ils s'abritent la tête.

Le costume des Malabars se compose d'un turban,

d'une ficelle et d'un chiffon de toile large d'un pied et long de trois.

Le turban ceint le front; la ficelle, le corps; à la ficelle s'attache, par devant, un des bouts du chiffon qui passe entre les jambes, va rejoindre la même ficelle par derrière, et s'y rattache de la même façon.

Chez les enfants, il n'y a que la ficelle.

Chez les enfants riches, elle est argentée.

Chez les enfants plus riches encore, elle est dorée.

Quant aux Portugais, ce ne sont point des Portugais : c'est le simple produit des blancs ou des blanches avec des naturels du pays et des Malabars. Ils vivent entre eux, se marient entre eux, et forment une race mulâtre détestant les blancs et méprisant les noirs, c'est-à-dire détestant leurs pères et leurs mères.

Toutes les maisons sont habitées par le commerce; chaque maison est une boutique, un magasin ou un entrepôt.

Les propriétaires couchent dans ces boutiques, dans ces magasins, dans ces entrepôts.

Le reste de la population couche sous la veranda des maisons, c'est-à-dire sous la galerie extérieure.

Ceux qui arrivent trop tard, et qui ne trouvent pas de place, couchent sous la veranda du bon Dieu.

Toutes les petites industries se font au grand air, sous des bananiers, des cocotiers ou des palmiers.

Les pêcheurs y vendent leur poisson, les barbiers y font la barbe, les cuisiniers y cuisent des galettes.

A six heures du matin, tout cela va, vient, crie, appelle, grouille, fonctionne.

Je pris sir Williams chez lui; quatre ou cinq chasseurs m'y attendaient, d'autres devaient nous rejoindre sur la route.

On mit les munitions, réparties en portions égales, sur le dos de chacun de mes appos.

Chacun reçut, en outre, une de ces carabines à deux coups dont m'avait parlé sir Williams, et qui peuvent peser de douze à quinze livres.

En sortant du Peltah, on traverse un pont jeté sur une rivière splendide, large comme la Seine à Rouen; puis on prend la rive droite, sur laquelle s'allonge le chemin de Caudée, tracé au milieu d'un sol rouge-brique.

La route côtoie la rivière à cent cinquante ou deux cents pas de distance. Cette route, ravissante de fraîcheur, est ombragée par des arbres magnifiques, bananiers, lataniers, mimosas, tulipiers, ravenalias, géants des tropiques qui balancent dans l'éther le plus pur

leurs têtes empanachées, et se rejoignent en berceaux au-dessus des caravanes. Le long de leurs tiges montent comme des lianes, des liserons et des volubilis aux feuilles larges et abondantes, aux fleurs ardentes de couleur, d'un rouge de pourpre et d'un bleu de saphir. Tout cela vit de cette existence végétale si puissante dans l'Inde, où le roseau a la taille d'un peuplier, et où un figuier fait à lui seul, au bout de dix ans, une forêt de baobabs qui a ses volées de paons, ses bandes de singes, ses hordes de tigres et ses nichées de serpents, comme si elle datait de la création du monde.

Au bout du pont, nous avions rejoint quatre nouveaux cavaliers. Nous étions onze en tout. Chacun de nous avait trois, quatre ou cinq nègres; notre troupe se composait de cinquante personnes à peu près.

Les chasseurs marchaient à cheval, ayant chacun un nègre à la tête et un nègre à la queue de son cheval.

Ceux de la tête faisaient semblant de tenir la bride, ceux de la queue faisaient flotter un foulard avec lequel ils chassaient les mouches.

Pas un n'avait l'idée de se servir de ce foulard pour lui-même; jamais un nègre n'a chaud.

Au bout de deux lieues, que l'on fait en trois quarts d'heure, on arrive au temple de Bouddha. Ce temple

est un des plus célèbres, possédant une des défenses de l'éléphant du dieu.

Or, la relique est d'autant plus précieuse, que les éléphants de Ceylan n'ont pas de défenses!

Le temple est une maison plus que simple, et qui n'appartient à aucun genre d'architecture.

Seulement, à côté du temple s'élève une coupole de plâtre blanchie à la chaux, représentant assez exactement un œuf gigantesque coupé par le milieu et posé à terre.

Les portes sont murées, et le monument est entouré d'une espèce de trottoir sur lequel on jette des fleurs.

A la vue d'une caravane, quelle qu'elle soit, arrive le desservant du dieu, vêtu d'une robe jaune-serin ; sans barbe, mais avec des cheveux magnifiques rattachés par un immense peigne d'écaille.

Nos conducteurs nous apprirent que c'était un grand saint. Il avait fait vœu — vœu assez commun, du reste, — de laisser pousser en toute liberté l'ongle de son petit doigt.

L'ongle était arrivé à une hauteur de trois pouces, et, ne pouvant plus conserver sa forme, s'allongeait en tire-bouchon, la conque en dessus.

Le prêtre nous fit entrer dans le temple par une petite porte masquée. L'intérieur ressemble, quant aux peintures, à l'intérieur des tombeaux égyptiens.

Ces peintures représentent la vie de Bouddha.

En outre, la statue de Bouddha, sous la forme d'un grand coffre en bois, de quinze ou vingt pieds de haut est offerte à l'adoration des fidèles. Elle est couchée dans une montre, la tête reposant sur un coussin en bois ayant l'air d'un tonneau.

Le tout est peint et verni.

Le prêtre nous affirma que non-seulement ce coffre était le portrait de Bouddha, mais encore qu'il indiquait sa grandeur précise.

Un autre coffre, de moitié plus petit, représentait madame Bouddha.

Un troisième, de la même grandeur que le second, était l'effigie de Shiva.

Jusque-là, comme vous le voyez, il n'y avait rien de bien excitant pour l'imagination ; seulement, lorsque nous demandâmes au prêtre ce que signifiait l'œuf gigantesque, sous la coque duquel il nous avait introduits, il nous répondit que c'était le tombeau recouvrant la fosse où est enterrée, à dix lieues sous terre, la dent de l'éléphant de Bouddha.

Aimant mieux le croire que d'y aller voir, nous donnâmes une roupie à l'homme, et, remontant à cheval, nous continuâmes notre route.

III

— Cette route, poursuivit Horace, est la même jusqu'à Postaye, seulement, au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la ville et qu'elle se dépeuple d'hommes, elle se peuple d'animaux. De temps en temps, on voit, sur le bord du chemin, leur tête plate et jaune soulevée sur leurs pattes de devant, et dardant une langue de six pouces, d'énormes lézards connus sous le nom de *guaïnas*, qui regardent curieusement passer les voyageurs. On leur jette des pierres qu'ils évitent adroitement, quoique leurs mouvements soient lourds et leur fuite peu rapide ; le plus souvent même ils ne se donnent pas la peine de se déranger : ils tendent le dos, et les pierres y glissent comme sur un toit.

Des serpents s enfuient à travers les herbes. Ceux-là étant plus malfaisants que les inoffensifs guaïnas, ne

font pas courir, mais courent plus de dangers. A peine un nègre voit-il un serpent, qu'il se met à sa poursuite, le rejoint et le tue, soit d'un simple coup de baguette, soit en le prenant par la queue, en le secouant et en lui cassant l'épine dorsale d'un seul coup.

En arrivant dans l'Inde, j'avais eu, comme tous les étrangers, grand'peur des serpents, dont, avec sa prodigalité de créateur, Dieu a doté l'ancienne Serindis. Il y en a une vingtaine d'espèces à peu près, parmi lesquelles les plus dangereux sont le tippoo-lungo et le cobra-capella.

Je dis *dangereux*, pour obéir au préjugé général. A Ceylan, on ne se souvient pas, de mémoire d'homme, qu'un blanc ait été mordu. Quant aux nègres, lorsqu'ils attrapent un coup de dent par hasard, ils disparaissent un instant, puis reviennent avec une compresse sur la blessure et mâchant une racine inconnue. Au bout de vingt-quatre heures, ils n'y pensent plus, et en sont quittes pour quelques taches blanches qui leur poussent sur le corps, — tout au contraire des Européens, auxquels, dans un cas pareil, la tradition dit qu'il pousse des taches noires.

J'ai été témoin de ce grand mépris qu'inspirent aux naturels du pays, et même aux étrangers qui habitent

l'Inde depuis quelque temps, les reptiles les plus dangereux. Un jour, javais dîné à Malana-Kanda, chez ce même capitaine Williams avec lequel je cheminais en ce moment. Après le dîner, sa femme se mit au piano et nous chanta une cavatine de Rossini. A la huitième mesure, son mari lui dit : « Ne bougez pas. » La chanteuse s'arrête, le capitaine prend une canne, l'introduit sous le piano, y donne un coup sec sur un objet qui ne rend qu'un bruit mat, et amène au bout de sa canne un cobra-capella.

« — Ces diables de cobras, dit tranquillement le capitaine, ils adorent la musique. »

Et sa femme continua son air, interrompu quelques secondes à peine par un événement qui, en Europe, eût mis une ville tout entière en révolution.

Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Postaye, notre première étape; c'était jour de marché.

Le marché de Postaye se compose de riz, de café natif, d'étoffes de Trinquemale et de bétel... Vous savez ce que c'est que le bétel?

— Oui, c'est une feuille roulée.

— Qui présente une foule d'avantages : elle est âcre au goût; elle enivre, rend les dents rouges, les fait

tomber, et finit par abrutir celui qui a pris l'habitude de la mâcher !

Nous descendîmes à l'hôtel, nous laissâmes le soin de nos chevaux à nos nègres, nous commandâmes notre dîner, et, en attendant qu'il fût prêt, nous commençâmes de visiter la ville.

La première chose qui, en arrivant sur le marché, me frappa de la façon la plus désagréable, en ma qualité de musicien...

— Vous êtes musicien, vous ?

— J'ai fait jouer un opéra à Naples; mais j'aimais trop la musique pour continuer à en faire, j'y ai renoncé. — Ce qui me frappait désagréablement, c'était une symphonie composée d'un hautbois monotone, fait d'un chalumeau de bambou traversant une noix de coco, et d'un tambourin formé d'une peau de chèvre tendue sur une moitié de calebasse.

Je m'approchai. L'effet était si désagréable, que je désirai en approfondir la cause.

Deux hommes accroupis, instrumentistes et chanteurs à la fois, faisaient ce tapage enragé en se dandinant sur leurs jarrets.

Deux autres avaient posé à terre deux petits paniers en osier, de six pouces de diamètre à peu près, et pa-

reils à nos paniers à fromage. Je pris d'abord ces espèces de bateleurs pour des marchands de pierres précieuses, rubis, saphirs, œils-de-chat. Cette race foisonne dans l'Inde.

Vous allez voir que je me trompais.

Alors, toujours en chantant, et avec de très-grandes précautions, l'un des deux hommes souleva le couvercle de son panier, et à l'instant, de même qu'un diable sort d'une boîte à surprise, un magnifique cobra-capella se dressa sur sa queue, commença de dandiner le haut de son corps, gonfla ses joues, — ce qui donna à sa tête l'aspect d'un fer de lance, — tandis que la figure d'un magnifique pince-nez se dessinait sur son occiput.

C'est là que le cobra-capella porte ses lunettes.

Puis le jongleur, tenant dans la paume de sa main le couvercle de son panier, commença de faire des passes pour magnétiser le serpent ; chaque fois que celui-ci essayait de s'élancer sur lui, il le repoussait d'un coup donné dans le museau, se servant de son couvercle comme d'un bouclier.

J'étais peu rassuré. Ce serpent demeurait la partie inférieure du corps enroulée dans le panier, sans doute pour sa commodité personnelle, rien ne l'y retenant.

J'émis l'idée — un mouvement de crainte me sug-

gérait cette espérance — j'émis l'idée que la bête, ayant probablement les dents arrachées, était hors d'état de faire du mal aux spectateurs. Sir Williams repoussa cette opinion, qui était des plus erronées.

Pendant que le premier serpent se mettait en train, le second jongleur ouvrait le second panier, et mettait au jour un autre serpent qui ne différait du premier qu'en ce qu'il était d'un demi-mètre plus long. Celui-ci eut à peine vu la lumière, qu'il s'élança, en le renversant, hors de son panier, et fit un ou deux bonds; mais, recevant incontinent de son cornac un coup de couvercle dans le museau, il s'enroula comme pour prendre un nouvel élan. La menace était flagrante; aussi, à cette vue, le jongleur donna-t-il à son chant une intonation plus criarde et plus lamentable, multipliant les passes, tandis que les instrumentistes redoublaient leur charivari.

La représentation se poursuivit sans accident; mais, quand elle fut terminée, il s'agit de faire sortir de scène le second danseur. L'opération fut difficile, et dura bien cinq minutes. Le serpent montrait une répugnance visible pour son panier. Enfin, à force de passes, de coups de baguette, et de musique, le cobra-capella se décida à rentrer dans sa loge.

Je m'informai du moyen employé par ces *impresarii* pour recruter leurs artistes.

C'est bien simple.

Ils trouvent un serpent, lui chantent un air, lui présentent un sac, et le fourrent dedans.

Le danseur est engagé.

Depuis, je fus témoin d'une semblable capture.

Un jour, dans le jardin d'une maison que j'habitais, et qui confinait à un plan de cannelliers, véritable nid de serpents, j'aperçus un tippoo-lungo, de la plus belle taille.

J'envoyai chercher aussitôt un charmeur de serpents.

Celui-ci vint, et fourra l'animal dans le sac dont il s'était muni à l'avance.

Je dois dire que le magnétiseur double son fluide à l'aide d'un bâton avec lequel il se tient prêt à casser les reins de l'animal, au cas fort rare où le sujet serait rebelle au magnétisme.

Nous passâmes la nuit à l'hôtel, et, le lendemain, à la même heure que la veille, nous nous remîmes en route.

A six heures du matin, nous étions sur la route de Nuera-Ellia.

A la sortie de Postaye, nous quittâmes la grande route, et, après une heure de chevauchée, nous commencions à gravir le versant occidental de la chaîne de montagnes placée au milieu de l'île comme une arête dorsale sur un poisson. A son sommet le plus élevé, c'est-à-dire à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est bâtie la ville de Nuera-Ellia.

Notre cortége, qui, ainsi que je l'ai dit, se composait de onze blancs et d'une cinquantaine de noirs, nègres ou malabars, s'allongeait indéfiniment ; car le chemin, depuis que nous avions quitté la grande route, allait toujours se rétrécissant, et finissait par être si exigu, que c'était tout ce que pouvait faire un homme à cheval que d'y passer. Cette économie d'espace tient à ce que ce chemin doit être fourni par les planteurs dont il traverse les plantations, et que les planteurs plantent le plus près possible des voyageurs.

Quand nous quittions les plantations, c'était pour entrer dans des espèces de jungles, du milieu desquels surgissent des roches nues, calcinées par le soleil et de la couleur de nos nègres ; puis, tout à coup, nous entrâmes dans de grands bois de talipots et d'iron-wood ; les talipots balançant leur cime magnifique à cent pieds du sol, et déroulant leurs feuilles de quinze pieds de

long et de cinq de large, en forme de palmes et d'aloès; les iron-wood (bois de fer), détachant leur feuillage rouge pur, c'est-à-dire couleur de sang, sur le vert foncé des autres arbres.

J'ai rarement vu quelque chose de plus beau que cette route.

De cette espèce d'oasis, nous atteignîmes une colline boisée, ou plutôt que le feu était en train de déboiser. Ce feu avait été mis dans un but de défrichement, et faisait son œuvre. Quand on veut brûler et, par conséquent, défricher une certaine quantité de terrain, on scie les arbres à deux pieds du sol, on les laisse sécher un ou deux mois sous l'action ardente du soleil, puis on approche une allumette de la première branche venue, et une, deux, trois, dix lieues de terrain s'enflamment comme un bol de punch!

Ajoutons ceci, que l'on a la précaution de pousser les arbres de façon à ce qu'ils tombent en laissant libres les deux côtés de la route.

La route était donc libre, et, comme, en traversant la mer Rouge, les Hébreux passaient entre deux murailles liquides, nous passions, nous, entre deux vagues ardentes.

Nous fûmes obligés de mettre nos montures au grand

trot; sans quoi, la chaleur eût été intolérable, et nous serions arrivés de l'autre côté, sinon rôtis, du moins cuits à point.

Tout à coup, en atteignant le sommet de la colline que nous gravissions, et qui forme un des contre-forts les plus élevés de cette chaîne de montagnes qui traverse l'île, nous vîmes un singe traversant la route, puis deux, puis quatre, puis dix, puis toute une bande; ils jetaient des cris lamentables, fuyant l'incendie, et sautillant sur leurs pattes rôties de tronc d'arbre en tronc d'arbre.

J'envoyai une balle au milieu de la bande, et des cris plus perçants que ceux que nous avions déjà entendus m'annoncèrent que j'avais touché un des sauteurs.

A l'instant, nos *koulis* s'élancèrent au milieu de la fumée.

— Chut! qu'est-ce que vos *koulis?*

— Les koulis sont les esclaves malabars qui travaillent la terre, ou qui se louent pour porter des fardeaux.

— Bien, me voilà renseigné.

— Nos koulis s'élancèrent au milieu de la fumée, mirent en fuite toute la bande, qui s'était arrêtée, sautillant autour du blessé comme des dindons sur une tôle rougie, et rapportèrent le malheureux animal.

Si jamais je regrettai un coup de fusil, c'est celui-là. J'ai eu le malheur de tuer un ou deux hommes en duel; mon indifférence pour mes adversaires morts vient de l'impression profonde que me fit l'agonie de cette caricature de l'homme qu'on appelle le singe : mon blessé avait les deux cuisses de derrière traversées et cassées par ma balle ; la blessure, par conséquent, était mortelle, et il n'y avait pas moyen de le sauver. Eh bien, nul de nous n'eut le courage d'achever la pauvre bête, comme on achève un lapin ou un lièvre, pas plus moi que les autres, et, cependant, je ne suis pas bien tendre. Un des koulis, sur notre invitation, choisit donc une clairière moins embrasée que les autres, et y porta le blessé. Les amis du pauvre animal — ce qui prouve la supériorité du singe sur l'homme — ne s'étaient point éloignés, malgré ce qui venait de se passer, et semblaient se tenir à portée du blessé, pour lui prêter assistance ; ils accoururent aussitôt autour de lui, l'accueillant avec toutes sortes de gestes de satisfaction sur son retour, et de douleur sur son infortune.

Nous nous éloignâmes en toute hâte de cette scène de famille. Peut-être, au bout du compte, a-t-il guéri. Nos nègres prétendaient que les singes ont d'excellents médecins.

A tout prendre, il est possible que notre amour-propre se trompe en disant que c'est le singe qui est la caricature de l'homme, quand, au contraire, c'est l'homme qui serait la caricature du singe.

IV

— A un quart de lieu du théâtre de cette aventure, continua Horace, nous entrâmes dans une plantation de café. Cet endroit était désigné pour la première halte.

Une grande bâtisse s'élevait au milieu de la plantation.

Nous nous en approchâmes. Elle semblait déserte.

Notre guide frappa dans ses deux mains comme on fait dans les théâtres de Paris, et particulièrement à l'Opéra-Comique.

Un nègre sortit.

« — A qui la maison? demanda sir Williams.

» — A sir Andrews.

» — Est-il chez lui?

» — Non.

» — Fais-nous à déjeuner.

» — Ces messieurs ont-ils besoin de quelque chose en attendant?

» — Nous prendrons un verre de madère ou de xérès. »

Nous nous établîmes dans la maison, et nous y restâmes jusqu'au lendemain, en usant comme de la nôtre.

Nous étions, je vous l'ai dit, onze maîtres et plus de cinquante domestiques.

On but, on mangea, on mit des draps aux lits, et on partit le lendemain.

Nul de nous ne connaissait le propriétaire.

C'est ainsi que l'hospitalité se pratique à Ceylan.

A un quart de lieue de la plantation, le paysage change d'aspect : on marche à travers le jungle, et la température se rafraîchit; on dirait d'un climat européen. En effet, on est à sept ou huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous ne fîmes que déjeuner à Nuera-Ellia, et nous repartîmes aussitôt pour Éléphants-Plain, marchant toujours à travers le jungle.

La route est belle, d'ailleurs, et l'on marche trois

de front, et sur un terrain rouge-brique de la même essence que celui que l'on rencontre en sortant de Colombo.

En arrivant à Éléphants-Plain, nous trouvâmes une petite troupe de cinq ou six chasseurs qui étaient venus là pour chasser l'élan.

En les apercevant, notre joie fut grande : nous avions négligé de prendre des vivres en quittant Nuera-Ellia, et nous comptions sur ces premiers venus pour partager fraternellement avec nous, s'ils avaient des provisions. Eux-mêmes venaient d'épuiser toutes les leurs.

La plantation de sir Andrews, et la façon dont nous en avions usé, nous avaient rendu confiants; mais il n'y avait là pour toute bâtisse, pour toute hôtellerie, pour toute auberge, qu'un de ces hangars élevés aux frais du gouvernement, et dans lesquels s'arrêtent les voyageurs ; ces huttes sont construites avec des feuilles de talipots sèches, dont trente ou quarante suffisent pour former une hutte, et une pour clore la porte.

Il nous fallut souper avec quelques bribes de biscuit que nous avions apportées. Je regrettais presque d'avoir rendu mon singe à la liberté : il était jeune ; par conséquent, il devait être tendre, et j'avoue que, malgré sa prétention à être mon semblable, ou à peu près, je

l'eusse rongé, et le plus près des os qu'il m'eût été possible.

Pour comble de joie, le tonnerre avait grondé toute la soirée, et, vers onze heures, un orage terrible se déclara.

Ah ! mon cher, vous n'avez pas idée d'un orage sous les tropiques !

Vous rappelez-vous le nom de ce tyran — je ne me le rappelle plus, moi ; mais vous devez le savoir, vous : c'est votre état ! — de ce tyran qui avait fait faire u pont de bronze et un char d'airain, qui imitait le bruit du tonnerre en faisant galoper son cheval sur ce pont, et que Jupiter foudroya, ce qui indique, de la part du maître de l'Olympe, une grande susceptibilité ? Eh bien, figurez-vous ce gaillard-là, faisant, pendant cinq ou six heures, sa promenade à vingt-cinq pieds au-dessus de nos têtes, et vous aurez une idée de la nuit que nous passâmes.

Nos chiens et nos chevaux étaient, les uns à notre droite, les autres à notre gauche ; les premiers glapissant, aboyant, piaillant ; les seconds hennissant et frappant du pied.

Pas un de nous ne ferma l'œil de la nuit.

Le matin, la privation de sommeil et la faim nous

avaient rendus enragés ; nous résolûmes de chasser, non pour notre plaisir, mais pour notre nourriture.

En conséquence, nous prîmes nos fusils en bandoulière, nos couteaux de chasse à la main ; nous lâchâmes nos chiens, poussâmes nos nègres dans le jungle, et y entrâmes après eux.

Tout le monde était à pied : le jungle forme un maquis trop épais pour qu'on se hasarde d'y entrer à cheval.

Nous chassions à la fois avec des chiens anglais et des lévriers d'Afrique.

Au bout de cinq minutes, les chiens anglais donnèrent de la voix, mais sans bouger de place. Ou la bête ne voulait pas quitter son repaire, et y faisait tête, ou elle avait été surprise et coiffée par les chiens avant d'être sur pieds et de prendre son parti.

Les chiens faisaient un vacarme épouvantable.

La scène, quelle qu'elle fût, et quels qu'en fussent les acteurs, se passait à vingt pas de moi.

Je m'élançai du côté où les chiens donnaient de la voix.

« — Prenez garde, cria sir Williams, c'est un tigre ! »

J'avoue que cet avertissement me cloua à ma place.

J'avais beaucoup entendu parler des tigres de la façon la plus désavantageuse.

J'eus donc un moment d'hésitation.

Mais j'entendis les pas de mes compagnons, qui s'avançaient dans les jungles, s'ouvrant un passage avec leurs couteaux de chasse.

Je pouvais n'arriver qu'après eux, et quand le danger aurait été passé.

Qui eût su, qui eût dit que j'étais plus près qu'eux de l'animal, et que j'avais cédé la place à plus brave que moi?

Personne.

Mais vous connaissez mon caractère. A peine toutes ces idées contradictoires, rapides comme des éclairs, se furent-elles croisées dans mon esprit, que la sueur de la honte me monta au front, et que je dis comme votre Henri IV :

« — Ah! carcasse, tu trembles. Eh bien, je vais te faire trembler pour quelque chose! »

Je m'élançai donc en avant, afin d'arriver le premier.

J'étais à dix pas de l'animal et des chiens, que je ne voyais pas encore ce qui se passait.

Au reste, les aboiements pouvaient me faire croire à

un éloignement plus grand que celui qui me séparait du tigre.

Tout à coup, je me trouvai en face de lui.

Il fit un mouvement pour s'élancer sur moi.

Par bonheur, deux énormes lévriers le tenaient, l'un par la peau du cou, l'autre par l'oreille, et, collés à son corps, tout en se mettant hors de ses atteintes, l'empêchaient de bouger.

Trois ou quatre autres lévriers avaient fait des prises sur les autres parties de son corps.

Les chiens anglais, réunis et serrés les uns contre les autres, aboyaient à dix pas derrière lui.

Voilà pourquoi leurs voix m'avaient trompé, et comment j'avais cru me trouver plus éloigné de l'animal que je ne l'étais réellement; les lévriers n'aboyaient pas.

J'étais donc en face du tigre.

C'était un chitter, c'est-à-dire un jaguar de la grande espèce.

Sa tête, dont la peau était tirée en arrière par la morsure des deux lévriers, se tendait de mon côté, comme si l'animal eût deviné que c'était du côté de l'homme que lui venait son plus grand danger.

Ses yeux fauves brillaient comme deux escarboucles;

une bave furieuse coulait de sa gueule entr'ouverte, montrant une double rangée de dents blanches et aiguës.

Je commençai par river mon regard sur le sien.

Je savais que tant que l'homme a le courage de fixer son regard sur le lion, le tigre, la panthère ou le jaguar, ce courage impose à l'animal, si féroce qu'il soit.

Mais, si la moindre hésitation se manifeste dans le regard de l'homme, si ce regard vacille et se détourne, l'homme est perdu ! d'un bond, l'animal est sur lui ; d'un coup de dent, l'homme est mort !

Du reste, je n'avais qu'à appeler, et j'avais du secours. J'entendais tout autour de moi les pas des chasseurs dans le jungle, et leurs voix, qui se répondaient les unes les autres en s'encourageant ; mais j'avais déjà honte de mon premier mouvement d'hésitation.

J'aurais pu détacher mon fusil et casser la tête du jaguar avec une balle ; j'étais assez sûr de mon coup pour ne pas craindre de tuer ou de blesser les chiens ; mais je savais que certains chasseurs dédaignaient cette façon de tuer le jaguar, et en finissaient avec lui en lui plongeant tout simplement le couteau de chasse au défaut de l'épaule.

Je tenais mon couteau de chasse à la main. J'allai

droit au jaguar, sans le perdre un instant de vue; puis, avec la tranquillité qui me caractérise une fois que j'ai pris mon parti sur une chose, je mis un genou en terre et lui enfonçai mon couteau de chasse jusqu'à la garde au défaut de l'épaule.

L'animal fit un mouvement si violent, qu'il m'arracha le couteau de la main.

Je me jetai de côté.

Le jaguar bondit, toujours coiffé par les deux lévriers, et s'en alla rouler avec eux à quatre pas de l'endroit où je l'avais frappé.

J'enlevai mon fusil de mon épaule, et armai rapidement mes deux coups afin d'être prêt à tout événement.

Mais les lévriers n'avaient pas lâché l'animal; il était toujours captif, et avait douze à quinze pouces de fer dans le corps.

Sans doute, la pointe du couteau avait atteint le cœur, car l'agonie fut rapide.

Le jaguar, tout sanglant, roula deux ou trois fois sur lui-même, déchirant d'un coup de griffe un des lévriers qui se trouva sous sa patte, mais qui ne lâcha point prise pour si peu.

En voyant l'animal blessé, les chiens anglais s'étaient mis de la partie.

Lorsque les autres chasseurs arrivèrent avec moi, sir Williams en tête, le jaguar avait disparu sous une montagne mouvante et hurlante, bariolée de toutes les couleurs.

Sir Williams prit son fouet, se mit à frapper sur cette pyramide informe qui semblait un animal à mille queues; les chiens s'écartèrent, et finirent par laisser à découvert le jaguar expirant.

Dans les efforts qu'il avait faits, le couteau de chasse était aux trois quarts sorti de sa poitrine.

« — A qui le couteau? demanda sir Williams en achevant de le tirer de la plaie.

» — A moi, sir, repondis-je.

» — Bravo, pour un début!

» — Excusez les fautes de l'auteur, comme on dit dans les saynètes espagnoles. »

J'essuyai mon couteau de chasse avec mon mouchoir, et le remis au fourreau.

Tout cela s'était fait avec une simplicité qui m'avait valu les éloges unanimes de la société.

Oh! je suis un bon acteur, allez, si vous êtes un bon metteur en scène!

Et Horace se prit à rire d'un petit rire strident et nerveux qui avait quelque chose d'effrayant.

V

On comprenait, par ce rire, tout ce qu'il lui avait fallu de puissance sur lui-même pour aller enfoncer son couteau dans la poitrine de ce jaguar, tout coiffé qu'il était par les chiens.

Aussi, répondant plutôt à ce rire et à cette pensée qu'à ce qu'il venait de me raconter :

— C'est une chasse qui ne manque pas d'émotions, que la chasse au jaguar ! lui dis-je.

— D'abord, oui, les premières fois, certainement, dit Horace ; mais, avec le temps et la pratique, on s'habitue à tout. J'ai fait, depuis, au Bengale, des chasses où l'on tuait dix, douze et quinze tigres, et mon cœur n'a pas battu. Il est vrai qu'on les tuait tous à coups de fusil et à dos d'éléphant.

— Ah ! vous me raconterez bien une de ces chasses-là ?

— Moi ?

— Oui, vous.

Horace secoua la tête.

— Non.

— Pourquoi, non?

— Demandez cela à votre ami Méry. Il a loué la chasse de l'Inde, de Bombay à Cachemir, et de Chandernagor au Népaul, comme Bertrand a loué celle de Rambouillet. S'il savait que je lui ai tué un de ses tigres, il me ferait faire un procès-verbal!

— Je demanderai à Méry.

— Et, soyez tranquille, il vous racontera cette chasse bien mieux que moi qui la connais par pratique. Le pacha d'Égypte ne vous a-t-il pas fait dire, à propos de votre *Voyage au Sinaï*, que vous étiez le voyageur qui avait le mieux vu l'Égypte, où vous n'avez jamais mis les pieds?

— C'est vrai; mais j'avais avec moi Dauzats, qui l'avait vue à la fois en peintre, en observateur et en homme d'esprit.

— C'est possible... Donnez-moi une tasse de thé.

— Et vous, la fin de la chasse!

— Oh! ne craignez rien, je ne vous ferai pas tort d'un chat sauvage. — On donna le chitter aux nègres pour le dépouiller, et l'on excita de nouveau les chiens. Si faim que nous eussions, nous ne pouvions pas man-

ger du tigre ; il nous fallait, quel qu'il fût, un animal à nous mettre sous la dent.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que nos chiens donnèrent à nouveau de la voix.

Cette fois, le bruit des abois s'éloigna rapidement.

« — Un élan, messieurs, cria sir Williams ; attention ! c'est notre déjeuner que nos chiens viennent de lancer. Préparons les grils et les broches ; il y en aura pour tout le monde. »

Tout à coup le bruit resta stationnaire.

« — Bon ! continua sir Williams, le voilà coiffé ; ce sont de rudes chiens que nos lévriers, mon cher Horace ; je crois qu'ils iraient coiffer un hippopotame au fond du Gange. — A la bête, messieurs... à la bête !

Cette fois ce fut sir Williams qui arriva le premier ; et, quand nous le rejoignîmes, c'était lui à son tour qui essuyait son couteau de chasse. Un cerf gigantesque était couché à ses pieds, palpitant de ses dernières haleines.

Nos nègres, koulis, madécasses ou zanguebars, poussèrent des cris de joie. Comme l'avait dit sir Williams, il y en avait pour tout le monde.

Nous nous hâtâmes de sortir des jungles, où rien ne nous retenait plus, du moment où notre chasse était faite.

Mais, si fort que nous nous fussions hâtés, nos nègres avaient pris les devants; lorsque nous arrivâmes à la lisière des jungles, nous trouvâmes notre élan dépouillé, dépecé en morceaux.

Quatre nègres étaient occupés à cette besogne; huit autres creusaient un four dans la terre; le reste allumait du feu, et préparait des broches de bois de fer.

Nous n'avions pas une grande variété de moyens pour faire cuire notre élan : la broche et le four constituaient toutes nos ressources. On mit les quatre cuisseaux à une broche gigantesque, aux deux côtés de laquelle on alluma un feu énorme; cette broche était posée sur deux X en bois de fer comme elle : un nègre placé à l'extrémité la tournait.

Malgré l'incombustibilité bien connue de l'espèce, on était obligé de renouveler le tourne-broche de cinq minutes en cinq minutes.

Le râble tout entier, couvert de sa peau, fut jeté dans le four, et tomba sur un immense brasier.

Aussitôt il fut recouvert de branches sèches, qui en quelques minutes se trouvèrent elles-mêmes réduites en charbons.

Une fois qu'ils l'eurent enveloppé de cette double couche de braise, nos cuisiniers, se contentant de

fermer l'orifice du four avec de grosses pierres, laissèrent tranquillement cuire le filet de l'élan dans son jus.

Une heure après, nous étions à table, dévorant à belles dents la pauvre bête, qui, une heure un quart auparavant, ne se doutait pas qu'elle fût si proche de sa mort.

— Était-ce bon?

— Je ne sais si c'était bon; je ne sais si c'est la faim; mais, je le disais encore hier à Verdier, qui nous servait un rôti mal cuit : « Allez à Ceylan, mon cher, et, quoi qu'en dise Brillat-Savarin, vous en reviendrez rôtisseur! »

— En somme?

— C'était excellent! voilà tout ce dont je me souviens. Du vin, du riz et des biscuits, apportés par nos nègres, complétèrent un des meilleurs déjeuners que j'aie faits de ma vie.

Après le déjeuner, nous remontâmes à cheval, frais et dispos, et partîmes pour Bintenne.

On ne trouve les éléphants qu'entre Bintenne et Badula.

A un quart de lieue à peu près de l'endroit où nous avions déjeuné, la route fait un brusque détour.

En approchant de ce détour, nos chevaux commencèrent à donner des signes d'inquiétude.

Au moment de le franchir, mon cheval, qui était en tête, se cabra.

Mon *horse-keeper*, — on appelle ainsi le nègre qui est censé tenir la bride des chevaux, — mon horse-keeper me dit alors que mon cheval avait sans doute senti un fumet d'éléphant.

J'employai tous les moyens possibles, genoux, éperons, courbaches, pour forcer mon cheval à continuer son chemin ; il refusa de faire un seul pas de plus.

Mon horse-keeper le prit au mors. Je sautai à terre, et, mon fusil à la main, je tournai le coude de la route.

Mon noir ne s'était pas trompé. J'avais à cent pas de moi un de ces éléphants cantonniers qu'on occupe là-bas à l'entretien des routes. Celui-là traînait, de son pas tranquille et régulier, un de ces immenses cylindres de fer employés chez nous à niveler le cailloutis des boulevards, ou la terre des jardins publics. Il eût fallu huit ou dix chevaux pour traîner la lourde machine ; lui la traînait sans paraître s'apercevoir qu'il fût attelé à quelque chose.

Un autre éléphant, guidé par son cornac, roulait des pierres taillées en bloc, et les alignait au bord

d'un précipice dont il était occupé à faire le parapet.

A la vue des chevaux, les deux éléphants s'effrayèrent, car, il faut le dire, comme une vérité qui n'est pas encore assez répandue, et dont les Buffons à venir pourront faire leur profit, les éléphants ont tout aussi peur des chevaux que les chevaux des éléphants ; et si, d'un côté, les cornacs n'eussent pas arrêté les éléphants, et, de l'autre, les horse-keepers les chevaux, les uns seraient bien certainement retournés jusqu'à Nuera-Ellia, tandis que les autres eussent couru jusqu'à Bintenne.

Cet éléphant cantonnier, cet éléphant maçon, n'avaient pas laissé que de préoccuper mon esprit. Je n'avais jamais vu un animal occupé, pour ainsi dire, à une tâche humaine. Depuis, à Bombay, j'ai fait connaissance plus ample avec l'intelligence de ces animaux.

A Bombay, on les emploie particulièrement aux chantiers de bois, où ils travaillent, de six heures du matin à six heures du soir, à empiler des troncs d'arbres de toutes sortes de grosseur. Pour mettre ces troncs d'arbres à leur place, il faudrait, ou la force de vingt-cinq hommes, ou celle d'une machine. L'éléphant prend le tronc d'arbre dans sa trompe, le lève comme un fétu de paille, le pose à sa place, et, sur un signe de son cornac, le tire à droite ou à gauche, le pousse en

avant ou en arrière. Pendant six heures, le matin, et pendant cinq heures, le soir, il travaille, faisant la besogne de cinquante hommes à peu près. A midi et à six heures, il mange; à une heure, il se remet au travail; à sept heures, il se couche.

Dès que sonne le premier coup de midi, ou le premier coup de six heures, l'éléphant s'arrête, et rien au monde, ni menaces, ni caresses, ne saurait le faire travailler.

S'il va lever son fardeau, il ne le lève pas; s'il l'a levé à moitié ou aux trois quarts, il le repose à terre.

Le lendemain, si c'est le soir, une heure après, si c'est à midi, il reprendra le même morceau de bois, jamais un autre, et le mettra à la place où il eût dû le mettre la veille, ou une heure auparavant.

Si l'éléphant se trouve indisposé d'une faible indisposition, — ce qu'est chez nous soit une lourdeur d'estomac, soit la migraine, — il disparaît, reste absent un jour, deux jours, trois jours, revient guéri, et reprend sa besogne. Sa plus longue absence, quand il doit revenir, est de six à sept jours; si elle dépasse huit jours, il ne reviendra jamais : il est redevenu sauvage, ou est mort.

Vous savez comment on recrute les éléphants : on les attire dans une espèce de parc fermé de palissades énor-

mes, là, on les laisse trois ou quatre jours sans manger. La faim commence leur éducation domestique. Pour l'achever, on fait entrer deux éléphants privés, qui se mettent à frapper l'éléphant sauvage de leur trompe jusqu'à ce que celui-ci se rende.

Une fois rendu, il est privé, et sert à son tour à niveler les routes, à faire des parapets, à empiler le bois, et à priver les autres.

Rencontrés en troupe, les éléphants sont rarement dangereux, et n'attaquent pas l'homme. Qu'en feraient-ils? Ils ne sont point carnivores; il n'y a que l'homme et le singe qui détruisent pour détruire : l'homme, parce que c'est l'homme; le singe, parce que c'est la parodie de l'homme.

Les parias seuls sont à craindre...

— Pardon! il y a donc des éléphants parias?

— Les éléphants qui ont commis des crimes contre la législation inconnue qui régit les éléphants sont chassés de la société des éléphants, exilés, bannis! Une fois exilés, bannis, chassés, c'est fini, — fissent-ils deux lieues, vingt lieues, cinquante lieues, cent lieues; allassent-ils de Ceylan à la presqu'île indienne, en traversant le détroit de Polk; allassent-ils de Madras au Népaul, du Népaul au Bengale, — ils sont partout re-

connus, partout repoussés, rejetés, éconduits ! A quels signes les autres éléphants les reconnaissent-ils? on n'en sait rien; quel est le *tau* qui les marque? on l'ignore; mais, une fois déclarés parias, ils sont parias pour toujours, n'ont ni femelles ni petits, et ne s'accouplent plus même de paria à paria.

Or, cette solitude les rend misanthropes; cet isolement, féroces. Ils se vengent sur tout ce qu'ils rencontrent, hommes et animaux, de la vengeance que la société éléphantine a exercée contre eux. A pied ou à cheval, nègre ou blanc, armé ou désarmé, l'homme qui se trouve sur leur passage, à moins d'un hasard providentiel, est un homme perdu !

L'éléphant, dès qu'il l'aperçoit, court après lui, le rejoint, le prend dans sa trompe, lui fait faire deux ou trois tours comme un frondeur qui va lancer une pierre, le jette à terre, lui met le pied sur la poitrine; l'homme fait *ouac*, et tout est dit. Le chef-d'œuvre de la création est flambé...

VI

— Mais, mon cher, s'interrompit Horace, je vous fais là de l'histoire naturelle, moi qui ne suis ni académicien, ni membre honoraire de l'Académie, ni même correspondant ; c'est absurde !

— Pas trop... C'est peut-être un peu moins écrit sur les genoux de la nature, et un peu plus sur ceux de la vérité, que les œuvres de M. de Buffon ; mais je ne méprise pas vos dissertations, je vous jure.

— N'importe ! Où en étions-nous de notre chasse ?

— Vous n'en étiez pas encore à votre chasse : vous en étiez à votre éléphant cantonnier, et à votre éléphant maçon.

— Très-bien... Nous continuâmes notre route.

Arrivé à Bintenne, on laisse les chevaux, et l'on s'enfonce dans les jungles, — un petit travail bien agréable, allez ! une petite route charmante qu'on est obligé de se frayer, chacun de son côté, à grands coups de couteau de chasse.

L'endroit où nous devions commencer à nous livrer à ce travail nous avait été indiqué par des nègres envoyés trois jours à l'avance, et qui avaient découvert la trace d'un troupeau d'éléphants.

Seulement, il y avait deux lieues à peu près à faire à pied en s'ouvrant un chemin à travers les jungles.

Notre guide marchait devant nous, ou plutôt au centre de notre ligne. Chacun de nous trouait de son mieux l'effroyable maquis, et, quand l'un était en retard, les autres l'attendaient.

Des bandes de faisans dorés nous partaient sous les pieds. Je demandai s'il ne me serait pas permis de charger un de mes fusils à petit plomb, et de tuer deux ou trois de ces merveilleux oiseaux.

La permission me fut refusée. Il ne fallait pas donner l'éveil aux éléphants.

A mesure que nous avancions vers l'endroit où nous devions rencontrer nos ennemis, sir Williams nous recommandait de faire le moins de bruit possible, — et, si nous parlions, de parler bas.

Après deux heures de marche à peu près, pendant lesquelles nous fîmes un véritable travail de pionniers, nous arrivâmes à un espace rond, d'une circonférence double de la halle au blé.

Nous reconnûmes cet espace pour avoir été abandonné depuis peu par les éléphants.

Sur cent pas de diamètre à peu près, arbres de fer, talipots, bananiers, ravenalias, étaient couchés comme le blé sur l'aire; la gigantesque moisson était écrasée, broyée, presque foulée aux pieds : le troupeau de colosses avait fait litière avec des arbres de cinquante pieds de haut!

Deux sillons immenses étaient ouverts dans le jungle, — pareils à deux tunnels de trente pieds de large chacun. — La troupe, séparée en deux bandes, s'était éloignée de deux côtés différents.

Je restai épouvanté, je l'avoue, d'une pareille puissance de destruction, et je me demandai à quoi pensait l'homme, ce pygmée, dont le pas fait à peine ployer une herbe qui se redresse quand il a passé, en venant attaquer des monstres qui, sous leurs pieds, plient des forêts, lesquelles, une fois pliées, ne se relèvent plus.

Nous nous arrêtâmes; nous étions arrivés.

Sir Williams, le plus familier de nous tous avec cette chasse, nous donna ses dernières instructions.

Ces instructions s'adressaient surtout à moi, novice dans la pratique.

Voici ses recommandations principales, que j'entendis

avec un tintement d'oreilles qui me disait à moi-même que mon sang n'était pas tout à fait dans son état ordinaire.

Il n'y avait rien à craindre : lui, sir Williams, avait tué six ou sept cents éléphants ; — jusqu'à cinq cents, il avait compté; depuis cinq cents, il ne comptait plus. — Il ne lui était jamais arrivé qu'un accident, qui, du reste, n'avait pas eu de suites fâcheuses.

Ayant un jour commis l'imprudence de décharger ses deux coups sur un petit éléphant, il avait été chargé par la mère; il s'était retourné pour prendre son second fusil; mais son nègre, effrayé, s'était enfui en emportant le fusil.

Il n'eut ni l'idée ni le temps de fuir; l'éléphant l'enveloppa de sa trompe et l'enleva de terre.

Heureusement, grâce à la position élevée que lui faisait ainsi l'animal, ses compagnons eurent la facilité de tirer sur l'éléphant.

L'éléphant, furieux, pour charger plus aisément ses agresseurs, jeta sir Williams à vingt pas de lui et vint, tête baissée, contre le gros des chasseurs.

Sir Williams faillit mourir, non pas de la chute, mais du nœud momentané que la trompe lui avait fait autour des flancs.

Il fut plus d'un mois haletant et sans parvenir à arriver au bout de sa respiration.

Aussi, sa première recommandation à mon endroit fut-elle de ne jamais tirer sur un petit, cette imprudence ayant pour résultat habituel de vous mettre toute la troupe à dos.

Les autres recommandations étaient de ne pas tirer sur les éléphants à défenses, ou sur les éléphants blancs, ces armes et cette couleur étant des marques de grande position et de haute dignité.

Tout éléphant à défenses est roi ; tout éléphant blanc est dieu.

Les nègres ont cette opinion, que les éléphants parias sont des éléphants mal élevés qui ont été chassés de la société pour avoir manqué de déférence envers le pouvoir, ou de respect vis-à-vis de la religion.

Or, si le manque de déférence ou de respect est puni de l'exil, voyez donc la punition que mérite, aux yeux des éléphants, l'être quelconque, à quelque espèce qu'il appartienne, qui envoie une balle à un roi ou à un dieu !

Les petits, les éléphants à défenses et les éléphants blancs exceptés, il était loisible de tirer sur tout le reste.

Ce n'était plus qu'une question d'adresse.

Les éléphants sont vulnérables sur un seul point.

Au milieu du front, leur crâne subit une légère dépression ; c'est dans le diamètre de cette dépression, large comme le fond d'un chapeau, qu'il s'agit de loger la balle.

Si l'on réussit, il arrive quelquefois que l'on tue l'animal roide.

Si on ne le tue pas roide, il revient invariablement sur celui qui l'a tiré, le reconnaissant, fût-il au milieu de vingt chasseurs, et vingt coups de fusil eussent-ils été tirés à la fois.

Il faut le laisser revenir, faire un saut de côté quand il n'est plus qu'à trois ou quatre pas, et lui envoyer, au moment où il passe, emporté par la rapidité de sa course, une seconde balle dans l'oreille.

Au dire de sir Williams, toutes ces évolutions étaient choses on ne peut plus faciles.

Je l'écoutais avec une attention qui lui paraissait sans doute assez soutenue pour qu'il me dît en souriant :

« — Bon ! Horace, je n'aurai pas besoin de vous faire la recommandation deux fois. »

Je souris, quoique je sentisse mes lèvres pâles et tremblantes.

« — Vous allez en juger, » lui répondis-je.

Et, en répondant cela, j'étais bien résolu, s'il y avait dans la troupe, soit un jeune éléphant, soit un éléphant à défenses, soit un éléphant blanc, de tirer dessus.

Seulement, je ne dis rien, voulant en ménager la surprise à mes compagnons.

Pendant que sir Williams achevait de nous donner ses instructions, nous entendîmes de grands cris.

C'étaient nos nègres qui, ayant tourné les éléphants, essayaient de les déterminer à fuir en hurlant comme des possédés.

On dit que l'éléphant est mélomane ; je le croirais assez à la largeur de ses oreilles. L'horrible charivari que faisaient nos nègres dut être pour beaucoup dans la décision qu'ils parurent prendre subitement de venir le plus vite possible vers nous, qui gardions, au contraire, le silence le plus absolu.

Tout à coup, nous entendîmes comme un ouragan, et nous sentîmes la terre trembler et frissonner, en quelque sorte, sous nos pieds.

Une vingtaine d'éléphants venaient au grand trot par l'un des deux tunnels, trois seulement par l'autre : la femelle, son mâle et un petit.

« — Sir Williams, criai-je en anglais, je vous laisse

la bande, à vous et à ces messieurs; mais je demande qu'on me laisse ces trois-là ! »

Puis me tournant vers mes appos :

« — Allons, venez avec moi, vous autres ! »

Et, prenant un des trois fusils, je m'élançai au-devant des trois éléphants.

J'aurais pu chercher un abri quelconque derrière un arbre, je me plantai au beau milieu du chemin.

Deux de mes nègres tremblaient de tout leur corps, et passaient insensiblement du noir d'ébène au gris de souris.

Un seul paraissait déterminé.

« — Que ceux qui ont peur s'en aillent !

» — Je reste, moi ! » dit l'un d'eux.

Les deux autres ne répondirent pas, mais ils regardaient avec terreur les éléphants, qui n'étaient plus qu'à une centaine de pas de nous.

« — Prends un fusil de chaque main, dis-je au plus brave, et tiens-toi prêt à me les passer au fur et à mesure que j'en aurai besoin. »

Ses deux camarades se laisserent prendre leurs fusils sans aucune résistance.

Puis, les éléphants s'approchant toujours, ils pourvurent à leur sûreté.

Je ne saurais dire ce qu'ils devinrent. J'avais les yeux fixés sur les trois colosses ; ils me semblaient de véritables mastodontes.

Quand ils ne furent plus qu'à trente pas de nous, je commençai à ajuster le petit.

Il marchait au grand trot entre son père et sa mère.

A vingt pas, je fis feu.

Le petit s'arrêta court, chancela sur ses jambes comme s'il était ivre, et tomba, pareil à une masse.

La femelle jeta un cri, — un cri de mère, déchirant et menaçant à la fois, — et s'arrêta comme pour essayer de relever son petit.

Le mâle fondit droit sur moi.

A six pas, je lui logeai une balle au milieu du front.

Emporté par sa course, il me dépassa.

J'avais fait un bond de côté, et, en bondissant, j'avais mis la main sur un second fusil.

En voulant se retourner pour revenir sur moi, l'éléphant butta et tomba sur ses deux genoux.

Je ne m'en inquiétai pas : j'avais vu à son œil qu'il ne se relèverait plus.

Le train de derrière s'abattit lourdement ; il essaya de pousser un cri. Effroyable au commencement, le cri finit par expirer comme un soupir.

A ce cri, la femelle se retourna vers moi, abandonnant son petit à l'agonie.

Alors, j'eus l'idée de ne pas même profiter de l'avantage qu'elle m'offrait en me présentant le front.

Quand elle ne fut plus qu'à deux pas de moi, je fis un saut de côté, et, à bout portant, appuyant mes deux doigts sur les deux détentes, je lui lâchai mes deux coups dans l'oreille. La moitié de la tête y passa. Plomb, papier, poudre, — tout était entré et avait fait son trou !

« — Ma foi ! dis-je, que chacun en fasse autant : trois éléphants en quatre coups, c'est joli ! »

Et, m'asseyant sur le petit éléphant, qui était de la aille d'un cheval, je tirai mon briquet et j'allumai mon cigare.

Nous rapportâmes cinq queues d'éléphant : c'est, une fois qu'ils sont morts, tout ce que l'on veut d'eux. J'en rapportais trois pour ma part.

Un nègre fut écrasé ; un autre, jeté à toute volée, se brisa en deux contre un arbre.

Pas un de nous ne reçut la moindre égratignure.

Voilà l'histoire que vous m'aviez demandée ; — elle n'est pas très-intéressante, mais elle est très-véridique.

L'HOMME D'EXPÉRIENCE

Vous a-t-on, dix fois, vingt fois, cent fois, mis la rage dans l'âme, quand votre instinct de poëte, de philanthrope, de chrétien, vous éloignait d'un homme grand, sec, jaune, aux lèvres pâles, aux yeux cachés sous des lunettes, à la perruque plate, à la cravate blanche, à l'habit noir, à la parole de glace, à la démarche guindée ; vous a-t-on mis la rage dans l'âme en vous disant ces paroles sacramentelles stéréotypées sur les lèvres des sots :

— Vous avez tort de ne pas estimer M*** à sa valeur : *c'est un homme d'expérience.*

Oui, mon Dieu, oui, — cent fois oui, — oui, oui,

oui, je suis de votre avis. Oui, c'est un homme d'expérience, et voilà pourquoi je fuis M***.

Tout ce qu'il fait, il le fait par expérience ; tout ce qu'il ne fait pas, il ne le fait pas par expérience.

Il ne vit que par suite de son expérience.

Le jour où il mourra, c'est qu'il aura l'expérience qu'il doit mourir.

Un pauvre petit Savoyard, à moitié nu, transi de froid, la tête découverte, les pieds dans la neige, court après lui pour lui demander un sou.

L'expérience a dit à M*** qu'on rend les enfants paresseux en leur faisant l'aumône ; et l'homme d'expérience ne donne rien au pauvre petit.

On vient chez lui pour l'engager à souscrire à une œuvre de conscience et d'étude, pendant la publication de laquelle le pauvre homme de génie qui l'a entreprise a besoin de faire ses frais ; sans quoi, l'œuvre, interrompue au tiers de son cours, ne pourra continuer de paraître.

L'expérience a prouvé à M*** qu'il ne faut jamais s'engager à une publication quelle qu'elle soit.

A chaque 1er janvier, ses domestiques viennent lui souhaiter la bonne année. Les pauvres diables, qui ont des gages fort mesquins, espèrent un cadeau. L'expé-

rience a prouvé à leur maître qu'il faut payer ses domestiques, mais qu'il ne faut jamais leur faire de cadeau.

Un ami de vingt ans lui demande cent écus à emprunter; — son expérience lui apprend que les affaires d'argent sont mortelles à l'amitié; en conséquence, il refuse.

On l'invite à être parrain d'un enfant; — son expérience lui dit que les filleuls coûtent parfois très-cher, et il n'accepte pas.

Son frère lui demande conseil pour son mariage; — mais M*** sait par expérience qu'il y a deux choses sur lesquelles il est imprudent de donner un conseil : le mariage et le suicide. Il renvoie son frère plus irrésolu que jamais.

S'il va au café, il met deux morceaux de sucre dans sa tasse et trois dans sa poche; — son expérience lui a appris que les petits ruisseaux font les grosses rivières.

Si quelque grand seigneur se met à la tête de quelque œuvre de charité, il s'en exclut; — car il a l'expérience qu'il ne faut pas fréquenter plus grand que soi.

Lorsqu'au jour du jugement dernier, tout être ayant vécu se lèvera pour le dernier jugement, lui seul demeurera immobile au fond de son tombeau; — car il

aura acquis l'expérience qu'on est mieux couché que debout.

Bref, M*** est un fat sans esprit, un imbécile sans charité, un égoïste sans cœur, un maître dur, un mari tyrannique, un père sombre ; — mais c'est un homme d'expérience.

Que Dieu préserve tout bon chrétien et même tout mauvais chrétien, — et particulièrement vous, cher lecteur, et vous, belle lectrice, puis moi après vous, — des *hommes d'expérience!*

LES

ÉTOILES COMMIS VOYAGEURS

Il y avait une fois un roi poëte.

Seulement, comme on ne peut pas tout avoir, couronne de diamants et auréole d'or, ce roi était si mauvais poëte, que, lorsqu'il y avait des émeutes dans ses États, — ce qui arrivait quelquefois, et ce qui enfin arriva si souvent, qu'il finit par abdiquer en faveur de son fils, — quand il y avait, disons-nous, des émeutes dans ses États, après les trois sommations d'usage pour disperser les insurgés, le commissaire montait sur une tribune qu'on roulait derrière lui à cet effet, et, selon que l'émeute était plus ou moins

acharnée, lisait une ode, deux odes, ou trois odes, et il était bien rare que, dès la moitié de la troisième ode, l'émeute, si intense qu'elle fût, ne se trouvât point dissipée comme par magie.

Je voyageais dans les États de ce poétique monarque, et je visitais les monuments curieux du pays; car, à tout prendre, ce roi était, sinon un grand artiste, du moins un grand ami des artistes.

Or, les monuments, les palais, les musées, les pinacothèques visités, restaient les prisons. — J'aurais voulu ne pas visiter les prisons, pour l'étude desquelles je n'ai pas une profonde sympathie; mais j'avais un de ces *ciceroni* inflexibles qui ne vous font pas grâce d'une pierre. Je suivis mon *cicerone* dans la prison.

La prison de la capitale du roi poëte n'avait rien d'extraordinaire qui la distinguât des autres prisons, si ce n'est qu'elle n'avait pas de prisonniers.

Cependant, elle en avait eu un, lequel devait y rester trois semaines, et n'y était resté que trois jours.

C'était un journaliste viennois.

Se trouvant de passage dans la capitale du roi poëte il y avait fait une satire contre les pentamètres de Sa Majesté, et le chef de la police, qui avait appris quel était l'auteur de cette satire, l'avait fait arrêter, et, de

son autorité privée, l'avait condamné à passer trois semaines en prison et à faire amende honorable dans le journal officiel de la ville.

Par bonheur, le roi apprit ce qui venait d'arriver. Il demanda sa voiture, et, au grand étonnement du cocher, il dit au valet de pied qui en fermait la portière :

— A la prison !

Cinq minutes après, on annonçait au prisonnier Sa Majesté le roi de ***.

Le prisonnier n'eut que le temps de cacher dans le tiroir de la table sur laquelle il venait de l'écrire, une satire nouvelle qu'il achevait au moment même.

Seulement, cette satire, au lieu d'attaquer un des rois de la terre, attaquait le roi de l'Olympe.

Le journaliste espérait que Jupiter serait moins susceptible que Sa Majesté le roi de ***.

Au reste, il s'était trompé sur cette susceptibilité, et il en eut la preuve quand le roi lui-même, entrant dans sa prison, le chapeau à la main, comme il convient de la part d'un auteur devant son critique, d'un accusé devant son juge, fit ses excuses au prisonnier, le pria de monter dans sa voiture et l'emmena dîner au palais.

Il en résulta que le prisonnier n'eut pas le temps d'ouvrir son tiroir et d'en tirer sa satire.

La satire était donc restée dans le tiroir, où, le lendemain du départ de son prisonnier, le geôlier l'avait trouvée.

On avait avisé le roi de ce nouvel incident.

Le critique viennois avait quitté *** et était parti pour Vienne.

— Envoyez, par une occasion sûre, la satire à son auteur, avait dit le roi, et surtout prenez garde qu'elle ne tombe entre les mains du chef de ma police.

On n'avait pas encore trouvé d'occasion sûre.

— Allez-vous à Vienne? me demanda le geôlier en me faisant les honneurs de la prison et en me racontant l'anecdote qu'on vient de lire.

— J'y serai dans trois jours, répondis-je.

— Voulez-vous vous charger de remettre cette satire à M. ***, poëte et journaliste?

— Avec le plus grand plaisir.

— Donnez-moi un reçu.

Je donnai d'une main au geôlier un reçu de la satire, de l'autre un thaler.

Le même soir, je partis pour Vienne.

Le surlendemain, je faisais ma visite à M. ***, poëte et journaliste.

Le résultat de ma visite fut qu'en échange de son manuscrit, je lui donnai un manuscrit de moi.

Il y a six ans que mon article a paru dans son journal; j'avais non pas oublié le sien, mais je croyais l'avoir perdu, quand, l'autre soir, en fouillant dans mes vieux papiers, je vis une écriture étrangère et reconnu l'autographe qui m'avait été remis par le geôlier du ros de ***, et concédé à titre de libre échange par M. *** poëte et journaliste à Vienne.

Permettez-moi de vous en faire part.

---

*Vieille, merveilleuse et honnête histoire, mise à neuf et communiquée au lecteur par un prisonnier, nommé ***, poëte, journaliste et amuseur public breveté, mais sans garantie du gouvernement.*

I

Il y a eu un temps, temps bien éloigné du nôtre et dont tu ne te souviens certes pas, cher lecteur, où le

ciel s'appelait l'Olympe et où le dieu qui habitait cet Olympe s'appelait Zeus, Jupin ou Jupiter, trois noms qui, à peu de chose près, veulent dire la même chose.

Ce dieu eut, un jour, la bizarre idée de rendre les hommes heureux.

Vous allez voir, cher lecteur, comment il fut guéri de cette idée, et comment les autres dieux, ses successeurs, en furent guéris après lui.

Au reste, on ignore à quelle occasion cette singulière idée lui était entrée dans la tête; mais le fait est que, lorsqu'il la communiqua à son conseil de régence composé de Neptune et de Pluton, ces deux divinités trouvèrent la prétention tellement saugrenue, qu'ils s'écrièrent :

— Oh! la drôle d'idée, sire! sapristi, la drôle d'idée!

Mais, quand un dieu a une idée dans la tête, il faut qu'il mène cette idée-là à bonne ou mauvaise fin, fût-ce l'idée grotesque de rendre les hommes heureux.

Restaient les moyens d'exécution.

Jupiter réfléchit un instant; puis, relevant tout à coup la tête :

— J'y suis, dit-il.

Et il appela à lui les sept étoiles du septentrion.

Les étoiles obéirent et vinrent se réunir à ses pieds.

Les hommes, étonnés, regardaient le ciel.

Les astronomes, voyant ces sept météores qui traçaient un sillon lumineux dans l'azur du firmament, annonçaient la fin du monde.

Voilà comme les savants se trompent sur les intentions divines.

Les étoiles dirent :

— Nous voilà, Majesté resplendissante et terrible; que veux-tu de nous?

— Vous allez faire vos malles, et voyager sur la terre, répondit le fils de Saturne et de Rhée; vous recevrez tous les jours deux écus de Brabant pour vos frais de voyage.

— Et qu'allons-nous faire sur la terre? demandèrent les étoiles.

— Je me suis mis dans la tête de rendre les hommes heureux, répondit Jupiter; mais, comme ils n'apprécieraient pas le bonheur, si je leur donnais le bonheur pour rien, j'exige que vous le leur vendiez. Vous serez mes commis voyageurs.

— Nous serons ce que tu nous ordonneras d'être, Majesté toute-puissante, dirent les étoiles d'une voix si mélodieuse, que les hommes levèrent les yeux vers le ciel se doutant que du ciel seul pouvait leur venir un si

doux concert; mais que vendrons-nous aux hommes?

— Mettez-vous les unes à la suite des autres, et défilez devant moi.

Les étoiles s'alignèrent, et se mirent en mouvement dans l'ordre qui leur avait été indiqué.

Jupiter dit à la première :

— Toi, tu vendras *l'esprit.*

Il dit à la seconde :

— Toi, tu vendras *la vertu.*

Il dit à la troisième :

— Toi, tu vendras *la santé.*

Il dit à la quatrième :

— Toi, tu vendras *la longévité.*

Il dit à la cinquième :

— Toi, tu vendras *l'honneur.*

Il dit à la sixième :

— Toi, tu vendras *le plaisir.*

Il dit à la septième :

— Toi, tu vendras *l'argent.*

Jugeant le désir des hommes d'après les vœux qu'ils lui adressaient, il crut que, lorsque les hommes auraient l'esprit, la vertu, la santé, les longues années, l'honneur, le plaisir et l'argent, les hommes seraient heureux.

C'était croyable, en effet.

— Et maintenant, allez, dit-il aux étoiles, et vendez aux hommes le plus que vous pourrez de votre divine marchandise.

Mais Neptune et Pluton ne furent aucunement convaincus, et se mirent à rire plus fort que jamais, en répétant :

— Oh ! la drôle d'idée, sire ! sapristi, la drôle d'idée !

II

Les sept étoiles emballèrent leurs sept espèces de marchandises dans des caisses différentes, que leur fournit le magasinier du ciel, et, descendant sur la terre, commencèrent à faire l'article dès la première grande ville qu'elles trouvèrent sur leur chemin.

— Achetez de l'esprit ! achetez de l'esprit ! criait l'étoile n° 1. Achetez-en, j'en ai du tout frais, du tout chaud. Achetez de l'esprit ! qui veut de l'esprit, de l'esprit, de l'esprit ?

Un rire homérique accueillit la proposition.

— Morbleu ! est-ce que cette drôlesse-là nous prend

pour des imbéciles? dirent les journalistes, les romanciers, les auteurs dramatiques, les directeurs de spectacle et les fermiers-généraux.

— Une leste gaillarde, amoureusement tournée, par ma foi! dirent les dandys en regardant la marchande d'esprit avec leurs lorgnons, leurs lorgnettes et leurs binocles, et en fouettant leurs bottes avec la cravache ou la badine qu'ils tenaient à leurs mains gantées beurre frais; seulement, elle nous a l'air un peu bas bleu. Quel dommage!

— Que vient faire ici cette bégueule? dirent les femmes. Elle ferait bien mieux de nous apporter des soieries de Lyon, des dentelles de Valenciennes, des écharpes d'Alger, des coraux de Naples, des perles de Ceylan, des rubis de Visapour et des diamants de Golconde; mais de l'esprit! on l'a pour rien; l'esprit court les rues. Elle sera obligée de manger son fonds, et encore elle mourra de faim.

Et la pauvre étoile passait, sans avoir étrenné, d'une rue à l'autre, lorsque, enfin, trouvant une porte ouverte elle entra sans savoir où elle entrait.

Elle entrait à l'Académie.

On recevait un néophyte.

Il venait d'achever son discours.

Le secrétaire allait lui répondre.

— Achetez de l'esprit! achetez de l'esprit! cria l'étoile.

Les auditeurs éclatèrent de rire; le secrétaire prit une prise de tabac à l'envers et éternua pendant une demi-heure.

Le président appela les huissiers, et leur dit :

— Chassez-moi cette sotte, et donnez bien son signalement aux concierges, afin qu'elle ne repasse jamais la porte de l'Académie.

Les huissiers chassèrent l'étoile, et les portiers prirent son signalement.

L'étoile s'en alla toute honteuse ; mais, comme c'était une étoile de bonne foi, elle voulut remplir en conscience la mission qui lui était confiée.

Elle suivit donc jusqu'à moitié à peu près un pont qu'elle trouva devant elle après avoir remonté le quai pendant une centaine de pas, et, voyant une place au milieu de laquelle s'élevait un buste, et, au bout de cette place, une grande voûte où l'on entrait par une vingtaine de degrés que montait et descendait une foule de gens qui paraissaient fort affairés et très peu spirituels, elle pensa que peut-être trouverait-elle là le débit de sa marchandise, ignorant que plus les gens sont bêtes, moins il leur vient à l'idée d'acheter de l'esprit.

L'étoile traversa la foule et entra dans une grande salle où il y avait trois hommes vêtus de robes noires, coiffés de bonnets carrés noirs, assis devant un bureau, et, aux deux côtés de ces trois hommes, d'autres hommes vêtus comme eux du bonnet carré noir et de la robe noire.

Alors, elle reconnut qu'elle était entrée au palais de justice et que les hommes noirs étaient des juges, des avocats et des avoués.

On plaidait une cause de la plus haute importance, et la salle était comble.

L'avocat demandeur, qui était petit, laid, sale, avec une figure plate et un nez écrasé, venait d'achever sa plaidoirie et de prendre ses conclusions, de sorte qu'il se faisait une sorte de silence au moment où l'étoile entra.

Elle crut le moment propice et se mit à crier :

— De l'esprit, messieurs! qui veut acheter de l'esprit?

Or, il arriva que l'avocat qui venait de plaider et celui qui allait plaider virent, chacun de son côté, une épigramme dans cette offre, et, d'accord pour la première fois, prirent contre la malencontreuse étoile les mêmes conclusions.

Ces conclusions tendaient à ce que la marchande

d'esprit fut décrétée d'accusation, à l'instant même, comme prévenue d'insulte à la justice.

Par bonheur, le procureur général était un jeune homme de beaucoup d'esprit, et il se contenta de conclure à ce que l'étoile fût conduite hors du palais de justice par deux gendarmes.

Les deux gendarmes prirent l'étoile chacun par un rayon, et la reconduisirent jusque dans la rue en lui disant :

— Vous en êtes quitte pour la peur, cette fois-ci, ma belle enfant ; mais qu'on ne vous y reprenne plus !

La pauvre étoile s'en alla confuse ; mais, comme elle avait résolu de ne pas sortir de la ville sans étrenner, elle marcha, marcha, marcha jusqu'à ce qu'elle arrivât sur une grande place au milieu de laquelle elle aperçut un monument carré.

— Ah ! bon, dit-elle, voilà un temple comme j'en ai vu un à Athènes, et les Athéniens avaient tant d'esprit, qu'ils doivent désirer d'en acheter à quelque prix que ce soit.

Aussi se mit-elle à crier :

— Achetez-moi de l'esprit, Athéniens ! achetez-moi de l'esprit !

Deux hommes passaient ; l'un avait sous le bras un

portefeuille plein de coupons de toute sorte, l'autre tenait un carnet sur lequel il faisait des chiffres tout en marchant.

— Je crois qu'elle nous a appelés Athéniens, dit l'homme au portefeuille.

— Il me semble avoir entendu quelque chose comme cela, répondit l'homme au carnet.

— Que veut-elle dire par Athéniens? demanda l'homme au portefeuille.

— C'est probablement une nouvelle société qui vient de se former, répondit l'homme au carnet.

— Achetez de l'esprit! achetez de l'esprit! criait l'étoile en suivant les deux spéculateurs.

— Bon! dit l'homme au portefeuille, encore une société qui va faire banqueroute.

Et ils entrèrent dans le temple grec, qui n'était autre que la bourse.

On vendait, on achetait, on agiotait, on payait des différences, on proposait des primes; les uns offraient des coupons espagnols, les autres du crédit mobilier; ceux-ci du gaz liquide, ceux-là de l'eau à domicile; et tout le monde trouvait le débit de sa marchandise.

L'étoile se promenait au milieu de ce tumulte, en criant de toute la force de ses poumons :

— De l'esprit! de l'esprit! qui veut acheter de l'esprit?

Un quart d'agent de change s'approcha d'elle.

— Que diable vendez-vous là ? demanda-t-il.

— De l'esprit.

— De l'esprit? Ah!

— Savez-vous ce que c'est?

— J'en ai entendu parler.

— Vous devriez en acheter, si peu que ce soit, ne fût-ce que pour faire connaissance avec lui.

— Est-il coté?

— Non.

— Eh bien, alors, que diable venez-vous faire ici?

Et, tournant le dos à l'étoile :

— C'est un courtier marron, dit-il à une moitié d'agent de change.

Et tous deux s'en allèrent trouver un trois quarts d'-agent de change, qui désigna l'étoile à un agent de police, lequel lui demanda sa carte, et, voyant qu'elle n'en avait pas, appela deux sergents de ville qui conduisirent la pauvre étoile chez le commissaire du quartier.

Le commissaire aurait pu l'envoyer en prison ; mais, vu l'ignorance où elle paraissait être du lieu où elle avait été rencontrée, ignorance plus que démontrée par

la nature de la marchandise qu'elle avait essayé d'y vendre, il se contenta de lui ordonner de quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

L'étoile était si fatiguée des avanies que les habitants de la première ville où elle était entrée lui avaient faites, qu'elle fit grâce au commissaire de police de vingt-trois heures et demie et s'achemina vers la porte la plus proche.

Mais, à cette porte, l'employé de l'octroi l'arrêta.

— Qu'avez-vous dans cette malle? demanda-t-il.

— De l'esprit, répondit l'étoile.

— De l'esprit! — de l'esprit-de-vin?

— Non de l'esprit.

— Contrebande, contrebande, dit l'employé de l'octroi, qui tenait pour contrebande toute marchandise qui lui était inconnue.

Et il fit arrêter la pauvre étoile, et elle fut condamnée à trois francs cinquante centimes d'amende; après quoi, deux douaniers saisirent la caisse, brisérent les fioles, répandirent leur contenu dans le ruisseau, comme on fait du vin frelaté, tandis que deux autres, la prenant par-dessous le bras, la conduisirent hors de la ville, en lui enjoignant de ne plus y remettre les pieds, sous peine de trois mois de prison.

Pendant ce temps, l'esprit coulait à plein ruisseau.

C'est depuis ce jour-là que les gamins qui boivent au ruisseau ont tant d'esprit.

III

Pendant que l'étoile nº 1 sortait de la ville par une porte, l'étoile nº 2 y entrait par l'autre, en criant :

— De la vertu ! de la vertu ! qui veut acheter de la vertu ?

Les premiers qui entendirent ce singulier cri, crurent s'être trompés ; mais l'étoile, pleine de confiance dans sa marchandise, l'annonçait si hautement et si franchement, que bientôt les plus incrédules, ne conservèrent plus aucun doute.

Ceux qui l'entendaient, haussaient les épaules, et se disaient les uns aux autres :

— C'est quelque folle échappée de Charenton.

Les riches ajoutaient :

— On fait les maisons si petites maintenant, et nous

avons déjà tant de meubles; où diable veut-elle que que nous mettions de la vertu?

Les pauvres murmuraient :

— Que ferions-nous, nous autres pauvres gens, d'une marchandise si précieuse; ce n'est pas la peine de faire des sacrifices pour l'acheter, car personne ne croira que nous la possédons.

Les femmes disaient :

— Bon! de la vertu, il ne nous manquerait plus que cela; nous avons assez de peine à attraper des maris sans vertu. Comment ferions-nous, avec de la vertu?

Les jeunes cavaliers disaient :

— La vertu! nous avons déjà deux chevaux, une meute, un jockey; avoir avec tout cela de la vertu serait un luxe qui mériterait que nos parents nous fissent interdire, et que nos tuteurs nous nommassent un conseil de famille.

Une seule femme s'approcha de la marchande.

C'était la veuve d'un adjoint au sous-receveur d'un bureau de timbre.

— Combien coûte-t-elle, la vertu? demanda la veuve.

— Rien.

— Comment, rien?

— La peine de la garder, seulement.

— C'est trop cher, dit la veuve.

Et elle tourna le dos à la marchande.

Celle-ci, voyant que les habitants de la ville n'allaient point à elle, résolut d'aller à eux.

Une porte était ouverte, elle entra.

— Que voulez-vous? demanda d'un ton aigre une femme grande, sèche, maigre, et dont le chien, qui paraissait aussi hargneux qu'elle, se mit à aboyer.

— Pardon, madame, répondit humblement l'étoile; mais c'est que je suis marchande.

— Je n'ai besoin de rien.

— Tout le monde a besoin de ce que je vends.

— Que vendez-vous donc?

— Je vends de la vertu.

— Si vous vendez de la vertu, vous devez en acheter alors.

— Sans doute. Pourquoi cela? demanda la marchande

— C'est que j'en ai à revendre, dit la prude.

— Montrez-la, et peut-être ferons-nous affaire.

Alors, la prude ouvrit les tiroirs d'une toilette et elle en tira une vertu, mais si vieille, si rapiécée, si pleine de reprises, si pleine de taches, si mangée aux vers,

qu'il était impossible de se rendre compte de ce qu'elle avait pu être vingt ans auparavant.

— Combien me donnerez-vous pour vous vendre cette vertu-là? demanda la prude.

— Combien me donnerez-vous pour vous l'acheter? demanda l'étoile.

— Voyez-vous, l'impertinente! s'écria la prude en arrachant sa vertu des mains de la marchande.

Mais la pauvre vertu était si sèche et si fragile, qu'elle se déchira comme une toile d'araignée.

C'était une mauvaise affaire : la prude menaçait la marchande de lui faire un procès en calomnie et en diffamation, pour avoir dit que sa vertu était une vertu de hasard.

Et, comme, en ces sortes de matières, la preuve n'est pas admise, l'étoile courait grand risque de payer une grosse amende et même d'aller en prison.

Elle offrit alors à la prude une vertu toute neuve, à la place de e le qui était hors de service.

Mais la prude lui fit déballer sa marchandise, et, quoique l'étoile eût toutes sortes de vertus, la plaignante n'en trouva pas une seule à sa fantaisie.

La marchande fut obligée de lui offrir une indemnité en argent.

Après une longue discussion, l'indemnité fut fixée à une pistole.

L'étoile tira de sa poche trois écus de Brabant, qui faisaient onze livres dix sous, et pria poliment la prude de lui rendre un franc cinquante centimes.

La prude sortit, sous prétexte d'aller chercher la monnaie, et revint avec la garde.

— Voilà une femme qui est entrée chez moi pour me voler, dit-elle ; arrêtez-la et conduisez-la en prison.

L'étoile eut beau dire qu'elle attendait sa monnaie, la garde, qui se composait d'Alsaciens peu familiers avec la langue du pays, invita la marchande à se rendre chez le commissaire de police.

Il fallut obéir.

L'étoile traversa les deux ou trois rues qui séparaient la maison de la prude du bureau du magistrat, et tous les gamins la suivaient en criant :

— Ohé ! voleuse !

Arrivée chez le commissaire de police, la marchande de vertu exposa les faits avec tant de simplicité, que le digne magistrat, qui, grâce à l'œil qu'il portait sur lui, savait beaucoup de choses, et, entre autres choses, que la prude chez laquelle avait été arrêtée l'étoile n'avait pas de la vertu à revendre, renvoya la garde, et, resté

seul avec l'accusée, lui demanda quels étaient ses moyens d'existence.

L'étoile ouvrit sa malle et montra sa marchandise.

Mais le magistrat se mit à rire.

— Ma belle enfant, dit-il, il y a des commerces qui n'en sont pas, et, si vous n'avez pas d'autres moyens d'existence, je vous inviterai à sortir de la ville ; la ville a ses pauvres.

La pauvre étoile baissa la tête, et sortit de la ville, en laissant sa malle chez le commissaire de police, qui, dans un repas de corps qui eut lieu le premier jour de l'année suivante, en distribua, à titre d'étrennes, le contenu à ses confrères.

C'est depuis ce temps-là que les commissaires de police sont si vertueux.

IV

Le même jour, la troisième étoile entrait dans la même ville.

C'était celle qui vendait de la santé.

— Santé, santé à vendre! criait-elle; qui veut de la santé?

— Est-ce que vous vendez de la santé? lui cria-t-on de tous côtés.

— Oui. Santé à vendre! santé à vendre! achetez!

En moins d'un instant, il se fit un grand cercle autour d'elle; tout le monde en demandait, tout le monde en voulait; la pauvre étoile ne savait à qui entendre.

Mais la plupart de ceux qui étendaient les bras vers le bienheureux spécifique avaient depuis longtemps tué la santé en eux et en avaient chassé jusqu'au cadavre de leur corps; de sorte que la santé, qui avait son amour-propre, ne voulut jamais rentrer dans des endroits d'où on l'avait si ignominieusement chassée.

D'autres demandèrent :

— Est-ce cher à nourrir, la santé?

— Oh! mon Dieu, non, répondit l'étoile.

— Qu'est-ce que cela mange? qu'est-ce que cela boit? et comment faut-il la traiter?

Et l'étoile répondit :

— La santé mange avec modération, boit de l'eau claire, se couche de bonne heure et se lève avec le soleil.

Alors, les gens haussèrent les épaules et dirent :

— Cette marchande ne pare pas sa marchandise autant vaudrait se faire ermite que d'acheter la santé.

Mais, cependant, il y eut deux classes d'individus qui se dirent :

— Si par malheur cette marchandise-là fait fortune, nous sommes ruinés.

C'étaient les médecins, d'abord ; les fossoyeurs, ensuite.

Nous disons deux classes d'individus ; nous aurions dû dire une seule classe ; car, dans cette ville, les médecins et les fossoyeurs étaient associés et formaient une société en commandite, sous la raison sociale *MM. Trépas et compagnie.*

Fossoyeurs et médecins se réunirent, et résolurent de se débarrasser, coûte que coûte, de la marchande et de la marchandise.

Les fossoyeurs se chargèrent de la marchandise.

Les médecins se chargèrent de la marchande.

Un fossoyeur lui escamota sa boîte.

Et, comme elle criait :

— Au voleur ! arrêtez ! on m'a volé ma santé !

Un médecin, qui se trouvait à portée sur la route, lui dit :

— Venez par ici, ma petite, venez par ici ; on va vous la rendre.

La marchande vit un homme de mine respectable, bien vêtu, quoique d'une façon un peu lugubre.

Elle eut confiance et le suivit.

Il la conduisit à l'hôpital.

Quand la pauvre étoile reconnut le lieu où elle était, elle voulut sortir au plus vite.

Mais la porte s'était refermée sur elle.

Elle vit qu'elle était tombée dans un guet-apens.

— Monsieur le médecin, dit-elle, monsieur le médecin, ayez pitié de moi ! je me porte à merveille.

— Vous vous trompez, lui dit-il, vous êtes fort malade.

— Mais je mange bien.

— Mauvais symptôme !

— Je bois bien.

— Mauvais symptôme !

— Je dors bien.

— Mauvais symptôme !

— J'ai l'œil clair, le pouls calme, la langue rose.

— Mauvais symptôme, mauvais symptôme, mauvais symptôme !

Et, comme l'étoile, soutenant qu'elle se portait bien,

ne voulait ni se déshabiller ni se coucher, l'homme noir appela quatre gardiens, qui la déshabillèrent de force et qui l'attachèrent dans un lit.

— Ah! dit le médecin, tu te mêles de vendre de la santé quand nous vendons de la maladie, nous; au lieu de nous proposer une association, tu viens nous faire concurrence; eh bien, tu vas voir ce que tu vas voir.

Et il appela trois de ses confrères, et ils firent ce que les médecins appellent une consultation, et ce que les fossoyeurs, leurs associés, appellent un jugement à mort.

On décida que l'étoile serait soumise à un traitement pathologique, le plus expéditif de tous les traitements.

On la mit d'abord à une diète continue.

Puis on lui tira tous les jours quatre palettes de sang.

Enfin, sous prétexte qu'elle dormait trop, somnolence qui pouvait amener l'apoplexie, on lui chatouillait la plante des pieds chaque fois qu'elle fermait les yeux.

Par bonheur, en sa qualité d'étoile, la marchande de santé était immortelle.

Elle ne mourut pas, attendu qu'elle ne pouvait pas mourir; mais elle fut bien malade.

Par bonheur encore, une nuit, son gardien s'endormit.

La pauvre étoile parvint à détacher un de ses bras, puis deux, puis une jambe, puis l'autre.

Alors elle se glissa doucement hors de son lit, ouvrit une fenêtre, attacha un de ses draps à la barre, s'enveloppa dans l'autre, et descendit dans le jardin de l'hôpital.

Le jardin était clos de murs, mais ces murs étaient garnis d'espaliers.

Elle monta par-dessus les murs.

Une fois de l'autre côté de l'enceinte mortuaire, l'étoile se mit à courir de toutes ses forces.

Comme l'hôpital était porte à porte avec le cimetière, on crut, non pas qu'elle sortait de l'hôpital, mais du cimetière, et, au lieu de la prendre pour une malade qui se sauve, on la prit pour un fantôme qui revenait.

Le drap dont elle était enveloppée aidait encore au prestige.

Au lieu de songer à l'arrêter, tout le monde, même la sentinelle qui veillait à la porte de la ville, s'écarta devant elle et la laissa passer.

— Ah ! s'écria-t-elle, si Jupiter a une seconde paco-

tille de santé à envoyer sur la terre, il peut en charger une autre marchande que moi.

Mais nous, en notre qualité d'historien de ce merveilleux événement, nous nous sommes informé que le fossoyeur qui avait volé la caisse à l'étoile avait porté cette caisse à ses camarades, en leur disant ce qu'elle contenait.

Alors, tous ensemble avaient creusé un trou énorme en forme de fosse au milieu du cimetière, ils y avaient jeté la santé et avaient comblé la fosse.

De sorte que personne n'avait profité de la bonne volonté de Jupiter, excepté les morts.

C'est depuis ce temps-là que les morts se portent si bien.

V

Pendant que l'on conduisait traîtreusement la santé à l'hôpital, où elle fût morte, bien certainement, si elle n'eût pas été immortelle, un cri qui n'était pas sans analogie avec celui qui venait de lui si mal réussir, se faisait entendre dans un autre quartier de la ville.

C'était la quatrième étoile qui essayait de débiter sa marchandise, et qui criait :

— Qui veut vivre longtemps? qui veut vivre toujours? Achetez de longues années! achetez, achetez!

A ce cri, toute la ville fut sens dessus dessous.

Un riche banquier, qui avait maison à Paris, à Francfort, à New-York, à Vienne et à Londres, ordonna à son agent de change de réaliser autant de millions qu'il en faudrait pour acheter la boîte à lui tout seul.

Les grands seigneurs requirent la garde, afin d'empêcher les manants d'acheter la précieuse denrée.

Le clergé se rassembla. L'archevêque prévint le pape par le télégraphe électrique; le pape répondit :

— Ceux qui achèteront de longues années devront payer une dîme d'une année sur chaque dix années qu'ils achèteront.

La chambre législative décréta que celui qui achèterait de longues années payerait l'impôt progressif.

Le banquier vint avec ses millions pour tout acheter; mais il y eut émeute, on cria à l'accapareur et l'on pendit le banquier.

Alors, le roi, qui était un bon roi, abolit tous les monopoles proposés, et déclara par un édit que les longues années se vendraient publiquement et que chacun,

excepté les condamnés à mort, aurait le droit d'en acheter selon ses moyens.

Aussitôt, chacun s'approcha de l'étoile, une main pleine d'argent et une main vide.

— De longues années! de longues années! disaient les acheteurs; voilà de l'argent; acceptez mon argent; mais prenez donc mon argent!

Et chacun criait :

— A moi, de longues années! de longues années, à moi, à moi, à moi!

— A votre service, messieurs et mesdames, répondait l'étoile; mais avez-vous fait provision de la marchandise que vendaient mes trois sœurs?

— Et que vendaient vos trois sœurs? demandaient les acheteurs, pressés de tenir la précieuse marchandise.

— La première vendait de l'*esprit*.

— Nous n'en avons pas acheté.

— La seconde vendait de la *vertu*.

— Nous n'en avons pas acheté.

— La troisième vendait de la *santé*.

— Nous n'en avons pas acheté.

— Alors, répondit la marchande de longues années, j'en suis fâchée, mais, sans esprit, sans vertu et sans santé, les longues années n'ont aucune valeur.

Et la marchande de longues années referma sa malle, refusant de vendre sa marchandise à des gens qui n'avaient pas eu l'intelligence d'acheter celle de ses trois sœurs.

Sa malle refermée, il se trouva qu'elle avait, sans y faire attention, gardé à la main un échantillon de sa marchandise.

C'était un petit bout de longue vie.

Il y en avait pour trois siècles.

Un perroquet était là sur son perchoir.

— As-tu déjeuné, Jacquot? lui demanda-t-elle.

— Non, Margot, répondit le perroquet.

L'étoile se mit à rire et lui donna l'échantillon.

Le perroquet le mangea jusqu'à la dernière miette.

C'est depuis ce temps-là que les perroquets vivent trois cents ans.

VI

En ce moment, la marchande de longues années, qui regardait le papegai croquant son échantillon, entendit un grand tumulte.

Au milieu de ce grand tumulte, elle distingua ces mots :

— De l'honneur! de l'honneur! qui veut acheter de l'honneur?

C'était la cinquième étoile qui faisait son entrée dans la ville.

Tous ces gens qui avaient refusé d'acheter de l'esprit, de la vertu et de la santé, et à qui on venait de refuser de vendre de longues années, étaient furieux.

A ce cri : « De l'honneur! de l'honneur! qui veut acheter de l'honneur? » ils résolurent de ne pas acheter de l'honneur, mais de s'en emparer, et, s'il était possible, de l'avoir pour rien.

En conséquence, ils se ruèrent sur la pauvre étoile, qui, se voyant ainsi menacée, ouvrit sa boîte et la secoua.

Mille choses en tombèrent.

C'étaient des croix, des titres, des rubans, des clefs d'or, des épaulettes, etc.

Chacun se rua sur quelque objet et l'emporta tout en courant, chacun croyant emporter de l'honneur, tandis que l'adroite étoile n'avait laissé tomber que des honneurs.

Ce qni n'est pas la même chose.

Le véritable honneur était resté au fond de la boîte de l'étoile, comme l'espérance était restée au fond de la boîte de Pandore.

C'est depuis ce temps-là que l'honneur est si rare, et que les honneurs sont si communs.

VII

Sur ces entrefaites, la sixième étoile arriva en criant :

— Des plaisirs ! qui veut acheter des plaisirs?

Tout le monde se rua vers elle.

Ceux mêmes qui avaient eu leur bonne part d'honneurs voulurent encore s'adjuger des plaisirs, et, leurs croix à leur boutonnière, leurs titres dans leur poche, leurs rubans à leur cou, leurs clefs d'or au pan de leur habit, leurs épaulettes sur leurs épaules, ils s'avancèrent avec les autres pour avoir leur part de plaisirs.

Mais on trouva que ces messieurs abusaient de la fortune ; on les appela cumulards, on fit une émeute. Ils arrachèrent la boîte des mains de l'étoile... on arracha la boîte de leurs mains. Dans tout ce tohu-bohu,

la boîte tomba sur le pavé, la boîte se brisa, et les plaisirs volèrent de tous côtés.

Ce fut alors comme dans les baptêmes de village, où le parrain et la marraine jettent des dragées, et où les gamins se ruent pour en avoir.

Seulement, les dragées étaient les plaisirs; les gamins, la population tout entière d'une grande ville.

Il en résulta qu'au lieu que chacun achetât le plaisir qui lui convenait, chacun arracha le plaisir de son voisin, et fut partagé, non pas selon sa convenance, mais au hasard.

Or, ce maraud de hasard s'en était donné à cœur joie... de se moquer des pauvres humains.

Les femmes avaient la chasse;

Les hommes, les dentelles et les chiffons;

Les goutteux, la danse;

Les paralytiques, la promenade;

Les sourds, la musique;

Les aveugles, la peinture;

Les vieillards, l'amour passionné;

Les vieilles femmes, l'amour platonique.

Bref, personne n'avait ce qu'il eût choisi; aussi, nul n'était-il content et chacun maudissait-il la marchande.

Ce que voyant celle-ci, elle prit ses jambes à son cou et se sauva au lieu de demander son argent.

C'est depuis ce temps-là que les plaisirs sont si mal distribués, que l'on est tenté de regarder comme un fou tout homme qui prend du plaisir.

VIII

Et lorsque la pauvre marchande de plaisirs, qui venait de voir si effrontément piller sa marchandise, fut sortie de la ville, elle aperçut sa septième sœur, celle qui devait vendre l'argent, évanouie dans le fossé qui bordait la grande route.

La marchande de plaisirs courut à elle, s'assit à ses côtés, la posa la tête sur ses genoux et lui fit respirer des sels. Mais ce ne fut pas sans peine que la septième étoile revint à elle.

Revenue à elle, voici ce qu'elle raconta :

— A peine étais-je en vue de la ville, à peine avais-je eu l'imprudence de dire ce que je venais vendre, à peine sut-on que j'étais chargée d'argent, que des hommes

tombèrent sur moi, me dépouillèrent et me laissèrent pour morte, comme tu as vu.

— Mais quels étaient ces misérables? demandèrent les autres étoiles, qui venaient derrière.

— Des bandits?

— Des vagabonds?

— Des hommes mourant de faim?

— C'étaient des millionnaires, mes sœurs! soupira la septième étoile.

Et quand les sept étoiles furent remontées au ciel, et eurent raconté à celui qui les avait envoyées comment elles avaient été reçues ici-bas, Jupiter fronça son sourcil terrible.

Mais Neptune et Pluton éclatèrent de rire.

— Nous avions bien dit, sire, s'écrièrent-ils que tu avais eu là une drôle d'idée.

Et ils répétèrent en chœur :

— Oh! la drôle d'idée que tu avais eue là!

Et Jupiter, à la fin, fut de leur avis.

Voilà, mot pour mot, le texte du manuscrit retrouvé dans le tiroir de la table de M. ***, par le geôlier de la prison de la ville de ***, capitale des États de Sa Majesté le roi de ***.

UN PLAN D'ÉCONOMIE

Supposez, cher lecteur, que vous soyez ministre, et qu'étant ministre, vous ayez sous votre juridiction les quatre théâtres subventionnés qu'on appelle le Théâtre-Français, l'Odéon, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Italien.

Supposez encore ceci : que, ne vous étant jamais occupé de questions théâtrales, vous avez cependant le désir de vous en occuper ; qu'à ce désir se joint la bonne volonté de faire mieux que n'ont fait vos prédécesseurs.

Quel moyen emploierez-vous ?

Vous enverrez chercher quelqu'un qui, tout au con-

traire de vous, aura pratiqué ces questions-là toute sa vie, et vous lui direz :

— Je suis le pouvoir et la volonté ; vous êtes la pratique et l'habitude ; causons.

Maintenant que nous avons supposé que vous êtes ministre, que le Théâtre-Français, l'Odéon, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Italien relèvent de votre ministère ; que vous avez envoyé chercher quelqu'un dont la vie tout entière a été consacrée à l'art, faisons une dernière supposition : c'est que ce quelqu'un que vous avez envoyé cherché, c'est que celui à qui vous avez fait l'honneur de dire : « Causons, » ce soit moi.

Je vous répondrais :

— Bien volontiers, monsieur le ministre ; mais de quoi voulez-vous que nous causions ?

— Causons du Théâtre-Français, d'abord.

— Ce n'est pas amusant ; mais n'importe, je suis à vos ordres.

— Qu'en pensez-vous, du Théâtre-Français ?

— Comme art ? comme organisation ?

— Comme organisation.

— Mais que sa constitution est tout simplement détestable ; que sa division en sociétaires et en pensionnaires est fatale ; qu'il faut, à quelque prix que ce soit,

payer les dettes de la société, liquider son arriéré, assurer les pensions au marc le franc du temps de service, et faire, de la Comédie, un théâtre comme tous les théâtres.

— Bon ! mais il faut un million pour cela!

— Répondez du million ; en cinq ans, nous le trouverons.

— Soit ; voilà le Théâtre-Français devenu comme tous les autres théâtres. Qu'en faites-vous, maintenant?

— Attendez, monsieur le ministre ; cela se rattache à un plan général que je vais vous développer tout à l'heure. Passons donc à un autre théâtre, maintenant qu'il est convenu que le théâtre de la rue de Richelieu n'est plus en société.

— Auquel passons-nous?

— A celui que vous voudrez.

— A l'Odéon. Que pensez-vous de l'Odéon?

— Mais que c'est tout simplement le plus important des quatre.

— Comment cela?

— C'est l'école de vos écoles ; c'est le gymnase des jeunes auteurs ; c'est mieux encore : c'est l'éperon avec lequel on talonne, le fouet avec lequel on réveille le

théâtre de la rue de Richelieu, qui n'est que trop disposé à aller au pas quand les autres vont au galop, à s'endormir quand les autres veillent.

— On m'assure qu'il ruine ses directeurs, votre Odéon !

— Allons donc, monsieur le ministre ! Grâce à ses cent mille francs de subvention et à sa salle donnée gratis, l'Odéon est une des meilleures affaires de Paris ! Harel, avec *Christine*, a mis la subvention tout entière dans sa poche ; Bocage, avec *François le Champi*, a suivi son exemple, et j'ai tout lieu de croire qu'Altaroche, avec *l'Honneur et l'Argent*, en a fait autant que ses deux illustres devanciers.

— Alors, votre avis sur l'Odéon ?

— Mon avis sur l'Odéon viendra, s'il vous plaît, monsieur le ministre, avec mon avis sur les autres théâtres.

— Passons à l'Opéra-Comique. Vous ne devez pas apprécier énormément l'Opéra-Comique, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue. Cependant, c'est le théâtre national par excellence, à ce qu'on dit du moins. Il a fait nos meilleurs compositeurs modernes, Auber, Boïeldieu, Hérold, Adam, Halévy, Grisar, Thomas, Monpou. Je l'honore comme on honore un oncle qu'on ne va pas

voir, mais dont on demande des nouvelles de temps en temps, quoique, vivant ou mort, on n'ait rien à attendre de lui.

— Cela ne vous empêchera point de me dire ce qu'à ma place vous feriez de l'Opéra-Comique.

— Comment donc!

— Reste le Théâtre-Italien. Celui-là, vous allez me demander sa suspension.

— Bien au contraire! D'abord, je crois que la musique française n'a qu'à gagner à écouter, d'une oreille, Mozart, et, de l'autre, Rossini. Voyez plutôt Meyerbeer, qui est un composé des deux hommes; croyez-vous, par hasard, que ce soit de la musique française, ce qu'il vous donne? Point : c'est la fusion des deux écoles; c'est la vigueur du Nord alliée à la grâce du Midi; c'est quelque chose comme Rubens faisant de la peinture à Rome.

— Alors, vous n'êtes pas de l'avis de ceux qui disent que les Italiens nuisent et ne servent pas; que ce sont des étrangers qu'il faut traiter en étrangers, sinon en ennemis.

— Ce sont des hôtes harmonieux et sublimes, envers lesquels il faut pratiquer la plus large et la plus splendide hospitalité.

— Ainsi, on a bien fait de leur rendre leurs cent mille francs de subvention?

— Ah! ça, c'est autre chose; j'ai sur les subventions, monsieur le ministre, des idées dont je vais vous faire part, si vous le voulez bien.

— Je vous ai appelé pour cela. Voyons vos idées.

— D'abord, permettez-moi de vous dire, monsieur le ministre, qu'il me paraît au-dessous de la dignité d'un pays comme la France, qui conserve, surtout par l'intelligence, sa suprématie universelle, d'abandonner à la spéculation le côté le plus rayonnant des quatre grands arts: la poésie; — car remarquez que la littérature n'est un art que lorsqu'elle s'élève jusqu'à la poésie...

— Très-bien! Que feriez-vous?

— Je garderais dans ma main droite les quatre théâtres royaux, impériaux, nationaux, de quelque nom qu'ils s'appellent, comme une mère garde des enfants qu'elle aime trop pour les mettre en nourrice. Je leur nommerais quatre directeurs, fonctionnaires publics, à douze mille francs d'appointements chacun. J'ajouterais à ces appointements cinq pour cent sur les bénéfices qu'ils pourraient faire, afin qu'ils eussent intérêt à faire des bénéfices. Je ne donnerais pas à chaque théâ-

tre telle ou telle subvention, cent mille francs à celui-ci, deux cent mille francs à celui-là : des six cent mille francs affectés aux quatre théâtres, je ferais un fonds commun où chacun puiserait selon ses besoins. Pourquoi donner aux riches? pourquoi refuser aux pauvres ? Il y aurait des années où, j'en réponds, la subvention demeurerait intacte. De cette subvention non employée, des bénéfices faits, moi, gouvernement, qui dois risquer de perdre, mais jamais de gagner, je constituerais des pensions aux vieux musiciens, aux vieux artistes dramatiques, aux vieux poëtes, aux vieux décorateurs même ; c'est un art aussi, c'est même un grand art que celui de la décoration ! Croyez-vous que le cloître des nonnes n'ait pas été pour quelque chose dans le succès de *Robert le Diable ?* Du surplus, je créerais un fonds de réserve pour les trois autres grands arts libéraux : sculpture, peinture, architecture. Et, sur mes quatre théâtres, mes deux cent mille francs de dettes du Théâtre-Français payées, il me resterait deux cent mille francs par an de bénéfices.

Je vous ai dit, monsieur le ministre, à quoi j'emploierais ces bénéfices annuels, qui doubleraient, quand mes dettes de la rue de Richelieu seraient liquidées.

Maintenant, je ferais une économie énorme, à laquelle

personne n'a pensé encore, et que le premier machiniste venu vous indiquera aussi bien que moi.

Les quatre théâtres dont nous nous occupons ont chacun trente-deux ou trente-quatre pieds d'ouverture.

Les décorations de l'un peuvent donc servir à l'autre.

Pourquoi quatre magasins de décors? pourquoi quatre magasiniers, quatre sous-magasiniers? pourquoi quatre loyers, ou quatre terrains inutiles, quand un terrain aux Champs-Élysées suffirait pour tous?

Et remarquez que deux de ces magasins sont au centre de Paris, l'un place Louvois, l'autre rue Marsollier; ils valent, comme terrain, quinze cent mille francs.

Bon! voilà votre million du Théâtre-Français payé, et il vous reste encore cinq cent mille francs.

Supposons, à chaque théâtre, cinquante décorations en état de service. Cela nous fait pour chacun, en les réunissant, deux cents décorations au lieu de cinquante.

Eh bien, vous avez un album, — quatre jeunes décorateurs, pour mille écus chacun, vous feront quatre albums de vos décorations : forêts, villes, intérieurs, paysages. On vient vous lire une pièce; l'auteur a besoin de trois décoration nouvelles : vous lui donnez votre album, il cherche, il trouve des à peu près qui vous économisent du bois et de la toile, c'est-à-dire la

moitié de la dépense; vous n'avez plus à vous occuper que de la peinture, c'est-à-dire du côté artistique.

Grâce à la reunion des décorations, à la vente ou à la location des terrains inutiles, — puisqu'un seul terrain vous suffit aux Champs-Élysées, — vous avez cent cinquante mille francs de bénéfice par an.

Ajoutez cinquante mille francs, et vous aurez à vos quatre théâtres des décors magnifiques faits par Séchan, Diéterle Despleschin, Thierry, Cambon, Devoir, Ernest Cicéri, Moynet, c'est-à-dire par ce qu'il y a de mieux à Paris, et, par conséquent, ce qu'il y a de mieux au monde.

Maintenant, pour veiller sur la quadruple administration, nommez un vérificateur des comptes; pour diriger le quadrige artistique, nommez un commissaire impérial; et vous aurez une grande machine, parfaitement simple, un char littéraire qui marchera sur quatre roues, et ne pourra jamais ni s'embourber ni verser, puisqu'il aura pour cocher le gouvernement.

Voilà, cher lecteur, ce que je vous dis, à vous, et ce que je dirais au ministre s'il me faisait l'honneur de me demander mon avis là-dessus.

P. S. Si vous le connaissez, le ministre, je vous autorise à en causer avec lui.

LA FIGURINE DE CÉSAR

I

Voulez-vous me permettre de vous entretenir quelques instants d'une œuvre d'art des plus remarquables que M. Vuilleret, bibliothécaire de la ville de Besançon, vient de m'envoyer au nom du musée.

Il s'agit d'une statuette antique représentant César. La statuette est mutilée : il lui manque les deux bras et les deux jambes.

Telle qu'elle est, c'est tout simplement un chef-d'œuvre.

Maintenant, comment en suis-je arrivé à recevoir un pareil cadeau?

C'est ce que je vais vous raconter.

Seulement, la narration sera longue. — Je suis fort prolixe, lorsque je cause avec vous, chers lecteurs.

Les gens qui cherchent toujours à côté de la raison qui existe ou qui n'existe pas, prétendent que je *tire à la ligne.*

Excusez ce terme d'argot, je ne m'en sers que pour parler la langue de ceux auxquels, à mon avis, le bon Dieu aurait aussi bien fait de ne pas donner de langue.

Eh! chers ennemis, quand je travaille pour moi, et c'est ce que je fais dans ce moment, je n'ai aucun intérêt à *tirer à la ligne,* — et je compte devenir, en fait de causerie, plus long que je n'ai jamais été.

Je suis tout le contraire des gens qui disent à leurs amis en les voyant :

— C'est étonnant, j'avais tant de choses à vous dire, et, maintenant que vous voilà, je n'en trouve plus le premier mot.

Moi, je vous l'avoue franchement, chers lecteurs, avant de prendre la plume, souvent je ne sais pas le premier mot de ce que je vous dirai. Puis, une fois parti, je m'accroche à une idée et je ne m'arrête plus.

C'est si bon de battre la campagne, de courir du ruisseau à la charmille. Il n'y a si petites fleurs sur ce magnifique tapis brodé de la main de Dieu qui ne soit un chef-d'œuvre.

Mais plus la fleur est petite, plus elle vous rappelle votre enfance.

Les petits enfants ne connaissent et n'aiment que les petites fleurs, les pâquerettes, les boutons d'or, les kouklouses.

— Qu'est-ce que les kouklouses? me demanderez-vous.

— Mon Diéu, je serais bien empêché de vous dire le nom scientifique de la kouklouse, ni à quelle famille elle appartient. Peut-être même n'est-ce qu'à Villers-Cotterets qu'elle s'appelle ainsi. Mais demandez, chers lecteurs et belles lectrices, demandez aux plus petits de vos petits enfants avec quelle fleur ils font les balles dont ils se servent en guise de volants, et, s'ils ne vous disent pas le nom de la fleur, ils vous la montreront.

Les roses, les lilas, les jasmins sont les fleurs de la jeunesse et non celles de l'enfance. L'enfant ne reconnaît pas ces fleurs-là pour des fleurs.

Quant aux camellias, aux dalhias et aux cactus, ce

n'est pas le bon Dieu qui les a faits, c'est Batton, c'est Nattier, c'est madame Barjon.

Je voyais, l'autre jour, un petit enfant qui voulait à toute force faire manger un morceau de sucre à un bouton de rose qui commençait à s'entr'ouvrir.

Il est évident que l'enfant ne prenait pas ce bouton de rose, auquel il donnait la becquée, pour une fleur.

— Pourquoi le prenait-il, alors? me demanderez-vous.

Oh! cela ne me regarde pas; c'est bien assez d'avoir pour mon état à lire dans le cœur des hommes, — et quelquefois dans le cœur des femmes, — sans avoir à lire aussi dans l'esprit des enfants.

D'ailleurs, dans l'esprit des enfants, rien n'est écrit encore; c'est un registre blanc où Dieu trace la première ligne : « Aime ta mère! » Passé cela, l'œil le plus habile n'y voit que des objets mouvants et passagers, quelque chose comme les ombres qui se reflètent dans une chambre obscure.

Revenons à notre buste de César.

Il y a à peu près un an que mon vieil ami Jules Simon, l'auteur du *Devoir*, vint me demander de lui faire un roman pour le *Journal pour tous*.

Je lui racontai un sujet de roman que j'avais dans la

tête. Le sujet lui convenait. Nous signâmes le traité séance tenante.

L'action se passait de 1791 à 1793, et le premier chapitre s'ouvrait à Varennes, le soir de l'arrestation du roi.

Seulement, si pressé que fût le *Journal pour tous*, je demandai à Jules Simon une quinzaine de jours avant de me mettre à son roman.

Je voulais aller à Varennes; je ne connaissais pas Varennes.

Il y a une chose que je ne sais pas faire : c'est un livre ou un drame sur des localités que je n'ai pas vues.

Pour faire *Christine*, j'ai été à Fontainebleau; pour faire *Henri III*, j'ai été à Blois; pour faire *les Mousquetaires*, j'ai été à Boulogne et à Béthune; pour faire *Monte-Cristo*, je suis retourné aux Catalans et au château d'If; pour faire *Isaac Laquedem*, je suis retourné à Rome; et j'ai, certes, perdu plus de temps à étudie Jérusalem et Corinthe à distance que si j'y fusse allé.

Cela donne un tel caractère de vérité à ce que je fais, que les personnages que je plante poussent parfois aux endroits où je les ai plantés, de telle façon que quelques-uns finissent par croire qu'ils ont existé.

Il y en a même qui les ont connus.

Ainsi je vais vous dire une chose en confidence, chers lecteurs, mais ne le répétez pas. — Je ne veux pas faire de tort à d'honnêtes pères de famille qui vivent de cette petite industrie. — Mais, si vous allez à Marseille, on vous montrera la maison Morel sur le Cours, la maison de Mercédès aux Catalans, et les cachots de Dantès et de Faria au château d'If.

Lorsque je mis en scène *Monte-Cristo* au Théâtre Historique, j'écrivis à Marseille pour que l'on me fît un dessin du château d'If, et qu'on me l'envoyât. Ce dessin était destiné au décorateur.

Le peintre auquel je m'étais adressé m'envoya le dessin demandé. Seulement, il fit mieux que je n'eusse osé exiger de lui ; il écrivit sous le dessin : « Vue du château d'If, à l'endroit où Dantès fut précipité. »

J'ai appris, depuis, qu'un brave homme de cicérone, attaché au château d'If, vendait des plumes en cartilages de poisson, faites par l'abbé Faria lui-même.

n'y a qu'un malheur, c'est que Dantès et l'abbé Faria n'ont jamais existé que dans mon imagination, et que, par conséquent, Dantès n'a pu être précipité du haut en bas du château d'If, ni l'abbé Faria faire des plumes.

Mais voilà ce que c'est de visiter les localités.

Je voulais donc visiter Varennes avant de commencer mon roman, dont le premier chapitre s'ouvrait à Varennes.

Puis, historiquement, Varennes me tracassait fort; plus je lisais de relations historiques sur Varennes, moins je comprenais topographiquement l'arrestation du roi.

Je proposai donc à mon jeune ami Paul Bocage de venir avec moi à Varennes. J'étais sûr d'avance qu'il accepterait. Proposer un pareil voyage à cet esprit pittoresque et charmant, c'était le faire bondir de sa chaise au chemin de fer.

Nous prîmes le chemin de fer de Châlons.

A Châlons, nous fîmes prix avec un loueur de voitures qui, à raison de dix francs par jour, nous prêta un cheval et une carriole.

Nous fûmes sept jours en chemin : trois jours pour aller de Châlons à Varennes, trois jours pour revenir de Varennes à Châlons, et un jour pour faire toutes nos recherches locales dans la ville.

Je reconnus, avec une satisfaction que vous comprendrez facilement, que pas un historien n'avait été historique, et, avec une satisfaction plus grande encore, que c'était M. Thiers qui avait été le moins historique de tous les historiens.

Je m'en doutais bien déjà, mais je n'en avais pas la certitude.

Le seul qui eût été exact, mais d'une exactitude absolue, c'était Victor Hugo dans son livre intitulé *le Rhin.*

Il est vrai que Victor Hugo est un poëte, et non pas un historien.

Quels historiens cela ferait, que les poëtes, s'ils consentaient à se faire historiens !

Un jour, Lamartine me demandait à quoi j'attribuais l'immense succès de son *Histoire des Girondins ?*

— A ce que vous vous êtes élevé à la hauteur du roman, lui répondis-je.

Il réfléchit longtemps, et finit, je crois, par être de mon avis.

Je restai donc un jour à Varennes, et visitai toutes les localités nécessaires à mon roman, qui devait être intitulé *René d'Argonne.*

Puis je revins.

Mon fils était à la campagne à Sainte-Assise, près Melun; ma chambre m'attendait; je résolus d'y aller faire mon roman.

Je ne sais pas deux caractères plus opposés que celui d'Alexandre et le mien, et qui cependant aillent mieux

ensemble. Nous avons certes de bonnes heures parmi celles que nous passons loin l'un de l'autre; mais je crois que nous n'en avons pas de meilleures que celles que nous passons l'un près de l'autre.

Au reste, depuis trois ou quatre jours, j'étais installé, essayant de me mettre à mon *René d'Argonne,* prenant la plume, et la déposant presque aussitôt.

Cela n'allait pas.

Je m'en consolais en racontant des histoires.

Le hasard fit que j'en racontai une qui m'avait été racontée à moi-même par Nodier : c'était celle de quatre jeunes gens, affiliés à la compagnie de Jéhu, et qui avaient été exécutés à Bourg en Bresse, avec des circonstances du plus haut dramatique.

L'un de ces quatre jeunes gens, celui qui eut le plus de peine à mourir, ou plutôt celui que l'on eut le plus de peine à tuer, avait dix-neuf ans et demi.

Alexandre écouta mon histoire avec beaucoup d'attention.

Puis, quand j'eus fini :

— Sais-tu, me dit-il, ce que je ferais à ta place ?

— Dis.

— Je laisserais là *René d'Argonne,* qui ne rend pas, et je ferais *les Compagnons de Jéhu,* à la place.

— Mais pense donc que j'ai l'autre roman dans ma tête depuis un an ou deux, et qu'il est presque fini.

— Il ne le sera jamais, puisqu'il ne l'est pas maintenant.

— Tu pourrais bien avoir raison ; mais je vais perdre six mois à me retrouver où j'en suis.

— Bon ! dans trois jours, tu auras fait un demi-volume.

— Alors, tu m'aideras.

— Oui, je vais te donner deux personnages.

— Voilà tout ?

— Tu es trop exigeant ! le reste te regarde ; moi, je fais ma *Question d'argent*.

— Eh bien, quels sont tes deux personnages ?

— Un gentleman anglais et un capitaine français.

— Voyons l'Anglais d'abord.

— Soit !

Et Alexandre me fit le portrait du lord Tanlay que vous avez vu dans *les Compagnons de Jéhu,* si toutefois vous avez lu *les Compagnons de Jéhu.*

— Ton gentleman anglais me va, lui dis-je ; maintenant, voyons ton capitaine français.

— Mon capitaine français est un personnage mystérieux, qui veut se faire tuer à toute force et qui ne peut

pas en venir à bout, de sorte que, chaque fois qu'il veut se faire tuer, comme il accomplit une action d'éclat, il monte d'un grade.

— Mais pourquoi veut-il se faire tuer?

— Parce qu'il est dégoûté de la vie.

— Et pourquoi est-il dégoûté de la vie?

— Ah ! voilà le secret du livre.

— Il faudra toujours finir par le dire.

— Moi, à ta place, je ne le dirais pas.

— Les lecteurs le demanderont.

— Tu leur répondras qu'ils n'ont qu'à chercher; il faut bien leur laisser quelque chose à faire, aux lecteurs.

— Cher ami, je vais être écrasé de lettres.

— Tu n'y répondras pas.

— Oui; mais, pour ma satisfaction personnelle, faut-il au moins que je sache pourquoi mon héros veut se faire tuer.

— Oh! à toi je ne refuse pas de le dire.

— Voyons.

— Eh bien, suppose qu'au lieu d'être professeur de dialectique, Abeilard ait été soldat.

— Après?

— Eh bien, suppose qu'une balle...

— Très-bien.

— Tu comprends ! au lieu de se retirer au Paraclet, il aurait fait tout ce qu'il aurait pu pour se faire tuer.

— Hum !

— Quoi?

— C'est rude !

— Rude, comment?

— A faire avaler au public.

— Puisque tu ne le lui diras pas, au public.

— C'est juste. — Par ma foi, je crois que tu as raison... Attends.

— J'attends.

— As-tu les *Souvenirs de la Révolution,* de Nodier?

— J'ai tout Nodier.

— Va me chercher ses *Souvenirs de la Révolution.* Je crois qu'il a écrit une ou deux pages sur Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— Alors, on va dire que tu as volé Nodier.

— Oh ! il m'aimait assez de son vivant pour me donner ce que je vais lui prendre après sa mort. Va me chercher les *Souvenirs de la Révolution.*

Alexandre alla me chercher les *Souvenirs de la Révolution.* J'ouvris le livre, je feuilletai trois ou quatre pages, et enfin je tombai sur ce que je cherchais.

Un peu de Nodier, chers lecteurs, vous n'y perdrez rien. — C'est lui qui parle :

« Les voleurs de diligences dont il est question dans l'article *Amiet*, que j'ai cité tout à l'heure, s'appelaient Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet.

» Leprêtre avait quarante-huit ans ; c'était un ancien capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, doué d'une physionomie noble, d'une tournure avantageuse et d'une grande élégance de manières. Guyon et Amiet n'ont jamais été connus sous leur véritable nom. Ils devaient ceux-là à l'obligeance si commune des marchands de passe-ports. — Qu'on se figure deux étourdis d'entre vingt et trente ans, liés par quelque responsabilité commune qui était peut-être celle d'une mauvaise action, ou par un intérêt plus délicat et plus généreux, la crainte de compromettre leur nom de famille, on connaîtra de Guyon et d'Amiet tout ce que je m'en rappelle. Ce dernier avait la figure sinistre, et c'est peut-être à sa mauvaise apparence qu'il doit la mauvaise réputation dont les biographes l'ont doté. Hyvert était le fils d'un riche négociant de Lyon, qui avait offert, au sous-officier chargé de son transfèrement, soixante mille francs pour le laisser évader. C'était à la fois l'Achille et le Pâris de la bande. Sa taille était moyenne mais bien prise, sa

tournure gracieuse, vive et svelte. On n'avait jamais vu son œil sans un regard animé, ni sa bouche sans un sourire. Il avait une de ces physionomies qu'on ne peut oublier, et qui se composent d'un mélange inexprimable de douceur et de force, de tendresse et d'énergie. Quand il se livrait à l'éloquente pétulance de ses inspirations, il s'élevait jusqu'à l'enthousiasme. Sa conversation annonçait un commencement d'instruction bien faite et beaucoup d'esprit naturel. Ce qu'il y avait d'effrayant en lui, c'était l'expression étourdissante de sa gaieté, qui contrastait d'une manière horrible avec sa position. D'ailleurs, on s'accordait à le trouver bon, généreux, humain, facile à manier pour les faibles, car il aimait à faire parade contre les autres d'une vigueur réellement athlétique, que ses traits un peu efféminés étaient loin d'indiquer. Il se flattait de n'avoir jamais manqué d'argent et de n'avoir jamais eu d'ennemis. Ce fut sa seule réponse à l'imputation de vol et d'assassinat. Il avait vingt-deux ans.

» Ces quatre hommes avaient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portait quarante mille francs pour le compte du gouvernement. Cette opération s'exécutait en plein jour, presque à l'amiable, et les voyageurs, désintéressés dans l'affaire, s'en souciaient fort peu. Ce

jour-là, un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'était chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé, mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres, et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le courage prématuré de son fils, en lui prodiguant les sels et les parfums dont ces messieurs étaient ordinairement munis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dans ce moment d'émotion, le masque du voleur était tombé, mais ils ne le virent point.

» La police de ce temps-là, retranchée sur une observation impuissante, ne pouvait s'opposer aux opérations des bandits ; mais elle ne manquait pas de moyens pour se mettre à leur trace. Le mot d'ordre se donnait au café, et on se rendait compte d'un fait qui emportait la peine de mort d'un bout du billard à l'autre. Telle était l'importance qu'y attachaient les coupables et qu'y atta-

chait l'opinion. Ces hommes de terreur et de sang se retrouvaient le soir dans le monde et parlaient de leurs expéditions nocturnes comme d'une veillée de plaisir. Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d'un département voisin. Personne n'avait souffert de leur attentat que le Trésor, qui n'intéressait qui que ce fût, car on ne savait plus à qui il appartenait. Personne n'en pouvait reconnaître un, si ce n'est la belle dame, qui n'eut garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité.

» Cependant la conviction de l'opinion était si manifeste et si prononcée, que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé ; mais tel était alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutait presque de punir des excès qui pouvaient le lendemain être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg, où étaient une partie de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyait avoir satisfait aux réclamations d'un parti en lui ramenant ses victimes. On croyait être assuré de ne pas déplaire à l'autre en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur entrée dans les prisons fut, en effet, une espèce de triomphe.

» L'instruction recommença ; elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente. Les quatre accusés étaient placés sous la faveur d'un *alibi* très-faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en aurait trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devaient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paraissait infaillible, quand une question du président, peut-être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès.

» — Madame, dit-il à celle qui avait été si aimablement assistée par un des voleurs, quel est celui des accusés qui vous a accordé tant de soins?

» Cette forme inattendue d'interrogation intervertit l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu, et qu'elle ne vit plus dans la manière de l'envisager qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressait.

» — C'est monsieur, dit-elle en montrant Leprêtre.

» Les quatre accusés, compris dans un alibi indivisible, tombaient de ce seul fait sous le fer du bourreau. Ils se levèrent et la saluèrent en souriant.

» — Pardieu! dit Hyvert en retombant sur sa banquette avec de grands éclats de rire, voilà, capitaine, qui vous apprendra à être galant.

» J'ai entendu dire que, peu de temps après, cette malheureuse dame était morte de chagrin.

» Il y eut le pourvoi accoutumé; mais, cette fois, il donnait peu d'espérances. Le parti de la révolution, que Napoléon allait écraser un mois plus tard, avait repris l'ascendant. Celui de la contre-révolution s'était compromis par des excès odieux. On voulait des exemples, et on s'était arrangé pour cela, comme on le pratique ordinairement dans les temps difficiles, car il en est des gouvernements comme des hommes : les plus faibles sont les plus cruels. Les compagnies de Jéhu n'avaient d'ailleurs plus d'existence compacte. Les héros de ces bandes farouches, Debeauce, Hastier, Bary, Le Coq, Dabri, Delboulbe, Storkenfeld, étaient tombés sur l'échafaud ou à côté. Il n'y avait plus de ressources pour les condamnés dans le courage entreprenant de ces fous fatigués, qui n'étaient pas même capables, dès lors, de défendre leur propre vie, et qui se l'ôtaient froidement, comme Piard, à la fin d'un joyeux repas, pour en épargner la peine à la justice ou à la vengeance. Nos brigands devaient mourir.

» Leur pourvoi fut rejeté; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusil tirés sous les murailles du cachot avertirent les con-

damnés. Le commissaire du directoire exécutif, qui exerçait le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée, dont mon oncle était alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étaient rangés devant la grille du préau.

» Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précautions possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avaient laissés la veille si étroitement garrottés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étaient libres et armés jusqu'aux dents. Ils sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verrous; et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparait du préau. Leur aspect dut être terrible pour la populace qui les attendait devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter peut-être une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrépidité qui s'attachait à leur nom, peut-être même pour dissimuler l'épanchement du sang qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d'un homme blessé à mort, ils avaient le buste nu. Leurs bre-

telles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devait avoir quelque chose de fantastique. Arrivés au préau, ils virent la gendarmerie déployée, immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrêtèrent un moment et parurent conférer entre eux. Leprêtre, qui était, comme je l'ai dit, leur aîné et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui était particulière :

» — Très-bien, messieurs de la gendarmerie!

» Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense, le canon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Ils ne tirèrent point; mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée : elle tira. Guyon tomba roide mort sur le corps de Leprêtre, qui n'avait pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aine. La *Biographie des Contemporains* dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avait rendu le dernier soupir au pied de l'échafaud. Hyvert restait seul : sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenaient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais

quelle admiration peut-être qui s'attache au désespoir d'un beau jeune homme aux cheveux flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres sur lesquels il bondissait comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle, suspendirent un moment la fureur de la troupe. Il s'en aperçut et transigea.

» — Messieurs, dit-il, à la mort! J'y vais! j'y vais de tout mon cœur! mais que personne ne m'approche, ou celui qui m'approche, je le *brûle*, si ce n'est monsieur, continua-t-il en montrant le bourreau. Cela, c'est une affaire que nous avons ensemble, et qui ne demande de part et d'autre que des procédés.

» La concession était facile, car il n'y avait là personne qui ne souffrît de la durée de cette horrible tragédie, et qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette concession était faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Il resta debout et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui.

» — Tout beau, messieurs! cria-t-il en dirigeant de nouveau sur les hommes qui se disposaient à l'enve-

lopper les pistolets dont il s'était ressaisi pendant que le sang jaillissait à grands flots de la blessure où le poignard était resté. Vous savez nos conventions : je mourrai seul ou nous mourrons trois. Marchons!

» On le laissa marcher. Il alla droit à la guillotine en tournant le couteau dans son sein.

» — Il faut, ma foi, dit-il, que j'aie l'âme *chevillée* dans le ventre! je ne peux pas mourir. Tâchez de vous tirer de là.

» Il adressait ceci aux exécuteurs.

» Un instant après, sa tête tomba. Soit par hasard, soit quelque phénomène particulier de la vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supplice, et on vous dirait encore à Bourg que la tête d'Hyvert a parlé. »

La lecture n'était pas achevée, que j'étais décidé à laisser de côté *René d'Argonne* pour *les Compagnons de Jéhu.*

Le lendemain, je descendais, mon sac de nuit sous le bras.

— Tu pars? me dit Alexandre.

— Oui.

— Où vas-tu?

— A Bourg en Bresse.

— Quoi faire?

— Visiter les localités et consulter les souvenirs des gens qui ont vu exécuter Leprêtre, Amiet, Guyon et Hyvert.

Le lendemain matin, à onze heures, j'étais à Bourg.

— Mais, me direz-vous, chers lecteurs, il n'est aucunement question de César dans tout cela.

Tranquillisez-vous, nous y arriverons ; nous prenons le plus long peut-être, mais tout chemin mène à Rome.

II

Deux chemins conduisent à Bourg, quand on vient de Paris, bien entendu : on peut quitter le chemin de fer à Mâcon, et prendre une diligence qui conduit de Mâcon à Bourg; on peut continuer jusqu'à Lyon, et prendre le chemin de fer de Bourg à Lyon.

J'hésitais entre ces deux voies, lorsque je fus déterminé par un des voyageurs qui habitaient momentanément le même wagon que moi. Il allait à Bourg, où il avait, me dit-il, de fréquentes relations ; il y allait

par Lyon; donc, la route de Lyon était la meilleure.

Je résolus d'aller par la même route que lui.

Je couchai à Lyon, et, le lendemain, à dix heures du matin, j'étais à Bourg.

Un journal de la seconde capitale du royaume m'y rejoignit. Il contenait un article aigre-doux sur moi.

Lyon n'a pas pu me pardonner depuis 1833, je crois, il y a de cela vingt-quatre ans, d'avoir dit qu'il n'était pas littéraire.

Hélas! j'ai encore sur Lyon, en 1857, la même opinion que j'avais sur lui en 1833. Je ne change pas facilement d'opinion.

Il y a en France une seconde ville qui m'en veut presque autant que Lyon : c'est Rouen.

Rouen a sifflé toutes mes pièces, y compris *le Comte Hermann.*

Un jour, un Napolitain se vantait à moi d'avoir sifflé Rossini et la Malibran, *le Barbier* et la Desdemona.

— Cela doit être vrai lui répondis-je, car Rossini et la Malibran, de leur côté, se vantent d'avoir été sifflés par les Napolitains.

Je me vante donc d'avoir été sifflé par les Rouennais.

Cependant, un jour que j'avais un Rouennais pur

sang sous la main, je résolus de savoir pourquoi on me sifflait à Rouen. Que voulez-vous ! j'aime à me rendre compte des plus petites choses.

Le Rouennais me répondit :

— Nous vous sifflons, parce que nous vous en voulons.

Pourquoi pas ? Rouen en avait bien voulu à Jeanne d'Arc.

Cependant, ce ne pouvait pas être pour le même motif.

Je demandai au Rouennais pourquoi lui et ses compatriotes m'en voulaient : je n'avais jamais dit de mal du sucre de pomme ; j'avais respecté M. Barbet tout le temps qu'il avait été maire, et, délégué par la Société des gens de lettres à l'inauguration de la statue du grand Corneille, j'étais le seul qui eût pensé à saluer avant de prononcer son discours.

Il n'y avait rien dans tout cela qui dût raisonnablement me mériter la haine des Rouennais.

Aussi, à cette fière réponse : « Nous vous sifflons parce que nous vous en voulons, » fis-je humblement cette demande :

— Et pourquoi m'en voulez-vous, mon Dieu ?

— Oh ! vous le savez bien, répondit le Rouennais.

— Moi? fis-je.

— Oui, vous.

— N'importe, faites comme si je ne le savais pas.

— Vous vous rappelez le dîner que vous a donné la ville, à propos de la statue de Corneille?

— Parfaitement. M'en voudrait-elle de ne pas le lui avoir rendu?

— Non, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce?

— Eh bien, à ce dîner, on vous a dit : « Monsieur Dumas, vous devriez bien faire une pièce pour la ville de Rouen, sur un sujet tiré de son histoire. »

— Ce à quoi j'ai répondu : « Rien de plus facile; je viendrai, à votre première sommation, passer quinze jours à Rouen. On me donnera un sujet, et, pendant ces quinze jours, je ferai la pièce, dont les droits d'auteur seront pour les pauvres. »

— C'est vrai, vous avez dit cela.

— Je ne vois rien de si blessant là dedans pour les Rouennais, que j'aie encouru leur haine.

— Oui; mais l'on a ajouté : « La ferez-vous en prose? » ce à quoi vous avez répondu... Vous rappelez vous ce que vous avez répondu?

— Ma foi, non.

— Vous avez répondu : Je la ferai en vers, ce sera plus tôt fait. »

— J'en suis bien capable.

— Eh bien !

— Après ?

— Après, c'était une insulte pour Corneille, monsieur Dumas ; voilà pourquoi les Rouennais vous en veulent, et vous en voudront encore longtemps.

Textuel !

O dignes Rouennais ! j'espère bien que vous ne me ferez jamais le mauvais tour de me pardonner et de m'applaudir.

Le journal disait que M. Dumas n'était resté qu'une nuit à Lyon, sans doute parce qu'une ville si peu littéraire n'était pas digne de le garder plus longtemps.

M. Dumas n'avait pas songé le moins du monde à cela. Il n'était resté qu'une nuit à Lyon, parce qu'il était pressé d'arriver à Bourg ; aussi, à peine arrivé à Bourg, M. Dumas se fit-il conduire au journal du département.

Je savais qu'il était dirigé par un archéologue distingué, éditeur de l'ouvrage de mon ami Baux sur l'église de Brou.

Je demandai M. Milliet. — M. Milliet accourut.

Nous échangeâmes une poignée de main, et je lui exposai le but de mon voyage.

— J'ai votre affaire, me dit-il ; je vais vous conduire chez un magistrat de notre pays qui écrit l'histoire de la province.

— Mais où en est-il de votre histoire?

— Il en est à 1822.

— Tout va bien, alors. Comme les événements que j'ai à raconter datent de 1799, et que mes héros ont été exécutés en 1800, il aura passé l'époque, et pourra me renseigner. Allons chez votre magistrat.

En route, M. Milliet m'apprit que ce même magistrat historien était en même temps un gourmet distingué.

Depuis Brillat-Savarin, c'est une mode que les magistrats soient gourmets. Par malheur, beaucoup se contentent d'être gourmands ; ce qui n'est pas du tout la même chose.

On nous introduisit dans le cabinet du magistrat.

Je trouvai un homme à la figure luisante et au sourire goguenard.

Il m'accueillit avec cet air protecteur que les historiens daignent avoir pour les poëtes.

— Eh bien, monsieur, me demanda-t-il, vous venez

donc chercher des sujets de roman dans notre pauvre pays?

— Non, monsieur : mon sujet est tout trouvé; je viens seulement consulter les pièces historiques.

— Bon ! je ne croyais pas que, pour faire des romans, il fût besoin de se donner tant de peine.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, à mon endroit du moins. J'ai l'habitude de faire des recherches très-sérieuses sur les sujets historiques que je traite.

— Vous auriez pu tout au moins envoyer quelqu'un.

— La personne que j'eusse envoyée, monsieur, n'étant point pénétrée de mon sujet, eût pu passer près de faits très-importants sans les voir; puis je m'aide beaucoup des localités, je ne sais pas décrire sans avoir vu.

— Alors, c'est un roman que vous comptez faire vous-même?

— Eh! oui, monsieur. J'avais fait faire le dernier par mon valet de chambre; mais, comme il a eu un grand succès, le drôle m'a demandé des gages si exorbitants, qu'à mon grand regret je n'ai pu le garder.

Le magistrat se mordit les lèvres. Puis, après un instant de silence :

— Vous voudrez bien m'apprendre, monsieur, me

dit-il, à quoi je puis vous être bon dans cet important travail.

— Vous pouvez me diriger dans mes recherches, monsieur. Ayant fait une histoire du département, aucun des événements importants qui se sont passés dans le chef-lieu ne doit vous être inconnu.

— En effet, monsieur, je crois, sous ce rapport, être assez bien renseigné.

— Eh bien, monsieur, d'abord votre département a été le centre des opérations des compagnons de Jéhu.

— Monsieur, j'ai entendu parler des compagnons de Jésus, répondit le magistrat en retrouvant son sourire gouailleur.

— C'est-à-dire des jésuites, n'est-ce pas? Ce n'est pas cela que je cherche, monsieur.

— Ce n'est pas de cela que je parle non plus; je parle des voleurs de diligence qui infestèrent les routes de 1797 à 1800.

— Eh bien, monsieur, permettez-moi de vous dire que ceux-là justement sur lesquels je viens chercher des renseignements à Bourg s'appelaient les compagnons de Jéhu et non les compagnons de Jésus.

— Mais qu'aurait voulu dire ce titre de *compagnons de Jéhu?* J'aime à me rendre compte de tout.

— Moi aussi, monsieur; voilà pourquoi je n'ai pas voulu confondre des voleurs de grands chemins avec les apôtres.

— En effet, ce ne serait pas très-orthodoxe.

— C'est ce que vous faisiez cependant, monsieur, si je ne fusse pas venu tout exprès pour rectifier, moi, poëte, votre jugement, à vous, historien!

— J'attends l'explication, monsieur, reprit le magistrat en se pinçant les lèvres.

— Elle sera courte et simple. Jéhu était un roi d'Israël sacré par Élisée pour l'extermination de la maison d'Achab. *Élisée*, c'était Louis XVIII; *Jéhu*, c'était Cadoudal; la *maison d'Achab*, c'était la Révolution. Voilà pourquoi les détrousseurs de diligences qui pillaient l'argent du gouvernement pour entretenir la guerre de la Vendée s'appelaient les compagnons de Jéhu.

— Monsieur, je suis heureux d'apprendre quelque chose à mon âge.

— Oh! monsieur, on apprend toujours, en tout temps, à tout âge : pendant la vie, on apprend l'homme; pendant la mort, on apprend Dieu.

— Mais, enfin, me dit mon interlocuteur avec un mouvement d'impatience, puis-je savoir à quoi je puis vous être bon?

— Voici, monsieur. Quatre de ces jeunes gens, les principaux parmi les compagnons de Jéhu, ont été exécutés à Bourg, sur la place du Bastion.

— D'abord, monsieur, à Bourg, on n'exécute pas sur la place du Bastion ; on exécute au champ de foire.

— Maintenant, monsieur... depuis quinze ou vingt ans, c'est vrai... depuis Peytel. Mais, auparavant, et du temps de la Révolution surtout, on exécutait sur la place du Bastion.

— C'est possible.

— C'est ainsi... Ces quatre jeunes gens se nommaient Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— C'est la première fois que j'entends prononcer ces noms-là.

— Ils ont pourtant eu un certain retentissement, à Bourg surtout.

— Et vous êtes sûr, monsieur, que ces gens-là ont été exécutés ici ?

— J'en suis sûr.

— De qui tenez-vous le renseignement ?

— D'un homme dont l'oncle, commandant de gendarmerie, assistait à l'exécution.

— Vous nommez cet homme ?

— Charles Nodier.

— Charles Nodier, le romancier, le poëte?

— Si c'était un historien, je n'insisterais pas, monsieur. J'ai appris dernièrement, dans un voyage à Varennes, le cas qu'il faut faire des historiens. Mais justement parce que c'était un poëte, un romancier, j'insiste.

— Libre à vous, mais je ne sais rien de ce que vous désirez savoir, et j'ose même dire que, si vous n'êtes venu à Bourg que pour avoir des renseignements sur l'exécution de MM... Comment les appelez-vous?

— Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— Vous avez fait un voyage inutile. Il y a vingt ans, monsieur, que je compulse les archives de la ville, et je n'ai rien vu de pareil à ce que vous me dites là.

— Les archives de la ville ne sont pas celles du greffe, monsieur ; peut-être, dans celles du greffe, trouverai-je ce que je cherche.

— Ah ! monsieur, si vous trouvez quelque chose dans les archives du greffe, vous serez bien malin ! c'est un chaos, monsieur, que les archives du greffe, un vrai chaos ; il vous faudrait rester ici un mois, et encore... encore...

— Je compte n'y rester qu'un jour, monsieur ; mais, si, dans ce jour, je trouve ce que je cherche, me permettrez-vous de vous en faire part?...

— Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, et vous me rendrez un très-grand service.

— Pas plus grand que celui que je venais vous demander; je vous apprendrai une chose que vous ne saviez pas, voilà tout.

Je me levais pour prendre congé de mon historien, lorsqu'en me retournant pour regagner la porte, mes yeux s'arrêtèrent sur une statuette antique.

Je fus émerveillé.

— Oh ! m'écriai-je, le charmant petit César!

— Oh! oh! vous êtes donc archéologue aussi ?

— Moi, je ne suis absolument rien.

— Cependant, à la première vue, vous avez reconnu que cette statuette était un buste de César ?

— Il n'y a pas là une grande malice : César est un type connu.

— Oui, et puis la fameuse couronne de lauriers qu'il avait obtenu de porter toujours, pour cacher sa calvitie...

— Oh! cela n'est point une raison : le décret sur la couronne de lauriers date des derniers temps de sa vie, de l'an 46 ou 47 avant Jésus-Christ, quand César avait cinquante-deux ou cinquante-trois ans; ici, voyez, il en a de quarante à quarante-cinq... et

voyez encore, il n'est pas chauve, car cette place pelée, c'est une lime ou le temps qui a fait cela; non, il a tout simplement la couronne de lauriers de l'*imperator,* du général, du vainqueur. Cette petite statuette a dû être trouvée en France; elle aura été faite lors de la première expédition des Gaules, cinquante-six ou cinquante-sept ans avant Jésus-Christ.

— Elle a été retrouvée aux environs de Besançon, monsieur.

— C'est cela, Besançon avait été menacée par la migration des Helvétiens, qui avait failli lui passer sur le corps. Les Helvétiens refoulés dans leurs montagnes, César dut apparaître en sauveur à Vesuntio ou à Chrysopolis, comme vous voudrez, César lui donne ces deux noms. D'ailleurs, il en parle avec le plus grand éloge, je me le rappelle parfaitement; si vous aviez là ses *Commentaires,* je vous trouverais la page en cinq minutes; ce doit être dans le livre Ier. Vous chercherez cela quand je serai parti. Besançon est devenu depuis une grande capitale, la métropole de la Séquanie; mais il est vrai que c'est sous Auguste. Il lui reste des vestiges d'antiquités qui datent d'Aurélien, je crois : la porte Noire, des ruines de théâtre, d'aqueduc.

— Vous avez été à Besançon ?

— Jamais.

— Comment savez-vous cela, alors?

— Comme je sais une foule d'autres choses, par circonstance. Besançon est la ville natale de Nodier et d'Hugo, dont l'un a été, dont l'autre est encore et sera toujours mon ami. Il en resulte que j'ai beaucoup causé de Besançon avec Hugo et Nodier, et que je connais Besançon comme ma poche. D'où vous vient cette statuette?

— C'est le musée de Besançon qui m'en a fait cadeau.

— Il faudra que je la demande.

— Je crois qu'elle n'a été tirée qu'à vingt-cinq exemplaires?

— On en tirera un vingt-sixième pour moi, on me doit bien cela.

— A quel titre?

— Mais comme historien de César.

— Vous avez fait une histoire de César?

— Oui.

— Vous?

— Pourquoi pas moi? Vous voyez bien que je connais César, aussi bien que... que beaucoup de gens, et même mieux.

— Quand avez-vous fait cette histoire de César?

— Dame, il y a un an.

— Excusez ; c'est que, comme on n'en a point parlé dans le monde savant...

— Oh ! le monde savant ne parle jamais de moi.

— Une histoire de César doit cependant faire une certaine sensation ?

— Celle-là n'en a fait aucune ; on l'a lue, voilà tout; ce sont les histoires illisibles qui font sensation ; c'est comme les dîners qu'on ne digère pas ; les dîners que l'on digère, on n'y pense plus le lendemain. On devrait proposer un prix sur cette question : « Lequel est le plus ingrat de l'estomac ou de la mémoire des hommes ? »

Et, sur ce vœu philanthropique, je saluai mon magistrat et sortis non sans jeter un dernier regard de convoitise au petit César.

III

Vous devinez qu'en sortant de chez mon magistrat j'étais piqué d'honneur, je voulais, coûte que coûte,

avoir mes renseignements sur les compagnons de Jéhu.

Je m'en pris à Milliet et le mis au pied du mur.

— Écoutez, me dit-il, j'ai un beau-frère avocat.

— Voilà mon homme ! Allons chez le beau-frère.

— C'est qu'à cette heure il est au Palais.

— Allons au Palais.

— Votre apparition fera rumeur, je vous en préviens.

— Alors, allez-y tout seul; dites-lui de quoi il est question ; qu'il fasse ses recherches. Moi, je vais aller voir les environs de la ville pour établir mon travail sur les localités ; nous nous retrouverons à quatre heures sur la place du Bastion, si vous le voulez bien.

— Parfaitement.

— Il me semble que j'ai vu une forêt en venant.

— La forêt de Seillon.

— Bravo !

— Vous avez besoin d'une forêt ?

— Elle m'est indispensable.

— Alors, permettez...

— Quoi ?

— Je vais vous conduire chez un de mes amis,

M. Leduc, un poëte, qui, dans ses moments perdus, est inspecteur.

— Inspecteur de quoi?

— De la forêt.

— Il n'y a pas quelques ruines dans la forêt?

— Il y a la Chartreuse, qui n'est pas dans la forêt, mais qui en est à cent pas.

— Et dans la forêt?

— Il y a une espèce de fabrique que l'on appelle la Correrie, qui dépend de la Chartreuse, et qui communique avec elle par un passage souterrain.

— Bon! — Maintenant, si vous pouvez m'offrir une grotte, vous m'aurez comblé.

— Nous avons la grotte de Ceyzeriat, mais de l'autre côté de la Reissouse.

— Peu m'importe. Si la grotte ne vient pas à moi, je ferai comme Mahomet, j'irai à la grotte. En attendant, allons chez M. Leduc.

Cinq minutes après, nous étions chez M. Leduc, qui, sachant de quoi il était question, se mettait, lui, son cheval et sa voiture, à ma disposition.

J'acceptai le tout. Il y a des hommes qui s'offrent d'une certaine façon qui vous met du premier coup tout à l'aise.

Nous visitâmes d'abord la Chartreuse. Je l'eusse fait

bâtir exprès, qu'elle n'eût pas été plus à ma convenance. Cloître désert, jardin dévasté, habitants presque sauvages. Merci, hasard !

De là, nous passâmes à la Correrie ; c'était le complément de la Chartreuse. Je ne savais pas encore ce que j'en ferais ; mais il était évident que cela pouvait m'être utile.

— Maintenant, monsieur, dis-je à mon obligeant conducteur, j'ai besoin d'un joli site, un peu sombre, sous de grands arbres, près d'un rivière. Tenez-vous cela dans le pays?

— Pourquoi faire?

— Pour y bâtir un château.

— Quel château?

— Un château de cartes, parbleu ! J'ai une famille à oger, une mère modèle, une jeune fille mélancolique, un frère espiègle, un jardinier braconnier.

— Nous avons un endroit appelé les Noires-Fontaines.

— Voilà d'abord un nom charmant.

— Mais il n'y a pas de château.

— Tant mieux, car j'aurais été obligé de l'abattre.

— Allons aux Noires-Fontaines.

Nous partîmes ; un quart d'heure après, nous descendions à la maison des gardes.

— Prenons ce petit sentier, me dit M. Leduc, il nous conduira où vous voulez aller.

Il nous conduisit, en effet, à un endroit planté de grands arbres, lesquels ombrageaient trois ou quatre sources.

— Voilà ce qu'on appelle les Noires-Fontaines, me dit M. Leduc.

— C'est ici que demeureront madame de Montrevel, Amélie et le petit Édouard. Maintenant, quels sont les villages que je vois en face de moi?

— Ici, tout près, Montagnac; là-bas, dans la montagne, Ceyzeriat.

— Est-ce là qu'il y a une grotte?

— Oui. Comment savez-vous qu'il y a une grotte à Ceyzeriat?

— Allez toujours. Le nom de ces autres villages, s'il vous plait?

— Saint-Just, Tréconnas, Ramasse, Viellereversure.

— Très-bien.

— Vous en avez assez?

— Oui.

Je pris mon calepin, je fis le plan de la localité et j'inscrivis à peu près à leur place le nom des villages que M. Leduc venait de me faire passer en revue.

— C'est fait, lui dis-je.

— Où allons-nous ?

— L'église de Brou doit être sur notre chemin ?

— Justement.

— Visitons l'église de Brou.

— En avez-vous aussi besoin dans votre roman ?

— Sans doute ; vous vous imaginez bien que je ne vais pas faire passer mon action dans un pays qui possède le chef-d'œuvre de l'architecture du XVIe siècle sans utiliser ce chef-d'œuvre.

— Allons à l'église de Brou.

Un quart d'heure après, le sacristain nous introduisait dans cet écrin de granit où sont renfermés les trois joyaux de marbre que l'on appelle les tombeaux de Marguerite d'Autriche, de Marguerite de Bourbon et de Philibert le Beau.

— Comment, demandai-je au sacristain, tous ces chefs-d'œuvre n'ont-ils pas été mis en poussière à l'époque de la Révolution ?

— Ah ! monsieur, la municipalité avait eu une idée.

— Laquelle ?

— C'était de faire de l'église un magasin à fourrage.

— Oui, et le foin a sauvé le marbre ; vous avez raison mon ami, c'est une idée.

— L'idée de la municipalité vous en donne-t-elle une? me demanda M. Leduc.

— Ma foi, oui, et j'aurai bien du malheur si je n'en fais pas quelque chose.

Je tirai ma montre.

— Trois heures! allons à la prison; j'ai rendez-vous à quatre heures place du Bastion, avec M. Milliet.

— Attendez... une dernière chose.

— Laquelle?

— Avez-vous vu la devise de Marguerite d'Autriche?

— Non; — où cela?

— Tenez partout; d'abord, au-dessus de son tombeau.

— *Fortune, infortune, fort' une.*

— Justement.

— Eh bien, que veut dire ce jeu de mots?

— Les savants l'expliquent ainsi : *Le sort persécute beaucoup une femme.*

— Voyons un peu.

— Il faut d'abord supposer la devise latine, à sa source.

— Supposons, c'est probable.

— Eh bien : *Fortuna infortunat...*

— Oh! oh! *infortunat.*

— Dame...

— Cela ressemble fort à un barbarisme.

— Que voulez-vous!

— Je veux une explication.

— Donnez-la!

— La voici : *Fortuna, infortuna, forti una.* — *Fortune et infortune sont égales pour le fort.*

— Savez-vous que cela pourrait bien être la vraie traduction.

— Parbleu! voilà ce que c'est que de ne pas être savant, mon cher monsieur : on est sensé, et, avec du sens, on voit plus juste qu'avec de la science. — Vous n'avez pas autre chose à me dire?

— Non.

— Allons à la prison, alors.

Nous remontâmes en voiture, rentrâmes dans la ville et ne nous arrêtâmes que devant la porte de la prison. Je passai la tête par la portière.

— Oh! fis-je, on me l'a gâtée.

— Comment! on vous l'a gâtée?

— Certainement, elle n'était pas comme cela du temps de mes prisonniers à moi. Pouvons-nous parler au geôlier?

— Sans doute.

— Parlons-lui.

— Nous frappâmes à la porte. Un homme d'une quarantaine d'années vint nous ouvrir.

Il reconnut M. Leduc.

— Mon cher, lui dit M. Leduc, voici un savant de mes amis...

— Eh ! là-bas, fis-je en l'interrompant, pas de mauvaises plaisanteries.

— Qui prétend, continua M. Leduc, que la prison n'est plus telle qu'au dernier siècle?

— C'est vrai, monsieur Leduc, elle a été abattue et rebâtie en 1816.

— Alors, la disposition intérieure n'est plus la même?

— Oh! non, monsieur, tout a été changé.

— Pourrait-on avoir un ancien plan?

— Ah ! M. Martin l'architecte pourrait peut-être vous en retrouver un.

— Est-ce un parent de M. Martin l'avocat?

— C'est son frère.

— Très-bien, mon ami ; j'aurai mon plan.

— Alors, nous n'avons plus besoin ici? demanda M. Leduc.

— Aucunement.

— Je puis rentrer chez moi?

— Cela me fera de la peine de vous quitter, voilà tout.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour trouver le bastion?

— C'est à deux pas.

— Que faites-vous de votre soirée?

— Je la passe chez vous, si vous voulez.

— Très-bien! A neuf heures, une tasse de thé vous attendra.

— Je l'irai prendre.

Je remerciai M. Leduc. Nous échangâmes une poignée de main, et nous nous quittâmes.

Je descendis par la rue des Lisses (lisez : *Lices*, à cause d'un combat qui eut lieu sur la place où elle conduit), et, longeant le jardin Montburon, je me trouvai sur la place du Bastion.

C'est un hémicycle où se tient aujourd'hui le marché de la ville. Au milieu de cet hémicycle s'élève la statue de Bichat, par David (d'Angers). Bichat, en redingote, — pourquoi cette exagération de réalisme? — pose la main sur le cœur d'un enfant de neuf à dix ans, parfaitement nu, — pourquoi cet excès d'idéalité?

tandis qu'aux pieds de Bichat est étendu un cadavre. C'est le livre de Bichat traduit en bronze : *De la vie et de la mort!...*

J'étais occupé à regarder cette statue, qui résume les défauts et les qualités de David (d'Angers), lorsque je sentis que l'on me touchait l'épaule. Je me retournai : c'était M. Milliet.

Il tenait un papier à la main.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien, victoire!

— Qu'est-ce que cela?

— Le procès-verbal d'exécution.

— De qui?

— De vos hommes.

— De Guyon, de Leprêtre, d'Amiet...

— Et d'Hyvert.

— Mais donnez-moi donc cela.

— Le voici.

Je pris et je lus

PROCÈS-VERBAL DE MORT ET EXÉCUTION DE

Laurent Guyon, Étienne Hyvert, François Amiet et Antoine Leprêtre, condamnés le 20 thermidor an VIII, et exécutés le 23 vendémaire an IX.

« Cejourd'hui, 23 vendémiaire an IX, le commissaire du gouvernement près le Tribunal, qui a reçu, dans la nuit et à onze heures du soir, le paquet du ministre de la justice contenant la procédure et le jugement qui condamne à mort Laurent Guyon, Étienne Hyvert, François Amiet et Antoine Leprêtre; — le jugement du Tribunal de cassation du 6 du courant, qui rejette la requête en cassation contre le jugement du 21 thermidor an VIII, — a fait avertir, par lettre, entre sept et huit heures du matin, les quatre accusés que leur jugement à mort serait exécuté aujourd'hui à onze heures. Dans l'intervalle qui s'est écoulé jusqu'à onze heures, ces quatre accusés se sont tiré des coups de pistolet et donné des coups de poignard en prison. — Leprêtre et Guyon, selon le bruit public, étaient morts; Hyvert blessé à mort et expirant; Amiet blessé à mort, mais conservant sa connaissance. Tous quatre, en cet état, ont été conduits à la guillotine, et, *morts ou vivants*, ils ont été guillotinés; à onze heures et demie,

l'huissier Colin a remis le procès-verbal de leur supplice à la Municipalité pour les inscrire sur le livre des morts.

» Le capitaine de gendarmerie a remis au juge de paix le procès-verbal de ce qui s'est passé en prison, où il a été présent ; pour moi qui n'y ai point assisté, je certifie ce que la voix publique m'a appris.

» Bourg, 23 vendémiaire an IX.

» *Signé :* DUBOST, greffier. »

Ah ! c'était donc le poëte qui avait raison contre l'historien ! Le capitaine de gendarmerie qui avait remis au juge de paix le procès-verbal de ce qui s'était passé dans la prison, — *où il était présent,* — c'était l'oncle de Nodier. Ce procès-verbal remis au juge de paix, c'était le récit gravé dans la tête du jeune homme, récit qui, après quarante ans, s'était fait jour sans altération dans ce chef-d'œuvre intitulé : *Souvenirs de la Révolution.*

Toute la procédure était aux archives du greffe. M. Martin me faisait offrir de la faire copier : interrogatoire, procès-verbaux, jugement.

J'avais dans ma poche les *Souvenirs de la Révolu-*

tion de Nodier. Je tenais à la main le procès-verbal d'exécution qui confirmait les faits avancés par lui.

— Allons chez notre magistrat, dis-je à M. Milliet.

— Allons chez notre magistrat, répéta-t-il.

Le magistrat fut atterré, et je le laissai convaincu que les poëtes savaient aussi bien l'histoire que les historiens, — s'ils ne la savaient pas mieux.

Il va sans dire que je ne pris point congé de lui, sans jeter un dernier coup d'œil de convoitise sur le petit César...

IV

Rien ne me retenant plus à Bourg, le lendemain matin je quittai la capitale de la Bresse.

Le même soir, j'étais à Paris.

Une fois à Paris, le désir du César me revint en tête, ou plutôt, pour être vrai, le désir du César ne m'ayant pas quitté, une fois à Paris, je me préoccupai d'obtenir du musée de Besançon la même faveur qu'en avait obtenu mon magistrat.

Mais, à Besançon, je ne connaissais personne.

Ah ! si Nodier n'était pas mort !

D'ailleurs, si Nodier n'était pas mort, c'eût été chez lui que j'eusse vu la statuette de César, et non chez mon magistrat.

Je rassemblai tous mes souvenirs. Alors, il me revint à l'esprit que je devais avoir une connaissance à Besançon; mais j'hésitai fort. A cette connaissance, j'avais rendu un service. Or, il y a une chose que j'ai expérimentée, c'est qu'il n'y a pires ennemis que ceux à qui l'on a rendu des services.

Si l'homme se contentait d'être ingrat, il serait dans son droit.

J'écrivis en tremblant à ma connaissance de Besançon, et j'attendis, je l'avoue, sans grand espoir.

J'étais injuste envers Ayasse. — Bon! voilà que j'ai laissé échapper son nom! — Par bonheur, je ne fais d'ordinaire ces sortes d'indiscrétions que pour ceux dont j'ai du bien à dire.

Reprenons donc.

J'étais injuste : Ayasse n'avait jamais laissé échapper une occasion de me donner de ses nouvelles et de me remercier en même temps. Aussi, je dois le dire, chacune de ses lettres m'avait toujours produit une sensation d'étonnement qui dénote que je fusse devenu un

terrible misanthrope, si Dieu ne m'eût point donné un si bon estomac.

Ayasse me répondit poste pour poste.

Il avait, ma lettre à la main, été trouver M. Vuilleret. Ma demande m'était accordée. Dans trois jours, je recevrais mon petit César avec une notice sur sa mutilation et sur la manière dont il était passé de la boutique d'un maréchal ferrant au musée de Besançon.

En effet, la statuette n'avait ni bras ni jambes ; en outre, à plusieurs endroits, la dent du temps ou de la lime avait laissé sa trace.

Ces mutilations lui donnaient, au reste, un air d'antiquité qui lui allait à merveille. Je les avais donc facilement laissées sur le compte du temps ; — je me trompais : je devais les mettre sur celui des hommes.

Le temps n'est qu'inflexible ; les hommes sont... Qui me donnera un mot pour dire ce que sont les hommes ?

Je le mets au concours.

Voici ce qui était arrivé au petit César :

Il y a une vingtaine d'années, un paysan possédait deux ou trois arpents de terre et deux ou trois vaches au village de Voray.

Ne me demandez pas le nom de ce digne homme ; il est resté inconnu.

Vous allez voir que le malheur n'est pas grand.

Le susdit paysan venait tous les jours à Besançon vendre son lait.

Un jour, en bêchant son champ, sa pioche heurta un corps dur.

Plus le champ est petit, plus son propriétaire le caresse.

Le véritable enfant du paysan, c'est son champ : il laisse partir son fils pour l'armée plutôt que de vendre son champ ; il y a plus, si son fils a pris un bon numéro, il le laisse se vendre à celui qui en a pris un mauvais, pour arrondir son champ.

J'ai fait là-dessus un roman qui n'est pas le plus mauvais de mes romans : *Conscience l'innocent*.

Notre paysan heurta donc quelque chose de dur. Il fut étonné ! il ne croyait pas avoir laissé dans son champ une seule pierre.

Il fouilla du bec de sa pioche et fit si bien qu'il déracina une espèce de chose ayant forme humaine ; seulement, cette forme humaine était réduite à une hauteur de douze à quatorze pouces.

C'était notre César.

L'homme, qui ne savait pas ce que c'était que César, tira sa figurine de terre, comme il eût fait d'une

rave, et la rapporta à la maison après s'être assuré que c'était du cuivre.

Le lendemain, il prit son seau à lait d'une main, son César de l'autre, et, comme d'habitude, s'en alla à Besançon.

En passant à Moires devant la boutique d'un maréchal ferrant, il entendit son nom prononcé.

Il se retourna.

Le maréchal ferrant, qui était un de ses amis, l'appelait.

Il était tout simplement question de boire un verre de vin.

Mais, pour boire un verre de vin, il fallait que notre homme rentrât dans la libre disposition de ses mains.

C'était chose facile : il posa son seau sous l'établi, son César dessus.

Tout en trinquant, le maréchal ferrant vit le César.

— Tiens, qu'as-tu donc là ? demanda-t-il.

— Un bonhomme en cuivre que j'ai trouvé en bêchant ma terre et que je vais vendre à la ville.

— Si c'est du bon cuivre, il est inutile de le porter plus loin, dit le maréchal ferrant. Je te l'achèterai aussi bien que le premier quincaillier venu.

— Oh ! je ne demande pas mieux; ce ne sera pas

plus cher pour un ami, — le cuivre est du cuivre.

— Seulement, reste à savoir s'il est bon.

— Éprouve.

Le maréchal ferrant prit une lime de la main droite, le César de la main gauche, et lui donna cinq ou six coups de lime derrière la tête et autant sur la poitrine, pour s'assurer de la qualité du cuivre d'abord et savoir si le cuivre était du même aloi dans toute la longueur de la statuette.

— Eh bien ? fit le paysan en voyant voler sous la lime la poussière dorée.

— C'est du cuivre, tout de même, fit le maréchal ferrant.

— Et du bon, hein?

— Du cuivre est du cuivre.

— Allons, voilà monsieur qui va marchander.

— Non, et la preuve, tiens, combien peut-il y avoir de cuivre là dedans? Deux livres, peut-être ?...

— Oh! il y a plus que cela.

— La preuve, c'est que je t'en donne, du premier coup, trente sous.

— Tu en mettras bien quarante.

Et, en effet, après une discussion d'un instant, le maréchal en mit quarante.

Le paysan, enchanté de sa journée, s'en alla vendre son lait à Besançon, priant le bon Dieu de lui envoyer souvent de pareilles aubaines.

Le marechal ferrant avait son plan : c'était de faire du César de la soudure ! En conséquence, chaque fois que le brave homme avait besoin de limaille de cuivre, il prenait à même.

Il lui lima d'abord une jambe, puis l'autre ; un bras, puis l'autre.

Quant à celui-là, l'histoire a conservé son nom. Léguons ce nom à la postérité : il s'appelle Viry.

Il était en train d'attaquer le corps, lorsqu'un antiquaire de Besançon, nommé M. Reduet, passa par hasard.

De temps en temps, il faisait une tournée par la ville, glanant tout ce qui lui paraissait avoir une valeur artistique.

— Avez-vous quelque chose pour moi, Viry? demanda-t-il en passant.

— Non, monsieur Reduet, non.

— Comment, pas la plus petite chose?

— Pas la plus petite.

Et il continuait de limer la cuirasse du vainqueur de Pharsale et de Munda.

— Rien?

— Absolument rien.

— Mais que diable tenez-vous donc là, à la main?

— A la main?... Ma lime.

— Non, à l'autre?

— Une bamboche.

— Montrez-moi la bamboche, Viry.

— Oh! la voilà, monsieur Reduet. Ça n'en a pas l'air au premier abord, mais c'est du fameux cuivre, allez.

L'antiquaire, avec cette intuition de l'archéologue, tressaillit en touchant le bronze sacré.

Il reconnut une merveille d'art tronquée, mutilée, mais gardant la marque indélébile du chef-d'œuvre.

— Combien voulez-vous de ce morceau de cuivre? demanda M. Reduet.

— Ah! je vous préviens qu'il faudra le payer cher, car c'est du fameux cuivre.

— Je vous demande combien vous en voulez?

— J'en veux six francs.

— Les voilà.

M. Reduet jeta les six francs sur l'établi et se sauva avec son César.

M. Reduet mourut quelque temps après cette acquisi-

tion, il avait un très-beau cabinet de curiosités qui fut vendu à M. Champy, de Dijon.

Il y a quatre ans, M. Champy fit, à son tour, annoncer la vente de son cabinet.

M. Vuilleret, de Besançon, qui savait que le torse du César se trouvait dans le cabinet de M. Champy, partit pour Dijon, et fit l'acquisition de ce charmant antique pour cent cinquante francs.

Hors de toute atteinte profane, grâce à cette dernière mutation de mains, la merveilleuse figurine se trouve maintenant sous vitrine au musée de Besançon.

C'est ainsi que, grâce à la reconnaissance d'Ayasse, et grâce à la courtoisie de M. Vuilleret, je me trouve propriétaire d'une épreuve du torse de César, épreuve d'autant plus précieuse qu'il n'a été tiré qu'à soixante exemplaires.

Que cela ne vous entraîne pas à rendre service, chers lecteurs, et laissez-moi ces sortes de sottises. Vous ne tomberez peut-être pas toujours sur un cœur aussi reconnaissant qu'Ayasse et sur un homme aussi courtois que M. Vuilleret.

UNE FABRIQUE

DE VASES ÉTRUSQUES

A BOURG EN BRESSE

Pendant que nous sommes à Bourg et que nous parlons d'antiquités, disons un mot d'une chose qui m'a frappé.

Je revenais de l'église de Brou, je rentrais dans la ville par le faubourg Saint-Nicolas, quand tout à coup, en levant le nez, j'aperçus sur une fenêtre du n° 84 et au-dessus de cette inscription : Charles Bozonnet, potier, des pots d'une couleur charmante et d'une forme parfaite.

Je montai.

Une femme vint m'ouvrir ; je demandai le potier ; il arriva les mains pleines de terre.

Je trouvai un artiste sous l'enveloppe d'un ouvrier.

Nous causâmes.

— Mais, mon ami, lui demandai-je, comment se fait-il, puisque vous dites vous-même avoir commencé à faire de la poterie comme tous les potiers, comment se fait-il que vous soyez arrivé à épurer de la terre commune et à élégantiser des formes vulgaires ?

— Ah ! monsieur, me répondit-il. c'est la faute de ma femme.

— Comment, c'est la faute de votre femme ?

— Oh ! je ne le lui reproche pas, au contraire.

— Expliquez-moi cela.

— Il faut vous dire que ma femme, tout le temps qu'elle ne passe pas derrière son pot-au-feu ou autour de ses enfants, elle le passe à lire.

Je saluai la femme avec un certain respect.

Elle se mit à rire.

— C'est vrai, dit-elle, c'est mon défaut : j'aime cela de passion, lire.

— Je dirai comme votre mari, madame, je ne vous en fais pas un reproche.

— Eh bien, il faut vous dire, monsieur, que, tout en lisant, elle tomba sur un livre intitulé *Ascanio*.

— Ah ! bah !

— Vous le connaissez ?

— Oui.

— Eh bien, quand elle eut lu ce livre, elle vint me trouver, elle le tenait à la main.

» — Bon ! lui dis-je, te voilà encore avec tes romans.

» — Oui, et celui-là, il faut que tu le lises.

» — Est-ce que j'ai le temps ?

» — Tu le prendras.

» — Mais, malheureuse, si je vais donner comme toi dans la passion de lire, que va-t-il arriver de nous ? Tu peux écumer ton pot-au-feu tout en lisant ; mais, moi, je ne puis pas en même temps lire et pétrir ma terre.

» — Écoute, dimanche, nous devions aller ensemble à Ceyzeriat, n'est-ce pas ?

» — Oui.

» — Eh bien, au lieu d'aller à Ceyzeriat, je resterai à la maison, toi aussi, et nous lirons.

» — Ce sera amusant !

» — Dame, peut-être.

» Il faut vous dire que, tout en ayant l'air d'être le

maître, je fais toujours tout ce que veut ma femme.

— Je connais bien des chansons sur cet air-là, mon pauvre ami.

— Le dimanche venu, je restai donc.

» — Voyons, où est ton livre? lui demandai-je.

» — Le voilà.

» Et elle me donna le diable de livre. Je le pris en rechignant. D'abord, cela ne m'amusa pas beaucoup; il était question de toutes sortes de personnages que j'ai connus depuis, mais que je ne connaissais point alors : de madame d'Étampes, de François Ier, du prévôt de Paris; enfin, je tombai sur un nommé Benvenuto Cellini, un faiseur de pots de Florence, à l'exception que celui-là, au lieu de faire ses pots avec de la terre, de la faïence, de la porcelaine ou du grès, les faisait avec du bronze, de l'argent, de l'or.. — Monsieur, à partir de ce moment-là, je ne pus lâcher le diable de livre qu'il ne fût fini, et, quand il fut fini, il se fit un grand bouleversement dans ma tête; il y avait peut-être dans le magasin une trentaine de pots, de cruches et de marmites; je pris un bâton, et vli, et vlan, voilà toute la vaisselle en morceaux. C'était ma femme qui était saisie; elle croyait que j'étais fou, et elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour m'arrêter, en me criant :

» — Charles ! mais qu'est-ce que tu fais donc?

» Mais elle eut beau crier, je ne m'arrêtai que quand cela fut fini. Je lui dis :

» — C'est bien ; maintenant, je vais aller au musée de Besançon.

» Elle me crut de plus en plus fou.

» — Bozonnet, me dit-elle, Bozonnet, songe à ta femme et à tes enfants.

« — C'est justement à eux que je songe, lui répondis-je. Je ne veux pas qu'il soient des ouvriers comme leur père et leur grand-père ; je veux qu'ils soient des artistes, des artistes comme Benvenuto Cellini, comme Michel-Ange.

» Vous voyez que ma pauvre femme ne se trompait pas tout à fait, et que j'étais au moins à moitié fou ; n'importe, elle commença de comprendre.

» — Ah ! dit-elle, ah ! oui, oui, oui.

» Alors, imaginez-vous qu'au lieu de me retenir, la voilà qui me pousse. Le lendemain, en route pour la capitale du Doubs, et en avant ! Monsieur, il y avait là des urnes de bronze, des vases étrusques, des cruches égyptiennes, tout cela d'une pâte et d'une forme à faire tourner la tête. Imaginez que je dessinais à peu près comme notre chat ; jamais il ne m'était venu dans l'idée

de toucher à un crayon. Je sors du musée, j'achète un crayon et du papier; je rentre et je me mets à dessiner : c'étaient de drôles de dessins, allez! je recommençai dix fois, vingt fois, trente fois; mais, à la fin de la journée, me voilà tout étonné que cela commençait à aller. Le lendemain, j'y retourne; ça allait mieux que la veille. Enfin, le troisième jour, je reviens à la maison avec une douzaine de dessins, pas bons, mais suffisants, voyez-vous, pour ce que j'en voulais faire; sans compter que j'avais vu un jour dans un coin du pays une espèce de glaise et que je m'étais dit : « Tiens, tiens, tiens, voilà une chose qui pourra servir au besoin! » c'était à croire que c'était exactement la même que celle des vases étrusques et des cruches égyptiennes; j'y vais, il y en avait une mine. Dès le lendemain, monsieur, j'étais à même de deux charretées de terre, et je faisais de mon mieux pour arriver aux formes que j'avais dessinées. Les voisins me regardaient faire et ils haussaient les épaules.

» — Tu vas crever de faim, mon pauvre Bozonnet, me disaient-ils; à quoi diable veux-tu que servent des pots de cette forme-là? On ne peut ni faire la soupe ni aller à la fontaine avec tes pots!

» Et ils avaient raison; il y en avait qui étaient faits

sur la forme de ces amphores, vous savez, où les Romains mettaient leur vin et qu'ils enfonçaient dans le sable. Il y avait des urnes sépulcrales, des lacrymatoires. Tout le monde se moquait de moi ; ce qu'il y avait de pis, c'est que tout le monde avait raison ; pendant plus de trois mois, je restai sans vendre une seule de mes machines.

» — Oh ! femme, je dis, ce n'est point cela ; il ne s'agit point de s'entêter et de crever de faim ; nous allons faire les anciens pots pour la nourriture et les nouveaux pour l'art, pour le plaisir, pour la réputation.

» Et qui fut dit fut fait.

» Je me remis au métier, faisant de l'art à mes moments perdus, de sorte que, vous comprenez, l'ouvrier nourrit l'artiste ; de temps en temps, il y a des amateurs, comme vous, monsieur, qui, en passant, voient mon exposition sur la fenêtre ; ils montent, visitent mon magasin et m'achètent quelque chose, mais c'est rare.

— Eh bien, repris-je, si j'essayais de vous dessiner deux pendants et un milieu, est-ce que vous croyez que vous pourriez les exécuter ?

— Pourquoi pas ?

— Dame, je vous le demande.

— Essayons.

— Je vais d'abord essayer, moi.

Je pris un crayon, et je dessinai trois pots de la forme la plus pure que put me fournir ma mémoire.

Bozonnet me suivait des yeux avec la plus grande attention.

— Oh ! oui, disait-il au fur et à mesure que j'avançais ; — oh ! oui, oui, dit-il quand j'eus fini. Quelle taille voulez-vous qu'ils aient ?

— Dix-huit à vingt pouces de haut. — Combien vous devrai-je ?

— Dame, il y a de l'ouvrage.

— Je le reconnais.

— Écoutez, ça vaudra quinze francs.

— Le pot ?

— Oh ! non, les trois pots.

— Eh bien, va pour quinze francs ; les voici.

— Bon ! vous payez d'avance.

— Eh ! qui sait si j'aurais les quinze francs le jour où vous enverriez les pots.

— Oh ! l'on vous ferait crédit.

— Merci. — A quand les pots ?

— Je ne peux pas vous le dire ; quant à cela, vous comprenez, il faut vous en rapporter à moi ; il y en a

qui se gercent à la cuisson, voilà pourquoi c'est un peu cher.

— Je ne trouve pas que ce soit cher du tout.

— Maintenant, reprit Bozonnet, comme monsieur n'est pas de Bourg...

— Eh bien?

— Je le prierai de me laisser son nom et son adresse, pour que je puisse lui envoyer sa commande.

Il prit une plume et s'apprêta à écrire.

Je dictai :

— Rue d'Amsterdam, 77.

— Rue d'Amsterdam, 77, répéta Bozonnet ; voilà l'adresse ; mais le nom?

— Alexandre Dumas.

Vous le voyez, mes chers lecteurs, j'avais ménagé mon effet.

La plume lui tomba des mains.

— Alexandre Dumas! répéta-t-il; vous me faites une farce, n'est-ce-pas?

— Non, je vous jure; dans tous les cas, elle ne serait pas drôle.

— Comment! vous êtes M. Alexandre Dumas, l'auteur d'*Ascanio*?

— Mon Dieu, oui.

— C'est-à-dire que c'est vous qui êtes cause... ?

— Que vous avez failli mourir de faim ; vous venez de me raconter cela, et je vous en fais mes excuses.

— Oh ! il n'y a pas d'affront !

— Ni de rancune?

— Je crois bien ! Alors, si c'est vous qui êtes M. Alexandre Dumas...

— Hélas ! oui, c'est moi.

— On fera de son mieux... Oh ! femme, qui est-ce qui t'aurait dit cela, que ton auteur viendrait dans notre pauvre maison ? — car vous êtes son auteur ; oh ! vous lui en avez coûté de l'argent, vous pouvez vous en vanter ! Eh bien, c'est égal, on ne vous fera pas payer plus cher pour cela, tant on est content de vous voir.

Je donnai une poignée de main au mari, j'embrassai la femme.

Un mois après, j'avais mes trois vases, plus une carafe, un verre, un crapaud, et une couleuvre par-dessus le marché.

Le cadeau accompagnait la commande.

Maintenant, chers lecteurs, les vases sont fort beaux en réalité, d'une coupe rare et antique ; si bien que tous ceux qui les voient dans mon atelier, me deman-

dent à quel musée je les ai achetés, et le prix qu'ils m'ont coûté.

Ce à quoi je réponds :

— Je les ai achetés au musée de Charles Bozonnet, rue Saint-Nicolas, n° 84, à Bourg en Bresse, et ils m'ont coûté quinze francs.

D'où vient que je vous parle de cela aujourd'hui, chers lecteurs ?

Je pourrais vous répondre tout simplement : Je vous en parle parce que j'ai pensé à cela et non à autre chose je vous en parle, enfin, parce que je vous en parle.

Mais ce ne serait pas tout à fait vrai.

Je vous en parle pour avoir l'occasion de faire un autographe.

— Un autographe ?

— Oui. Voici la lettre que j'ai reçue ce matin :

« Bourg, 4 juin 1857.

» Monsieur Alexandre Dumas,

» Lors de votre rapide passage dans notre ville de Bourg, vous avez daigné m'honorer de votre visite et faire acte de présence dans mon petit atelier : non-seu-

lement, vous m'avez alors acheté trois vases, mais encore vous m'avez fait espérer que, lorsque vous auriez à me commander quelque chose, vous m'écririez directement : à cet effet, ma femme vous donna mon adresse ; mais vous l'aurez perdue probablement, puisque vos autres commandes me sont venues par l'intermédiaire de M. Milliet ; c'est pourquoi je prends la liberté de vous écrire la présente, d'abord pour vous remercier de nouveau et vous prier de vouloir bien prendre patience encore deux ou trois semaines pour l'expédition de vos vases.

» Vous m'avez porté bonheur par votre visite, monsieur ; bon nombre de mes productions sont promises, et je m'occupe en ce moment de tout préparer pour fournir une collection d'objets, produit de cinq ou six ans de travail ; je vous remercie donc doublement.

» Et maintenant que M. Alexandre Dumas aura lu ce qui précède, il se dira en posant ma lettre sur son bureau : « C'est bien, j'attendrai ; voilà une lettre qui » n'exige pas de réponse. »

» Mais cela ne ferait pas du tout mon compte à moi ; si M. Alexandre Dumas fût revenu le lendemain du jour où il avait fait à mon atelier l'honneur de le visiter, j'aurais inventé n'importe quoi et prié l'illustre

poëte de me donner un autographe ; ça ne vous aurait rien coûté au milieu des notes que vous preniez dans notre ville et ses environs pour *les Compagnons de Jéhu*, que j'ai lus avec le même intérêt et le même plaisir que j'ai toujours à dévorer vos ouvrages, depuis que, grâce à ma femme, j'y ai mordu.

» Car vous n'oublierez pas, monsieur Dumas, que c'est en lisant vos descriptions sur Benvenuto Cellini, dans *Ascanio*, que j'ai senti bouillonner en moi l'amour de l'art ; je sais bien que mes pauvres petites productions n'atteindront jamais rien qui ressemble à de la célébrité, mais dans les satisfactions que mes œuvres m'ont procurées, je compte celle de vous avoir possédé quelques instants dans ma maison.

» Ma femme et mon fils se joignent à moi, et nous vous prions d'agréer nos sentiments de respect les plus sincères.

» Votre tout dévoué serviteur,

» CHARLES BOZONNET,

» *Potier de terre, à Bourg en Bresse, faubourg Saint-Nicolas*, n° 84. »

Ce que je vis de plus clair dans tout cela, c'est que mon ami Charles Bozonnet voulait un autographe de moi.

Quel autographe lui donner?

Alors, j'eus une idée, c'était de joindre l'utile à l'agréable.

C'était de vous raconter son histoire, chers lecteurs, et de lui en envoyer le récit.

C'est ce qui sera fait.

En attendant, si vous désirez des pots de terre d'une belle couleur et exécutés avec une admirable intelligence, faites ou faites faire vos dessins, et envoyez-les, 84, faubourg Saint-Nicolas, à Charles Bozonnet, à Bourg en Bresse, et rapportez-vous en à lui.

Quelques-uns vous diront, peut-être, que j'ai un intérêt dans son commerce. Chers lecteurs, je vous donne ma parole d'honneur que cela n'est pas vrai!

Non ; mais, en faisant cela, j'ai pensé à une chose qui m'avait un jour profondément touché. Je vais vous raconter cette chose.

Je vous ai dit, dans ma précédente causerie, qu'il m'était un jour venu à l'idée de refaire pas à pas le chemin de Varennes pour relever les erreurs faites par les historiens qui ont écrit cette magnifique histoire de

la fuite du roi ; si magnifique, qu'elle ressemble à un roman.

J'arrivai à Sainte-Menehould.

L'homme qui menait mon char à bancs s'arrêta à l'entrée de la ville et me demanda :

— Où faut-il vous conduire?

Je répondis sans hésiter :

— A l'hôtel de Metz.

Pourquoi à l'hôtel de Metz plutôt qu'ailleurs?

Je vais vous le dire.

J'avais lu, dans le *Rhin* de Victor Hugo, une description qui m'avait fait me dire à moi-même :

— Si jamais je passe à Sainte-Menehould, je descendrai bien certainement à l'hôtel de Metz.

Cette description, la voici :

« Sainte-Menehould est une assez pittoresque petite ville répandue à plaisir sur la pente d'une colline fort verte, surmontée de grands arbres. J'ai vu à Sainte-Menehould une belle chose : c'est la cuisine de l'hôtel de Metz.

» C'est là une vraie cuisine. Une salle immense. Un des murs occupé par les cuivres, l'autre par les faïences; au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne qu'emplit un feu splendide. Au plafond, un

noir réseau de poutres magnifiquement enfumées, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes, un garde-manger, et, au centre, une large nasse à claires-voies où s'étalent de vastes trapèzes de lard; sous la cheminée, outre le tournebroche, la crémaillère et la chaudière, reluit et petille un trousseau éblouissant d'une douzaine de pelles et de pincettes, de toutes formes et de toutes grandeurs. L'âtre flamboyant envoie des rayons dans tous les coins, découpe de grandes ombres sur le plafond, jette une fraîche teinte rose sur les faïences bleues et fait resplendir l'édifice fantastique des casseroles comme une muraille de braise. Si j'étais Homère ou Rabelais, je dirais : « Cette cuisine est un monde dont cette che-
» minée est le soleil. »

» C'est un monde, en effet, un monde où se meut toute une république d'hommes, de femmes et d'animaux, des garçons, des servantes, des marmitons, des rouliers attablés, des poêles sur les réchauds, des marmites qui gloussent, des fritures qui glapissent, des pipes, des cartes, des enfants qui jouent, et des chats et des chiens, et le maître qui surveille. *Mens agitat molem.*

» Dans un angle, une grande horloge à gaîne et à

poids dit gravement l'heure à tous ces gens occupés. Parmi les choses innombrables qui pendent au plafond, j'en ai admiré une surtout, le soir de mon arrivée : c'est une petite cage où dormait un petit oiseau ; cet oiseau m'a paru être le plus admirable emblème de la confiance. Cet antre, cette forge à indigestions, cette cuisine effrayante est jour et nuit pleine de vacarme : l'oiseau dort ; on a beau faire rage autour de lui, les hommes jurent, les femmes querellent, les enfants crient, les chiens aboient, les chats miaulent, l'horloge sonne, le couperet cogne, la lèchefrite piaille, le tournebroche grince, la fontaine pleure, les bouteilles sanglotent, les vitres frissonnent, les diligences passent sous la voûte comme le tonnerre, la petite boule de plumes ne bouge pas ! »

Maintenant vous comprenez, n'est-ce pas, chers lecteurs, que la description m'avait donné le désir de visiter l'auberge.

J'entrai de plein bond dans la cuisine.

Tout était à sa place, les cuivres, les faïences, l'horloge, le lard, les pelles et les pincettes.

Tout, excepté le petit oiseau, qui était mort de vieillesse à onze ans. — Grand âge pour un oiseau ! — C'était un chardonneret.

En voyant la minutieuse attention avec laquelle j'examinais sa cuisine, l'hôtesse se mit à sourire et me dit :

— Je vois que vous avez lu ce que M. Victor Hugo a dit de nous; il nous a fait grand bien avec quelques lignes. Dieu le bénisse partout où il sera !

Que ta bénédiction franchisse les mers, pauvre âme reconnaissante, et que l'exilé la sente effleurer son front comme un souffle de la patrie !

Le roi Louis XVI a passé avec toute la famille royale ; on ne se souvient de son passage que comme d'un fait historique, personne ne peut dire : « En passant, le roi nous a fait du bien. » Au contraire, le roi fuyait, le roi trahissait son serment, le roi allait chercher l'étranger pour rentrer avec lui en France. Le roi ne faisait de bien à personne ; il faisait du mal à tout le monde.

Un poëte passe; il est inconnu aux gens qui le reçoivent ; il laisse tomber, toujours inconnu, quelques lignes de sa plume, la description d'une cuisine ; un million d'hommes lit cette description, personne ne passe plus sans s'arrêter à l'auberge indiquée : la fortune de l'aubergiste est faite.

Et, dix-sept ans après, au fond de son exil, le poëte

sent, avec l'air qui passe, quelque chose de doux comme le frôlement de l'aile d'un ange.

C'est la bénédiction d'une vieille femme qui traverse la mer et qui vient à lui.

O mon bien cher Victor, que ces mots qui vous étaient adressés m'ont été doux : « Dieu le bénisse ! »

Eh bien, voilà la chose dont je me souviens.

Je me suis dit : Peut-être serai-je pour ces braves gens de Bourg ce que Victor Hugo a été pour l'aubergiste de Sainte-Menehould, et, dans dix-sept ans, exilé ou mort, peut-être la femme dira-t-elle aussi en parlant de moi : « Dieu le bénisse ! »

ÉTAT CIVIL

DU COMTE DE MONTE-CRISTO

Puisque nous causons, chers lecteurs, je puis bien vous dire ici quelques mots *pro domo meâ*.

Oh! il s'agit de fort peu de chose, d'une simple calomnie qui se débite à mon endroit depuis quelque vingt-cinq ans.

Vous voyez qu'il y aura bientôt prescription.

Mais où prendrais-je le temps de répondre à mes détracteurs, quand je trouve à peine le temps de répondre à mes amis!

On s'est toujours fort inquiété de savoir comment s'étaient fait mes livres, et surtout qui les avait faits.

Il était si simple de croire que c'était moi, que l'on n'en a pas eu l'idée.

Et, naturellement, ce sont ceux de mes ouvrages qui ont obtenu le plus de succès, dont on me conteste le plus obstinément la paternité.

Ainsi, pour ne parler aujourd'hui que d'un seul, en Italie, on croit généralement que c'est Fiorentino qui a fait *le Comte de Monte-Cristo.*

Pourquoi ne croit-on pas que c'est moi qui ai fait *la Divine Comédie?* J'y ai exactement autant de droits.

Fiorentino a lu *Monte-Cristo* comme tout le monde, mais il ne l'a pas même lu avant tout le monde, — si toutefois il l'a lu.

Les Italiens auront donc beau réclamer *Monte-Cristo,* il faudra qu'ils se contentent de l'*Assedio di Firenza,* de M. Azeglio, et *dei Promessi Sposi*, de Manzoni.

Disons la façon dont se fit *le Comte de Monte-Cristo,* que l'on réimprime justement à cette heure

En 1841, j'habitais Florence.

L'esprit des autres peuples est si peu en harmonie avec l'esprit français, que, partout où les Français se rouvent à l'étranger, ils se réu nissent et font colonie

Or, en 1841, la colonie française à Florence avait pour centre la charmante villa de Quarto, habitée par le prince Jérôme Bonaparte et par la princesse Mathilde, sa fille.

C'était chez eux que tout Français arrivant dans la ville des Médicis demandait à être présenté d'abord.

Cette formalité était remplie pour moi dès 1834, de sorte que, à mon second voyage à Florence, en 1840, je me trouvais déjà être, pour la famille exilée, une ancienne connaissance.

Le roi Jérôme me voua, dès cette époque, une amitié qu'il m'a conservée, j'espère, mais dont il peut dire que je n'abuse pas.

J'allais tous les jours chez lui à Quarto. Je ne crois pas avoir été deux fois chez lui depuis qu'il est au Palais-Royal.

Un jour, il me dit, — c'était au commencement de 1842, au moment où, à propos des affaires d'Égypte, on menaçait la France d'une coalition, — un jour, il me dit :

— Napoléon quitte le service de Wurtemberg et revient à Florence. Il ne veut pas, comme tu le comprends bien, être exposé à servir contre la France. Une fois qu'il sera ici, je te le recommande.

— Vous me le recommandez, à moi, sire! Et à quoi puis-je lui être bon?

— A lui apprendre la France, qu'il ne connaît pas, et à faire avec lui quelques courses en Italie, si tu en as le temps.

— A-t-il vu l'île d'Elbe?

— Non.

— Eh bien, je le conduirai à l'île d'Elbe, si cela peut vous être agréable. Il est bon que le neveu de l'empereur termine son éducation par ce pèlerinage historique.

— Cela m'est agréable, et je retiens ta parole.

— Pardon, sire, mais comment voyagerons-nous?

— Je ne te comprends pas.

— Je ne suis pas assez riche pour voyager en prince, et suis trop fier pour voyager à la suite d'un prince.

— Oh! quant à cela, que ta susceptibilité ne s'effarouche pas. Napoléon mettra mille francs de sa bourse, tu mettras mille francs de la tienne; je vous donnerai un valet de chambre avec cinq cents francs pour les frais de poste et de passage, et vous ne reviendrez que lorsqu'il n'y aura plus rien dans la bourse.

— Alors, comme cela, tout va bien.

Lorsque le prince Napoléon arriva, il trouva donc

l'affaire tout arrangée entre son père et moi, et, comme il ne changea rien à ces arrangements, les premiers instants donnés à sa famille et à ses amis, il fut décidé que le moment était venu de mettre notre projet de voyage à exécution.

J'avais alors trente-neuf ans et le prince n'en avait que dix-neuf.

Je ne dis pas le bien que je pense de lui; on le sait, je ne loue guère que les morts ou les exilés.

Nous partîmes pour Livourne dans la calèche de voyage du prince, notre valet de chambre partageant le siége avec le postillon.

Six ou huit heures après, nous étions à Livourne.

Comme Livourne est une des villes les plus ennuyeuses qu'il y ait au monde, à peine fûmes-nous à Livourne, que nous éprouvâmes le besoin de la quitter. En conséquence, nous courûmes au port pour voir s'il y avait quelque bâtiment en partance pour Porto-Ferrajo.

Il n'y en avait aucun, et ce qui était bien pis, c'est que l'on ne pouvait pas nous dire quand il y en aurait.

Nous nous promenions donc à peu près désespérés sur le port de Livourne, lorsque, en passant en revue

les petites barques à deux rameurs qui vont chercher les passagers à bord des paquebots, le prince s'écria :

— Voyez donc cette barque, Dumas.

— Qu'a-t-elle de particulier ?

— Son nom.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— *Le Duc-de-Reichstadt.*

— Ah ! c'est bizarre.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Par ma foi, monseigneur, si le roi ne m'avait pas constitué votre mentor, je vous proposerais une fière folie.

— Laquelle ?

— De nous en aller à Porto-Ferrajo dans cette barque.

— Parlez-vous sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement ; j'ai confiance dans la fortune de César.

Le prince était déjà dans la barque.

— Je vous laisse la responsabilité de la proposition et j'en risque les conséquences, dit-il.

— Cependant, lui dis-je avec une certaine hésitation.

— Vous reculez ?

— Soixante milles dans un bateau plat!

— Vous reculez?

— Et le canal de Piombino à traverser!

— Vous reculez?

— Ma foi, non! puisque j'y risque ma vie avec la vôtre, je suis bien tranquille. Si vous vous noyez, on ne me fera pas de reproches. Allons, va pour *le Duc-de-Reichstadt*!

Et je sautai à mon tour dans la barque.

Pendant que nous débattions le prix avec un des deux rameurs, l'autre allait chercher à l'hôtel nos malles et notre valet de chambre.

Je crois que le prix fut de huit paoli par jour : neuf francs, à peu près.

On ne pouvait pas aller au diable à meilleur marché.

Au reste, les matelots livournais ne doutent de rien; lorsque nous leur demandâmes s'ils pouvaient nous conduire à l'île d'Elbe dans leur coquille de noix :

— En Afrique, si c'est le bon plaisir de Leurs Excellences, répondirent-ils.

Il n'en fut pas de même du valet de chambre, bon et honnête Allemand; tant que nous fûmes dans le port, il ne fit aucune objection : il croyait que nous allions rejoindre quelque bâtiment à l'ancre.

Mais une fois que nous eûmes dépassé le port, qu'il n'aperçut plus rien à l'horizon, qu'il vit nos deux matelots abattre leur tente en toile à matelas pour dresser un petit mât et à ce petit mât hisser une voile, le brave Teuton commença de s'inquiéter.

Cependant, comme il ne pouvait croire à leur témérité, il attendit encore quelques instants; mais, au bout d'un quart d'heure, quand il n'y eut plus de doute pour lui, quand il reconnut que notre équipage mettait le cap sur l'île d'Elbe, il commença, en langue germanique, avec le prince, un dialogue dont je n'entendis pas une parole, mais que, grâce à l'éloquence de la pantomime, j'eusse pu traduire mot à mot.

Il était évident qu'il faisait à son maître de respectueux reproches sur son imprudence, et que le prince essayait de le rassurer.

Pendant ce temps-là, je tirais des oiseaux de mer.

Le prince Napoléon, qui trouvait cela plus amusant que de rassurer son valet de chambre, se mit de la partie.

Notre embarcation avait cela de commode que, lorsque nous avions tué une mouette ou un goéland, nous n'avions qu'à diriger la barque vers l'oiseau mort, étendre la main et le prendre.

Nous trouvâmes tant de plaisir à cette chasse, que nous ne fîmes aucune attention à un gros nuage venant de la Corse, lequel, furieux sans doute de notre distraction, signala tout à coup sa présence par des éclairs magnifiques et par un majestueux roulement de tonnerre.

— Mon cher Dumas, dit le prince, je crois qu'il ne manquera rien à la barque de César, pas même la tempête.

— Et nous aurons sur lui un avantage, monseigneur, c'est que nous sommes sur la mer, et que lui n'était que sur un fleuve.

Dix minutes après, notre voile était abattue, notre mât couché au fond de la barque, et nous dansions comme un bouchon de liége sur des vagues de quinze pieds de hauteur.

Le prince avait un grand avantage sur moi : il fumait et avait le mal de mer ; deux préoccupations secondaires qui le distrayaient de la principale.

Moi qui n'ai point le mal de mer et qui ne fume pas, j'étais tout entier à la situation.

Nous fûmes en danger pendant près de trois heures.

Au bout de trois heures, le ciel s'éclaircit, le vent tomba, la mer fut calmée.

Nous étions trempés jusqu'aux os : des pieds aux genoux, par l'eau de la mer que nous avions embarquée ; de la pointe des cheveux aux genoux, par l'eau du ciel que l'orage avait versée sur nous avec une prodigalité qui prouve que, lorsque le ciel donne, il donne de tout cœur.

La tempête nous avait rapprochés de la terre ; rien ne nous était plus facile que d'y aborder, mais cette terre, c'étaient les Maremmes.

Il ne s'agissait point, après avoir failli mourir comme Léandre, d'aller mourir comme Pia de Tolomei.

Nos matelots demandèrent nos ordres.

— Cela regarde Son Altesse, répondis-je.

— A Porto-Ferrajo, dit le prince, comme il aurait dit à un cocher de place : « Aux Cascines. »

Le lendemain, à cinq heures, nous abordions à Porto-Ferrajo.

— Mais, me direz-vous, chers lecteurs, jusqu'à présent, *le Comte de Monte-Cristo* n'a pas grand'chose à faire avec ce que vous nous racontez.

Patience, nous y arrivons.

Après avoir parcouru l'île d'Elbe en tout sens, nous résolûmes d'aller faire une partie de chasse à la Pianosa.

La Pianosa est une île plate, s'élevant à peine de dix pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle abonde en lapins et en perdrix rouges.

Malheureusement, nous avions oublié d'emmener un chien !

Il est vrai que tout chien, un caniche excepté, se fût refusé à nous suivre sur un pareil bateau.

Un bonhomme, heureux possesseur d'un roquet blanc et noir, s'offrit à porter notre carnier, moyennant deux paoli, et à nous prêter son chien par-dessus le marché.

Le chien nous fit tuer une douzaine de perdrix que le maître porta consciencieusement.

A chaque perdrix que le bonhomme fourrait dans sa sacoche, il disait, en poussant un soupir et en jetant un coup d'œil sur un magnifique rocher en pain de sucre qui s'élevait à deux ou trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer :

— Oh ! Excellences, c'est si vous alliez là-bas, que vous feriez une belle chasse !

— Qu'y a-t-il donc là-bas ? lui demandai-je enfin.

— Des chèvres sauvages par bandes ; l'île en est pleine.

— Et comment s'appelle cette île bienheureuse ?

— Elle s'appelle l'île de Monte-Cristo.

Ce fut la première fois et dans cette circonstance que le nom de Monte-Cristo résonna à mon oreille.

— Eh bien, dis-je au prince, si nous allions à l'île de Monte-Cristo, monseigneur?

— Va pour l'île de Monte-Cristo, dit le prince.

Le lendemain, nous partîmes pour l'île de Monte-Cristo.

Le temps était magnifique cette fois ; nous avions juste ce qu'il fallait de vent pour aller à la voile, et cette voile, secondée par les rames de nos deux matelots, nous faisait faire trois lieues à l'heure.

A mesure que nous avancions, Monte-Cristo semblait sortir du sein de la mer et grandissait comme le géant Adamastor.

Je n'ai jamais vu plus beau manteau d'azur que celui que le soleil levant lui jeta sur les épaules.

A onze heures du matin, nous n'avions plus que trois ou quatre coups de rames à donner pour aborder au centre d'un petit port.

Nous tenions déjà nos fusils à la main, prêts à sauter à terre, quand un des deux rameurs nous dit :

— Leurs Excellences savent que l'île de Monte-Cristo est en contumace.

— En contumace! demandai-je; qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que, comme l'île est déserte et que tous les bâtiments y abordent sans patente, à quelque port que nous rentrions après avoir abordé à Monte-Cristo, nous serons forcés de faire cinq ou six jours de quarantaine.

— Eh! monseigneur, que dites-vous de cela?

— Je dis que ce garçon a bien fait de nous prévenir avant que nous abordions; mais qu'il eût mieux fait encore de nous prévenir avant que nous partions.

— Monseigneur ne pense pas que cinq ou six chèvres, que nous ne tuerons peut-être pas, vaillent cinq ou six jours de quarantaine que nous ferons sûrement.

— Et vous?

— Moi, je n'aime pas les chèvres de passion, et j'ai la quarantaine en horreur; de sorte que, si monseigneur veut...

— Quoi?

— Nous ferons tout simplement le tour de l'île.

— Dans quel but?

— Pour relever sa position géographique; après quoi, nous retournerons à la Pianosa.

— Relevons la position géographique de l'île de

Monte-Cristo, soit ; mais à quoi cela nous servira-t-il ?

— A donner, en mémoire de ce voyage que j'ai l'honneur d'accomplir avec vous, le titre de l'*Ile de Monte-Cristo* à quelque roman que j'écrirai plus tard.

— Faisons le tour de l'île de Monte-Cristo, dit le rince, et envoyez-moi le premier exemplaire de votre roman.

Le lendemain, nous étions de retour à la Pianosa ; huit jours après, à Florence.

Vers 1843, rentré en France, je passai un traité avec MM. Béthune et Plon pour leur faire huit volumes intitulés : *Impressions de voyage dans Paris.*

J'avais d'abord cru faire la chose tout simplement en commençant par la barrière du Trône et en finissant par la barrière de l'Étoile, en touchant de la main droite la barrière Clichy et de la main gauche la barrière du Maine, lorsqu'un matin Béthune vint me dire, en son nom et au nom de son associé, qu'il entendait avoir toute autre chose qu'une promenade historique et archéologique à travers la Lutèce de César et le Paris de Philippe-Auguste ; qu'il entendait avoir un roman dont le fond serait ce que je voudrais, pourvu que ce fond fût intéressant, et dont les *Impressions de voyage dans Paris* ne seraient que les détails.

Il avait la tête montée par le succès d'Eugène Sue.

Comme il m'était aussi égal de faire un roman que des impressions de voyage, je me mis à chercher une espèce d'intrigue pour le livre de MM. Béthune et Plon.

J'avais depuis longtemps fait une corne, dans *la Police dévoilée* de Peuchet, à une anecdote d'une vingtaine de pages, intitulée : *le Diamant et la Vengeance.*

Tel que cela était, c'était tout simplement idiot ; si l'on en doute, on peut le lire.

Il n'en est pas moins vrai qu'au fond de cette huître il y avait une perle ; perle informe, perle brute, perle sans valeur aucune, et qui attendait son lapidaire.

Je résolus d'appliquer aux *Impressions de voyage dans Paris* l'intrigue que je tirerais de cette anecdote.

Je me mis, en conséquence, à ce travail de tête qui précède toujours chez moi le travail matériel et définitif.

La première intrigue était celle-ci :

Un seigneur très-riche, habitant Rome et se nommant le comte de Monte-Cristo, rendrait un grand service à un jeune voyageur français, et, en échange de ce service, le prierait de lui servir de guide quand, à son tour, il visiterait Paris.

Cette visite à Paris, ou plutôt dans Paris, aurait pour apparence la curiosité ; pour réalité, la vengeance.

Dans ses courses à travers Paris, le comte de Monte-Cristo devait découvrir ses ennemis cachés, qui l'avaient condamné dans sa jeunesse à une captivité de dix ans.

Sa fortune devait lui fournir ses moyens de vengeance.

Je commençai l'ouvrage sur cette base, et j'en fis ainsi un volume et demi, à peu près.

Dans ce volume et demi étaient comprises toutes les aventures à Rome d'Albert de Morcerf et de Frantz d'Épinay, jusqu'à l'arrivée du comte de Monte-Cristo à Paris.

J'en étais là de mon travail, lorsque j'en parlai à Maquet, avec lequel j'avais déjà travaillé en collaboration.

Je lui racontai ce qu'il y avait déjà de fait et ce qui restait à faire.

— Je crois, me dit-il, que vous passez par-dessus la période la plus intéressante de la vie de votre héros, c'est-à-dire par-dessus ses amours avec la Catalane, par-dessus la trahison de Danglars et de Fernand, et par-dessus les dix années de prison avec l'abbé Faria.

— Je raconterai tout cela, lui dis-je.

— Vous ne pourrez pas raconter quatre ou cinq volumes, et il y a quatre ou cinq volumes là dedans.

— Vous avez peut-être raison ; revenez donc dîner avec moi demain, nous causerons de cela.

Pendant la soirée, la nuit et la matinée, j'avais pensé à son observation, et elle m'avait paru tellement juste, qu'elle avait prévalu sur mon idée première.

Aussi, lorsque Maquet vint le lendemain, trouva-t-il l'ouvrage coupé en trois parties bien distinctes : Marseille, Rome, Paris.

Le même soir, nous fîmes ensemble le plan des cinq premiers volumes; de ces cinq volumes, un devait être consacré à l'exposition, trois à la captivité et les deux derniers à l'évasion et à la récompense de la famille Morel.

Le reste, sans être fini complétement était à peu près débrouillé.

Maquet croyait m'avoir rendu simplement un service d'ami. Je tins à ce qu'il eût fait œuvre de collaborateur.

Voilà comment *le Comte de Monte-Cristo*, commencé par moi en impressions de voyage, tourna peu à peu au roman et se trouva fini en collaboration par Maquet et moi.

Et maintenant, libre à chacun de chercher au *Comte de Monte-Cristo* une autre source que celle que j'indique ici; mais bien malin celui qui la trouvera.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

